

Édouard Rod

LÀ-HAUT

1897

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

À mon ami Édouard BÉRANECK.....4

PREMIÈRE PARTIE 7

I 7

II.....41

III 92

IV.....111

DEUXIÈME PARTIE.....137

V 137

VI.....164

VII 191

VIII.....214

TROISIÈME PARTIE 234

IX.....234

X 270

XI.....293

QUATRIÈME PARTIE 325

XII 325

XIII 350

Ce livre numérique 408

À mon ami

Édouard BÉRANECK

MON CHER AMI,

C'est toi qui m'as appris à aimer les Alpes. Permets-moi donc de t'offrir ce roman, où j'ai tâché de décrire la vie qu'elles cachent dans leurs replis. Tu y retrouveras le souvenir de belles courses que nous avons faites ensemble ; des traits du village auquel nous attachent tant de souvenirs, – les tiens si douloureux ; la silhouette de l'ami très cher, Émile Javelle, dont tu as pieusement publié le beau livre posthume, ces Souvenirs d'un Alpiniste *auxquels je me suis permis de faire quelques emprunts*[1]*. Tu y retrouveras sur-*

[1] Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à un jeune publiciste valaisan, M. Louis Courthion, qui a eu l'obligeance de me communiquer ses recherches sur les traditions populaires de son pays. Inédites pendant que

tout, j'espère, notre tendresse profonde pour ce petit coin du monde que nous aimons tant. Si tu entends dire que j'ai « flatté » nos montagnards, toi qui sais ce qu'ils valent, tu les défendras. Peut-être ont-ils des défauts qu'il ne m'a pas convenu de mettre en lumière. Pourtant, je sais bien que dans le moindre village, il y a tout ce qui fait le monde, du bien et du mal, de la poésie et de l'intérêt, de la grandeur et de la bassesse. Mais, si j'ai cherché à donner à mon livre une tonalité de mon choix, c'est que j'aurais voulu qu'il fût frais et sain comme l'eau qui sort des glaciers, comme le vent qui court dans les hauts pâturages. Accepte-le tel qu'il est, en gage d'une amitié qui date de l'âge où l'esprit s'éveille, que la séparation n'a jamais diminuée, qui durera sans doute autant que nous. En te l'offrant, il me semble que j'en donne une part à nos amis de « là-haut », alpinistes ou paysans, à nos compagnons de courses, aux guides avec lesquels nous avons passé tant de belles heures, aux braves gens qui nous prêtent leurs logis et remplissent nos verres de leur bon vin généreux. Il me semble aussi que ton nom sur

---

j'écrivais mon roman, elles ont été publiées depuis sous le titre des *Veillées des Mayens.*

sa première page, – ô vieux coureur de sommets ! – dira mieux que je n'ai su les dire, mon amour et ma piété pour nos belles Alpes, patrie de nos rives, de nos plus pures pensées, de nos joies les meilleures.

À toi,

ÉDOUARD ROD

Paris, novembre 1896.

PREMIÈRE PARTIE

I



Le train repartit, suivant le Rhône aux eaux brouillées, entre des marécages et des lignes de peupliers, vers le rétrécissement de la vallée qui paraît se fermer des quatre côtés. Le long du fleuve, des montagnes aux flancs boisés, aux sommets chauves, se rapprochent avec des airs de murailles, toujours dominées par la *Dent de*

Morcles, bloc énorme, fendu de crevasses, strié de névés, hérissé de proéminences rocheuses qu'en cette fin d'après-midi les jeux étincelants du soleil coloraient de tons violents de pourpre, d'or et d'améthyste. Ainsi, jusqu'aux environs de Saint-Maurice, où le passage devient plus étroit encore, à peine suffisant pour laisser fuir le fleuve, la route et le chemin de fer, comme si, d'un geste brusque, les Alpes étranglaient la vallée pour la séparer du monde. De l'autre côté, cependant, du côté de Martigny, un élargissement des marécages dessine un triangle presque régulier. Puis les montagnes se rapprochent de nouveau, barrant la route, tandis qu'à l'horizon, par dessus les cimes plus basses, le *Grand* et le *Petit Combin* emplissent un pan au ciel de leur double coupole de neige. Leur grandeur isolée, la monotonie de leur forme régulière, le froid éclat de leur glacier, où la lumière semble mourir, répandent je ne sais quelle tristesse infinie sur cette petite station valaisanne de Servièze, qui s'anime un instant au passage des trains pour redevenir aussitôt silencieuse, sous la garde écrasante des géants.

Julien Sterny s'était oublié sur le quai d'arrivée à contempler ce paysage inattendu. De plus près, les montagnes se faisaient plus accueillantes : de grands arbres frais ombrageaient des sentiers le

long des pentes ; de clairs ruisseaux écumaient, s'argentaient, étincelaient en folles descentes ; à main droite, une masse d'eau tombait d'un seul coup en cascade épaisse et sonore. Julien remit son ticket à un employé en casquette de toile cirée et blouse bleue, fit quelques pas et se trouva devant la gare. Un autre voyageur, dont il avait déjà remarqué dans son wagon la carrure importante, serrait des mains, gesticulait un moment, puis montait dans une petite voiture à roues basses qui l'emporta, suivi par les regards de tous les montagnards qui se trouvaient là, en deux ou trois groupes. C'étaient de solides gaillards, aux membres lourds, aux fortes ossatures, aux peaux tannées, remuant avec lenteur, comme si leurs mouvements eussent été gênés sur le sol plat. Quelques-uns finirent par remarquer Sterny, qui ne savait que faire, et le dévisagèrent à distance, avec un mélange de méfiance, de bonhomie et de timidité. À la fin, l'un d'entre eux, qu'à sa casquette galonnée on reconnaissait pour un portier d'hôtel, l'aborda.

– Grand hôtel de la Cascade, Monsieur ?

Un autre aussitôt s'avança :

– Hôtel du Combin ?

Puis un troisième :

– Monsieur monte à Vionnay, peut-être ?

Un autre encore :

– Ou à Vallanches ?

– Oui, c'est cela, à Vallanches, dit Sterny.

– Alors, Monsieur veut une voiture ?

Quoique renseigné sur la route, Julien demanda :

– Combien de temps, pour la montée ?

– Une heure et demie.

C'était exactement ce que lui avait dit, à Interlaken, le peintre Georges Croissy, auquel il devait de se trouver là, loin des stations célèbres, dans ce coin ignoré du Bas Valais. La distance ne l'effraya pas :

– Je monterai à pied, dit-il.

L'homme qui avait parlé le premier de Vallanches demanda, – les autres s'étant effacés :

– Et les bagages ?

– Ma malle arrivera plus tard. Pour cette valise, un porteur suffira. Voulez-vous vous en charger ?

– Je veux bien.

– Combien, pour cela ?

L'homme se gratta l'oreille, regarda ses camarades qui se désintéressaient de la scène, finit par répondre :

– Le tarif, c'est trois francs.

– Entendu.

Aussitôt, il prit la valise, la soupesa, et, la jugeant trop légère pour qu'un crochet fut nécessaire, la plaça sur sa tête, d'un geste sûr, qui d'emblée trouva l'équilibre.

– Voilà ! fit-il.

Sans plus rien dire, il se mit en marche, abattant la distance à larges enjambées, droit et tranquille sous son fardeau.

Sterny suivait d'un pas différent, d'un mauvais pas de citadin habitué à circuler parmi les foules, sur l'asphalte. Jeune encore, – il atteignait tout au plus la trentaine, – long, svelte, robuste malgré sa minceur, il avait une fine tête aux traits nets, bien accentués, le front droit, le nez mince, un teint de roux, des cheveux très blonds, une barbe légère, aux tons plus fauves, qui semblait mousser autour de son menton, de clairs yeux à reflets d'acier, d'une mobilité inquiète, qui cherchaient toujours, ne se fixaient jamais, se voilaient souvent. – Le chemin filait à plat, coupant les prés marécageux

où pointaient les mouchets argentés des linaigrettes, traversait une partie du village de Servièze, puis, bifurquant à angle droit, conduisait en quelques centaines de pas au pied de la montagne, qu'il gravissait en lacets par une gorge étroite, longeant ou traversant un ruisseau tout en cascades.

– C'est par là qu'on passe ? demanda Julien à son compagnon.

– Oui, Monsieur ; Vallanches est là-haut !

Sterny s'arrêta pour regarder en l'air, étonné de l'ascension qu'il allait entreprendre.

– Le chemin est bon ? demanda-t-il encore.

– Oh ! bien sûr, c'est une route à chars.

Cela l'intéressait, et depuis l'horrible drame, c'était la première fois que l'aspect du monde extérieur distrayait sa pensée. En vain avait-il cherché les sites célèbres de ce pays, pourtant le sien, qu'il connaissait si peu, erré par les chemins de fer de l'Oberland ou les bateaux du lac de Lucerne, stationné devant les points de vue fameux, écouté les sonneries du cor des Alpes ou les *iodlers* des pâtres de louage, qui guettent les convois aux abords des hôtels : partout le souvenir implacable le suivait ; partout il retrouvait la tache sanglante imprimée sur sa vie ; partout il se reprenait à ob-

server les symptômes de son mal mystérieux : insomnie, douleurs lancinantes, lassitude infinie des membres, tristesse surtout, tristesse noire qui l'enveloppait d'un voile de ténèbres, endeuillait sous ses yeux les foules gaies ou les paysages sereins, le harcelait d'affreuses idées, terriblement précises dans leur irréalité, – mal que les médecins, jusqu'alors impuissants à la combattre, définissaient : « une crise de neurasthénie aiguë, provoquée par une émotion violente et entretenue par de persistantes préoccupations ».

En voyageant seul, pour fuir le mal, il y pensait sans cesse. Un jour que l'obsession le forçait d'en parler à n'importe qui, il avait causé plus familièrement avec Georges Croissy son voisin de table à l'hôtel de la Jungfrau. Dévoilant un rien de sa souffrance à cet inconnu, qui voulut bien lui faire l'aumône d'un peu d'attention, il dit :

– ... Je sais qu'il me faudrait du silence, de la tranquillité, de la simplicité, des choses reposantes et saines, enfin. Je croyais les trouver ici, mais ces hôtels sont bruyants, ces touristes insipides, c'est un va-et-vient de caravansérail, un insupportable brouhaha...

Alors le peintre, avec un intérêt sympathique :

– Pour trouver cela, mon cher, renoncez d'abord à la Suisse des étrangers, où vous vous êtes fourvoyé. Allez chercher l'autre, la vraie, la Suisse des villages alpestres, qui ont conservé leur vraie vie près des pâturages qu'on ne montre pas, mais où l'on fait du beurre et du fromage pour de bon. Vous devez la connaître, cette Suisse-là : n'êtes-vous pas du pays ?

– Il y a si longtemps que je l'ai quitté ! D'ailleurs, je n'ai jamais vu la montagne. Mes souvenirs de jeunesse tiennent à Lausanne, où j'ai fait mes premières études, il y a quelques quinze ans de cela. Depuis, je n'y suis jamais revenu.

– Eh bien, je vais vous renseigner : allez à Vallanches.

– Vallanches ?...

– ... Un village encore inconnu, un des derniers : un lieu de concorde et de paix, habité par de braves gens familiers, un centre d'excursions que les alpinistes apprécient à son prix, une de ces retraites comme on en rêve pour aimer et pour mourir. C'est en Valais, dans une des vallées latérales qui descendent des hautes Alpes au Rhône. Allez-y : je vous rejoindrai dans un mois, car j'adore ce coin perdu du monde ; j'y vais chaque année ; ma

saison ne serait pas complète si je n'y passais au moins quelques jours.

Croissy s'animait, les yeux brillants, l'accent légèrement ironique de sa voix se faisant attendri. À la prière de Julien, il lui traça un plan de route, par la Grimsel et la Furka. En sorte que Sterny arrivait, après deux jours de voyage en diligence, à travers un désert tragique de cimes rocheuses, entassées par les convulsions de la terre, en des temps fabuleux, le long du fleuve qui descend de son glacier et roule vers la plaine ses eaux grossies de torrents et d'avalanches. Sa pensée, fatiguée par la rapide succession des aspects entrevus, s'en retournait à Interlaken, auprès de cet homme laborieux, épris de son art, amoureux de ses montagnes ; et il songeait : « Heureux ceux qui ont un intérêt dans la vie et ne la gâchent pas, comme j'ai, jusqu'à présent, gâché la mienne ! Heureux ceux qui aiment le pays où le sort les a fait naître, ceux qui ne le quittent pas, ceux qui vieillissent parmi les paysages qu'ont réfléchis leurs yeux d'enfant ! Heureux ceux qui s'absorbent dans ce qu'ils voient, ceux qui jouissent de la beauté du ciel ou de la bonté de l'heure présente, – ceux qui n'ont pas devant les yeux un voile noir ensanglanté !... »

Comme il revenait ainsi à son idée fixe, il s'aperçut soudain que la route montait plus fort, sous des châtaigniers dont les fines fleurs en aiguilles jaunissaient déjà. Son pas irrégulier était trop rapide. Il s'essoufflait. Il ne put s'empêcher de murmurer, en s'arrêtant pour reprendre haleine.

– C'est raide !

Son compagnon, en le regardant avec une nuance de dédain, que tempérait une expression de bonté indulgente, répondit :

– Eh bien, allons plus doucement !

Il ralentit son pas, sans que Julien parvînt à régulariser le sien.

Les lacets zigzaguaient toujours le long du même courant d'eau. Mais les châtaigniers au tronc épais, aux rameaux réguliers chargés de feuilles claires, devinrent plus rares : des noyers les remplacèrent, plus sveltes, plus tourmentés, quelques-uns s'élançant dans un geste de passion, tendant vers la route leurs longues branches comme des bras ouverts. Sous leur ombre s'épanouissaient de lourdes campanules aux pâles corolles poilues ou des cloches frêles de fines digitales, tandis que le rouge vif des petites fraises mûres luisait parmi les fougères, les herbes, les mousses. Un instant, Sterny avait pu croire que le

vert du feuillage qui caressait ses yeux, l'eau du ruisseau dont le chant le berçait, la bienfaisante fatigue de la marche triompheraient de sa hantise. Mais non ! voici que, comme il cessait de regarder les formes de noyers ou les découpures des fougères, il revécut, dans un éclair d'angoisse, la scène inoubliable : il entendit siffler les balles, dont une l'éraflait, tandis qu'une autre atteignait la femme en plein cœur ; il reconnut le regard des yeux révulsés qui se fixèrent une seconde sur lui, avant de s'éteindre, dans une indicible expression d'épouvante. L'hallucination fut si forte qu'il s'arrêta, chancelant, près de défaillir. Puis, l'image se dissipa, aussi vite qu'elle s'était formée. Il respira, comme au sortir d'un affreux cauchemar : la seule chose réelle, c'est que le paysage lui souriait de sa fraîcheur et de sa grâce, et que son porteur l'observait, d'un air à peine malicieux qui allait de l'étonnement à la compassion.

– Nous marchons encore trop vite ? dit le montagnard. Est-ce que Monsieur veut s'arrêter ?

Julien refusa du geste. Il ne voyait plus le meurtrier qui croisait les bras dans un geste de résolution, le cadavre crachant son sang par les trous de trois balles, la tête livide de la morte, les figures effarées des survenants ; mais, pour la millième fois,

son cerveau, qui s'épuisait à broyer la même matière, reprenait sa vaine besogne :

Pourquoi *cela* m'est-il arrivé à moi, justement *à moi ?* Des foules de jeunes gens vivent comme j'ai vécu, prennent les femmes des autres, les aiment ou s'en amusent : elles ne meurent pas, sous leurs yeux, *ainsi.* De telles catastrophes ne surviennent que dans les mélodrames. Pourquoi donc moi, moi seul, en ai-je une dans ma vie, une qui n'est pas un mauvais rêve, – réelle, certaine, dont les moindres détails se sont photographiés dans mes yeux ? Pourquoi ne puis-je l'oublier, tandis que d'autres l'oublieraient, peut-être ? Pourquoi est-ce que je sens en moi *quelque chose* qui me condamne à traîner éternellement le regret de cette femme, comme si je l'avais aimée, le remords de ce crime, comme si je l'avais commis ? Une malédiction qui me poursuit, un arrêt qui me défend de vivre *comme si cela n'avait pas été,* de jouir librement de l'air, de la lumière, de la sérénité des choses, des biens dont tout homme peut réclamer sa part ? Oui, pourquoi, pourquoi ?...

Ainsi, il s'enfonça de nouveau dans cette série de questions insolubles qui, depuis plus de trois mois, le harcelaient comme des mouches malignes ou le ballottaient comme une mer irritée ; et

d'autres images, moins nettes, moins affolantes, traversèrent sa mémoire : la cour d'assises, les juges, les avocats, le meurtrier entre deux gendarmes, la foule houleuse et tendue, murmurant à son entrée : « C'est lui, c'est l'amant ! » Il entendit les murmures qui s'élevaient à chacune de ses réponses, – comme s'il était le dernier des misérables pour avoir fait ce que tant d'autres font, – et les bravos qui éclatèrent, quand le chef du jury rapporta, en faveur du meurtrier, un verdict d'acquittement. Il se vit lui-même, comme s'il eût été son double, s'éloignant, seul, s'enfuyant par les rues, comme une bête traquée disparaît dans les fourrés, étant peut-être le vrai coupable, – étant, en tous cas, le vrai puni. Oh ! l'injuste destinée, incompréhensible, qui le poussait à la folie, parce qu'une horrible aventure avait arrêté sa vie, ébranlé ses nerfs, secoué son cerveau !

Comme il avait inconsciemment pressé le pas sous l'aiguillon de ses pensées, le souffle lui manqua de nouveau. Il haletait. Il dit d'une voix faible :

– Reposons-nous un peu !

En même temps, il se laissa tomber au bord du ruisseau, épongea son front trempé de sueur, le rafraîchit avec son mouchoir mouillé dans l'eau froide ; puis, quand les battements de son cœur et

de ses artères se furent calmés, il se releva, en demandant :

– Avons-nous fait la moitié du chemin ?

Son porteur qui attendait, debout, campé sur ses jambes vigoureuses, désigna de la main, deux ou trois lacets plus haut, une croix de bois dressée sur un roc, et répondit, le bras tendu :

– La moitié, c'est là !

Ils firent quelques pas. Honteux d'avoir trahi sa lassitude, Sterny cherchait à s'en excuser :

– Il fait si chaud ! dit-il.

Pourtant, l'ombre du soir s'amassait au fond de la vallée et gravissait déjà la montagne. Le porteur ne répondant rien, Sterny n'insista pas ; mais au bout d'un moment, il demanda, pour parler :

– Vous êtes de Servièze ?

L'homme répondit :

– Non. Je suis des Crêtes.

– Les Crêtes ? Où est cela ?

– Tout près de Vallanches, au-dessus.

Il hésitait à en dire davantage. Il finit pourtant par ajouter, comme à regret et seulement parce qu'après tout, ce mauvais marcheur dont il portait la valise ferait peut-être des courses, plus tard :

– Je suis guide.

Aussitôt Sterny s'intéressa davantage à lui. Il l'avait encore à peine regardé : il remarqua la vigueur tranquille de ses membres robustes, sa forte tête plantée sur un col de lutteur, le jeu souple de ses muscles, le dessin régulier de son visage hâlé que relevait une moustache brune, aux poils rudes, l'expression de sereine bonté que prenaient volontiers ses yeux gris, très beaux.

– Ah ! vous êtes guide, reprit Julien. Comment donc se fait-il que vous vous soyez chargé de mes bagages ?

– On fait ce qu'on peut, Monsieur. On n'a pas encore beaucoup de courses.

– Vous en faites souvent ?

– Bien sûr, quand la saison est bonne.

– Tous les jours ?

– Deux ou trois par semaine. Ça dépend.

– Comment vous appelez-vous ?

– Cascatey, César.

Sterny s'essoufflait trop pour continuer la conversation, d'autant plus que le chemin devenait plus ardu, poudré de la fine poussière des ardoises qu'on descend sur de petits chars à roues basses,

comme il venait justement d'en passer un. La région des noyers finissait à son tour. Maintenant, c'étaient des sapins qui plantaient leurs longues racines quêteuses parmi des écroulements de roches, dressant leurs troncs parfois si dépouillés de branches du côté du vent qu'ils éveillent l'idée de grands vieillards maigres, robustes et chauves, que la vie aurait sans cesse tenus ployés sous la même épreuve. Dans la forêt plus épaisse, les fleurs étaient plus rares, mais les fougères foisonnaient, les bruyères, les myrtilles, entre les roches séculaires apportées ou polies par les vagues des glaciers préhistoriques. Bien que plus courts, les lacets semblaient interminables aux pieds fatigués de Sterny, que la honte de paraître faible empêchait pourtant de demander une nouvelle halte. Soudain, Cascatey s'arrêta, se retourna, et dit en étendant la main, dans son geste familier.

– Maintenant, regardez la plaine ; ensuite, vous ne la verrez plus.

Au coude de la route, les sapins s'écartaient, ouvrant comme une fenêtre sur la vallée étroite, diminuée, réduite aux proportions d'un minuscule coin vert dans l'étranglement des montagnes. Des marais, des prés fauchés, des bouquets d'arbres, des champs de blés jaunissant nuançaient sa sur-

face unie, que morcelaient des routes blanches et planes, dont une rejoignait le ruban gris du Rhône. Du bord opposé du fleuve s'élevaient des parois presque perpendiculaires, à la base aride, aux sommets verdoyants encore baignés de soleil, dont les flancs portaient, égrenés, suspendus, quelques chalets de bois, muets et inanimés, d'une tristesse somnolente sous la lumière. Paisible, fraîche, monotone et fertile, la vallée fuyait ainsi vers les villes invisibles qui l'attendent plus loin, au sortir de ses défilés. Et Julien songea presque gaiement que, pendant un temps, il ne saurait plus rien de ce monde éloigné auquel, seules, à cette heure, le rattachaient les voies de ce ruban de terre qui allait disparaître. Nous sommes ainsi faits, que nous oublions volontiers le drame aussitôt que change le décor : assujetties aux choses, nos âmes en subissent les mystérieuses suggestions. C'est pour cela sans doute qu'en tournant le dos à cette dernière apparition de la plaine, après l'avoir un instant contemplée, Sterny put croire qu'elle s'évanouissait avec le cortège maudit de ses souvenirs, dont aucune image cruelle ne le poursuivrait là-haut. Il se remit en marche d'un pas plus rapide, comme s'il venait de s'alléger d'un lourd fardeau, qui roulait peut-être, invisible, le

long des pentes, à travers les sapins, les noyers, les châtaigniers, jusqu'au fleuve.

La forêt cessa. Une clairière s'ouvrit. Des champs attendaient la faux, semés de boutons d'or, de marguerites, de reines-des-prés, dont les hautes tiges fleuries se balançaient sur l'herbe mûre. À droite, en pente vive, grimpaient des éboulis d'ardoise, jusqu'à une lignée de chalets groupés autour d'une maison blanche. À gauche, par delà les prés, moutonnaient des roches moussues, pareilles à des vagues de pierres ; puis les sapins et les mélèzes reprenaient. Au bord du chemin, déjà moins rapide, une cabane portait cette enseigne, en grosses lettres gauchement dessinées :

VIN, BIÈRE, LAIT FRAIS

Une voiture attendait devant le seuil : celle qui avait si bruyamment quitté la gare de Servièze. Comme César et Sterny approchaient, ils virent le personnage de tout à l'heure sortir de la cabane, avec son cocher et deux compagnons, remonter dans le char, en gesticulant toujours, tandis qu'un petit homme, son chapeau de paille à la main, se confondait en révérences.

– Voulez-vous vous rafraîchir avant d'arriver ? demanda Julien à son porteur.

Cascatey répondit, sans montrer aucun empressement :

– Comme vous voudrez !

Le petit homme, resté debout sur la porte, s'effaça pour les faire entrer. Avec son teint olivâtre, son front bombé, son nez écaché, ses lèvres minces, ses cheveux plats, très noirs, il semblait d'une autre race que le guide, auquel il se mit pourtant à parler en patois, après avoir salué l'étranger. Julien commanda de la bière, que le petit cabaretier apporta sans aucune hâte, avec de lents mouvements d'ours paresseux. Ils trinquèrent.

– Qu'est-ce que c'est donc que cet homme, qui était là, tout à l'heure ? demanda Julien.

Les deux paysans se regardèrent ; puis le cabaretier précisa :

– Celui qui est reparti en voiture ?

– Oui.

– C'est M. de Rarogne, dit le guide.

Sans daigner s'expliquer davantage, il se tourna vers le cabaretier, en demandant :

– Est-ce qu'il est resté longtemps là, Nanthelme ?

– Un bon quart d'heure, au moins.

– Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

– Il a dit que mon vin était fameux.

– C'est tout ?

– Il causait avec Frédéric-Elie et le Président.

– Tu n'as pas écouté ?

– Un peu.

Nanthelme était venu s'asseoir familièrement à côté de ses clients. Il secoua la tête, fit une espèce de moue dédaigneuse, et dit :

– Tout ça, c'est des histoires que je ne veux pas savoir. On verra ce qu'on verra, voilà tout ! Et je dis que c'est un malheur qu'il vienne par ici.

César rit avec malice, en clignant de l'œil :

– Ça n'empêche pas, fit-il, que tu es tout content qu'il ait trouvé ton vin bon !

– Bien sûr, dit Nanthelme. Ces choses-là, ça fait toujours plaisir, d'où que ça vienne.

La bouteille était bue. Julien se leva. Ils saluèrent le petit cabaretier, et se remirent en marche. Julien demanda :

– Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

– Nanthelme Testaz ? répondit le guide ; c'est une espèce d'original. Il a voyagé, il a été en Amérique, il a fait le bûcheron au Colorado. Sans doute qu'il a gagné un peu d'argent, par là-bas. Mais il dit comme ça qu'il ne veut plus quitter le pays, que partout ailleurs il s'ennuie.

– Je pensais à l'autre, dit Julien. Celui que vous appelez M. de Rarogne ?

– Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

– Non.

– C'est lui qui a le *Grand-Hôtel de Lestral*, et les hôtels qui sont autour. Et il en a aussi à Louèche, des hôtels, à Zermatt, à Saxon, dans tout le Valais, quoi !

– Il est donc très riche ?

– Bien sûr, qu'il est riche !

Cascatey ne tenait évidemment pas à renseigner son compagnon sur M. de Rarogne : aussi, comme un nouveau groupe de maisons apparaissait sur la droite, au-dessus des ardoisières, il en prit prétexte pour changer de conversation ; il le montra en étendant la main, et dit :

– Ça, c'est les Crêtes. C'est là que je demeure. Ce chalet qui s'avance, avec un cerisier au jardin, c'est le mien !

Il y avait un peu d'orgueil dans l'ampleur de son geste, dans la vibration de sa voix : le contentement légitime du travailleur économe qui, devant la maison qu'il a bâtie, la cheminée qui fume pour lui, le coin de terre où poussent ses légumes, pense aux soucis des mauvais jours passés.

– C'est un beau chalet, dit Julien.

En effet, le chalet avait bon air, tout battant neuf, mi-partie en pierre et en bois, avec des volets gris, des rideaux derrière les vitres, une galerie ajourée qui longeait le premier étage. Satisfait de l'éloge, César reprit :

– En été, je le loue à des étrangers.

– Et vous, pendant ce temps, où logez-vous ?

– On s'arrange toujours !

Après un silence, César ajouta :

– Cette année, je l'ai loué à Charles Gay.

– Charles Gay ?...

– Vous ne savez pas qui c'est ?

– Non.

Cette fois, le regard de Cascatey devint tout à fait méprisant : son voyageur ne connaissait pas Rarogne, ne connaissait pas Charles Gay, ne connaissait rien de rien. Condescendant, il expliqua :

– Charles Gay, le conseiller fédéral, celui qui est vice-président de la Confédération, cette année.

– Ah ! diable ! fit Julien. Sans indiscrétion, combien louez-vous votre chalet à un si grand personnage ?

– Trois cents francs pour la saison.

– Ça n'est pas cher !

Cette réflexion étonna le guide et mit en travail son esprit un peu lent. Il la rumina pendant une centaine de pas, et reprit :

– ... Bien sûr, que ça n'est pas cher. Mais, vous savez, ici, l'argent, ça n'est pas comme à la ville.

Il se tut de nouveau, réfléchit encore, et ajouta, quelques pas plus loin :

– Plus tard, on augmentera les prix !

Jusqu'alors désert, le chemin s'animait aux approches du village. Une petite voiture vide, à roues basses, passa, le cocher en blouse bleue à côté du cheval ; puis, traînés par des ânes pelés et vaillants, deux chars plats chargés d'ardoises. En groupes de trois ou quatre, hommes, femmes et

enfants, des paysans dévalèrent par les sentiers, le long des pentes, pour rejoindre la grande route : quelques-uns portaient leurs outils sur l'épaule ; la plupart, d'énormes charges de foin, nouées dans des draps, placées en équilibre sur leur tête, et soutenues par leurs bras levés. Leurs cous ployaient, leurs échines ployaient, leurs genoux ployaient ; on apercevait à peine, sous les fardeaux, leurs visages congestionnés et suants.

– Les femmes aussi, les enfants ! s'écria Sterny.

– Il faut bien que tout le monde s'en mêle, dit César.

Toujours par condescendance pour l'ignorance de son voyageur, il ajouta :

– Vous comprenez, ici, on fait tout à dos d'hommes.

Et la charge d'un grand gaillard à barbe grise, qui montrait, par sa chemise entrouverte, une poitrine velue, luisante de transpiration, lui arracha ce cri :

– Balthazar ! cré nom ! il n'y a encore que lui pour porter des « voyages » comme ça !

À ce moment, Julien, dont l'œil commençait à distinguer les détails, perçut le morcellement de ces pentes vertes qui d'abord ne semblaient

qu'une vaste prairie en talus : c'étaient de petits champs juchés les uns par dessus les autres, étroitement mesurés, d'accès difficile ; aussi haut que le regard pouvait les suivre, jusqu'à la lisière noire de la forêt, ils montaient en étages, interrompus de-ci de-là par des éboulis ou des rocailles, si mesquins, parfois, que les brins d'herbe, les grappes d'avoine ou les épis devaient y pousser un à un, comme des fleurs rares dans les corbeilles d'un jardin de choix. Ces champs minuscules trahissaient l'avarice d'un sol qu'il a fallu conquérir sur les schistes stériles ou créer par lambeaux, d'un sol que le labeur des hommes avait arraché bribe à bribe à la nature, à mesure qu'augmentaient les familles, que poussaient les générations. Et l'on songeait à tous les « voyages » qui, d'un bout de l'année à l'autre, montent et descendent les sentiers ardus, à toutes les échines de femmes qui se cassent à cette besogne, à tous les pieds d'enfants qui se meurtrissent sur les cailloux.

– Vous avez une dure existence, dit Julien.

César tourna vers lui sa belle tête, qui se mouvait librement sous la valise, et répondit :

– Dure ? Pas tant !...

Il ne donna pas d'autres explications : alors, sans toutefois formuler l'idée encore vague qui

s'esquissait au fond de lui, Julien pressentit qu'aucun travail n'est pénible quand il est normal et sain, quand il se poursuit au grand air libre, dans le jeu des muscles et des poumons solides, quand il se transforme en blés mûrs ou en herbes grasses, remplit les granges pour l'hiver, marque la glorieuse victoire que les plus humbles parmi les hommes remportent au jour le jour sur la parcimonie de la terre.

Tout à coup, la montée cessa, la route tourna, le village apparut. C'étaient de vieux chalets de bois, aux toits couverts d'ardoises irrégulières, brunis, tannés par les années, serrés les uns contre les autres, comme pour se prêter un appui mutuel, autour du clocher de la grande église en grisaille, qui semblait les rallier, les observer, veiller sur eux. Derrière les fouillis des maisons dont les cheminées fumaient, tassés parmi les champs qui déroulaient de nouveau leur verdure coupée de rochers, d'autres chalets apparaissaient encore, isolés ou par petits groupes, pareils à des traînards qui n'ont pu rejoindre le troupeau. Des silhouettes de montagnes fermaient le paysage : les unes, des deux côtés de la vallée, massives, remplissant lourdement un coin de l'espace ; les autres, dans le fond, d'une élégance infinie, montant vers le ciel en lignes pures, avec des grâces d'acanthe ou de

fines découpures aussi légères que celles du vent dans les nuages.

Julien s'arrêta, les yeux ravis.

– Ce sont de hautes montagnes ? demanda-t-il.

– Ça ? non, répondit Cascatey. C'est des montagnes à vaches. Les hautes, elles sont par là derrière ; on ne les voit pas.

– Comment s'appellent-elles, celles-ci ?

Le guide, évidemment dédaigneux de ces sommets sans faste que méprisent les alpinistes, les nomma pourtant :

– Ici, à droite, c'est le *Scex de Belle*. En face, ces deux pointes, on les appelle la *Femelle* et la *Dent de Mannery*. Au fond, celle où il y a du soleil au sommet, c'est la *Dent-Rouge*. À gauche, ces trois cimes rondes, de l'autre côté de la Thôse, – car c'est la Thôse qui coule là-bas, – eh bien, c'est la *Matze*. Voilà !

Ils entrèrent dans le village, dissimulé dans un creux du terrain, qui s'ouvre par une place triangulaire d'où filent, à travers l'enchevêtrement des chalets, de tortueuses ruelles, pareilles aux rides d'une main très vieille. D'un côté, l'église en profil, avec son grand mur blanc qui trouent deux fenêtres en ogive, et, dans un renfoncement, son

porche à colonnes de bois, qui s'ouvre sur le cimetière ; la maison de commune, plus neuve, plus blanche, la porte-fenêtre de son premier étage donnant sur un balcon de fer ; deux grands chalets, très vieux, tout bruns, dont le bel aspect raconte une longue série de générations laborieuses et récompensées. En face, les deux hôtels rivaux, séparés par une ruelle, construits de telle sorte qu'ils semblent se tourner le dos : le *Grand Hôtel de la Dent-Grise,* d'aspect moderne, avec une enseigne en lettres jaunes suspendue à son balcon, et *Le Chamois*, formé de deux maisons irrégulières, réunies par un artifice de maçonnerie et recouvertes du même crépi. Une échoppe de cordonnier et deux ou trois chalets, très humbles, ceux-là, aux portes basses, aux parcimonieuses fenêtres à trois petits carreaux, ferment la place. Devant la maison de commune, deux troncs d'arbres évidés, abrités par un toit d'ardoises, servent de fontaine, de lavoir, d'abreuvoir. Il y a tout un passé qui flotte autour de ces anciennes bâtisses, qui les marque de son caractère d'austère vaillance, de probité tranquille, de silence laborieux ; elles s'harmonisent si bien avec le paysage qu'elles semblent à peine œuvres des hommes : on les croirait là depuis toujours, apportées et oubliées, comme les roches ar-

rondies, par les vagues lentes de l'antique glacier disparu.

– À quel hôtel faut-il aller ? demanda le guide.

– Au *Chamois*.

Justement, l'hôtesse apparaissait sur le seuil : encore jeune, elle avait un visage paisible, un peu triste, de beaux yeux bruns, limpides, des cheveux bruns lissés en bandeaux sur le front, nattés et roulés en « chou » derrière la tête. Elle portait une robe de demi-deuil, noire à pois blancs, et un tablier noir. Deux fillettes d'une dizaine d'années, qu'à leur extrême ressemblance on devinait jumelles, se tenaient à ses côtés, toutes câlines. En voyant approcher Julien, elle lui adressa un gentil sourire, échangea deux phrases en patois avec Cascatey, appela une bonne et lui dit :

– Vous conduirez Monsieur au numéro 16.

Tout cela posément, avec une lenteur sereine qui révélait une parfaite sûreté de soi-même. Elle dit encore :

– La chambre est au second, Monsieur. Elle donne sur la place. J'espère bien qu'elle vous plaira.

N'ayant point l'habitude de la marche ; Sterny se sentait exténué de sa course, les membres rompus,

le corps enfiévré. Il se laissa tomber dans son unique fauteuil, où il demeura un moment sans pensée, à jouir confusément de sa fatigue et de son repos. La cloche du dîner le remit debout. Il s'approcha de la fenêtre : par les étoiles ruelles, des étrangers, – ses futurs compagnons de table, – débouchaient sur la place. C'étaient des femmes en toilettes simples, des hommes en chemises de flanelle avec des cordons de couleur en guise de cravates. Il tâcha d'examiner les figures : elles lui parurent insignifiantes ou vulgaires. Alors, il fut repris de l'incurable tristesse dont les distractions de la montée avaient un instant allégé le poids.

« Ici aussi, songea-t-il, je serai seul ! »

Une autre pensée vint corriger l'amertume de cette réflexion :

« Mais du moins, personne ne connaîtra mon histoire ».

Par delà les maisons qui fermaient la place, la Matze allongeait sa longue muraille hérissée de sapins. Ses trois têtes rondes s'assombrissaient dans le crépuscule. Elle semblait si proche, qu'en la regardant Julien éprouva tout à coup une douloureuse impression d'étouffement, comme si la massive montagne eût ajouté son poids à celui qui déjà l'oppressait. L'aspiration vague et folle qu'il

connaissait bien, sa nostalgie de l'ailleurs, le saisit avec violence. Il s'écria, à haute voix :

– Non, non, je ne resterai pas ici !

Partir encore, pour aller où ? Les spectacles du monde peuvent changer, mais non les yeux qui les contemplent ni les âmes qui les réfléchissent.

« Où que j'aille, ne serai-je pas avec moi ? »

Ainsi évoqué, ce *Moi*, éternel compagnon maussade, – presque un ennemi, – lui apparut soudain sous ses plus fâcheux aspects. Il le vit comme avec des yeux indépendants. Il le jugea : un être inutile, oisif, fastidieux, sachant trop de choses qu'il vaut mieux ignorer, ayant vécu trop vite d'une vie dont le dégoût lui montait aux lèvres. Avant la tragique secousse qui l'avait brusquement éclairé, il végétait, inconscient de sa misère, occupé quelques heures par ses fonctions, à peu près illusoires, au contentieux d'un grand établissement de crédit, le reste du temps par ses plaisirs : le monde, le sport, le cercle, les courses, la « fête ». Les jours passaient, les saisons, les années, il suivait sa pente, sans jamais prendre la mesure de son cœur, sans peser ses futiles pensées. Voici qu'à présent il se connaissait, avec ses instincts secrets, sa boue intérieure, sans plus pouvoir s'ignorer ni se fuir. C'était bien là son mal, le vrai, celui que les méde-

cins, – ces ignares, – dénommaient « neurasthénie aiguë », le mal qui le chassait depuis trois mois de lieux en lieux, dont les drogues ni les douches n'auraient jamais raison.

Les étrangers disparurent dans la salle à manger d'où sortit, par les fenêtres ouvertes, un vague brouhaha de conversations et de fourchettes. Des groupes nouveaux se formèrent sur la place. Des paquets de linge posés sur leurs têtes qui, tout à l'heure, ployaient sous la charge du foin, des gamins cramponnés à leurs jupes, les femmes s'installèrent au lavoir, à genoux devant l'eau claire, montrant leurs bas et leurs sabots : elles babillaient fort, dominant de leurs voix le clapotis des battoirs sur le linge humide, pendant que leurs marmots barbotaient autour de la fontaine. On amena des vaches à l'abreuvoir, puis un mulet, qui se roula dans la poussière avec des grognements de plaisir. Deux ou trois vieillards, en vieux brostous de laine, traversèrent la place en s'appuyant sur des cannes, pour aller s'aligner sur un blanc appuyé au mur du cimetière, où ils restèrent silencieux, à ruminer ensemble des choses très anciennes. Des hommes en blouse ou en bras de chemise s'installèrent à la lignée sur une poutre, devant l'échoppe du cordonnier : à longs intervalles, ils échangeaient des propos que souli-

gnaient leurs gestes graves, et demeuraient au repos, la pipe à la bouche, silencieux comme le soir solennel dont les ombres envahissaient la vallée. Soudain, un vacarme de clochettes, de piétinements, de bêlements, ébranla l'air : c'étaient les chèvres qui redescendaient des hauteurs, folles encore des bonnes herbes broutées aux flancs des précipices, agitant leurs petites queues frétillantes et leurs drôles de barbiches. Aussitôt des enfants se précipitèrent en criant hors de l'hôtel, pour leur offrir du pain. Ce fut un rapide tumulte. Puis elles se dispersèrent, pressées d'offrir leurs mamelles gonflées aux femmes qui les attendaient devant les portes des étables. Les laveuses ne cessèrent point de battre leur linge, les hommes fumaient toujours leurs pipes recourbées, les silhouettes s'effaçaient dans le crépuscule. Alors, Julien entendit chanter dans sa mémoire, sur leur musique chargée de regrets infinis, ces deux vers d'un *lied* que Paris avait fredonné tout l'hiver :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille...

Il les répéta plusieurs fois, comme pour s'imprégner de leur intime nostalgie, en les appli-

quant au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Que ces gens étaient paisibles ! Laborieuses ménagères qui prolongent la journée pour assurer la propreté du lit, vigoureux ouvriers, qui jouissent d'un repos bien gagné en savourant la fumée de leur grossier tabac ! Quel bon sommeil allait verser sur eux la nuit fraîche et sereine ! Comme ils se réveilleraient dispos à l'aube, pour reprendre le travail bienfaisant dont ils se délasseraient demain soir, assis au même endroit, ils s'en délassaient aujourd'hui ! Ah ! s'il pouvait se perdre, se noyer dans cette simple vie ! Et qui sait ? Peut-être que, peu à peu, elle l'envelopperait comme la nuit immense et belle enveloppait le village avec les montagnes, peut-être qu'il se fondrait dans ces choses jusqu'à n'être plus qu'un atome du paysage, peut-être que son âme triompherait enfin de sa propre tyrannie pour se mêler, meilleure et plus pure, à ces âmes si différentes – peut-être que ces hommes lui diraient le secret qu'ils ont, sans doute, pour vivre ainsi, robustes, sereins et si calmes !

II



Julien ne put s'endormir. Au moment où il allait céder peut-être à la fatigue de sa course, des bruits dans les chambres voisines, séparées par de minces cloisons de bois, firent la maison sonore et l'arrachèrent à sa torpeur. Des voix chuchotaient, des bottines sonnaient sur le vestibule, des lits

craquaient sous le poids des corps, des pieds pesants s'abattirent sur chacune des marches de l'escalier, le sommeil s'enfuit : brûlant de sa fièvre habituelle, Sterny se retourna sur sa couche, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, les souvenirs et les images qui le hantaient depuis la catastrophe se bousculant dans son cerveau malade. Si, pendant un instant, il perdait à demi conscience, c'étaient alors des visions de rochers, de torrents, de précipices qui multipliaient les distances parcourues et les horizons surplombés au cours de son récent voyage, un affolement de montagnes superposées, méchantes, dangereuses, de paysages de désolation s'harmonisant avec son désespoir. Il revit ainsi l'hospice de la Grimsel, dressé dans la mélancolie d'un paysage vide, au bord d'une eau dormante ; puis, plus haut, près du col, dans une vasque de pierre, enveloppé du silence des solitudes, immobile sous le vent comme du plomb fondu et bleuté des reflets de la glace de ses profondeurs, un autre lac, que le cocher désignait d'un geste et nommait « le lac des Morts » ; puis, encore, de l'autre côté de la sombre montagne, dans la vallée, les grandes croix de bois d'Ulrichen, debout au bord de la route, évoquant les souvenirs de meurtre et d'égorgement de deux terribles batailles ; puis à Brigue, un vaste palais délabré,

comme si l'incendie et la dévastation se fussent promenées par ses vestibules, ses appartements, ses balcons ; puis, gravée sur la porte d'une autre antique demeure, cette devise, rappelant quelque lointaine histoire d'amour et de mort que personne ne savait plus.

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT

Julien l'avait inscrite dans sa mémoire, non sans s'attendrir un peu sur les jeunes époux que la mort sépare, sans sourire de sa signification naïve. Mais voici que, dans cette nuit lente où son esprit travaillait vite, la simple devise prit soudain un sens différent et terrible : LES ÂMES RESTENT UNIES. Il frémit en traduisant ces mots, comme s'il y trouvait tout à coup la clef du redoutable problème insoluble. LES ÂMES RESTENT UNIES ! Ainsi, la sienne restait rivée à cette autre âme, partie avant l'heure, sous la chasse des balles, dans l'effroi du péril foudroyant remplaçant le plaisir attendu ; cette âme étrangère, qui jamais ne s'était absorbée en lui ; à cette âme que les hasards de la vie facile avaient faite sienne sans qu'il l'aimât. La tête traversée par cette affreuse idée, il se dressa, épouvanté,

presque hagard : est-ce que jamais il ne se délivrerait de cette âme irritée, qui le hantait, qui buvait son sang, qui le traînait à la mort ? « Tu m'avais prise : tu me garderas ». Ah ! quelle injustice, quelle cruauté, – quelle folie !... Puis, d'autres images effacèrent l'inscription fatale : les antiques remparts de Sion, ses châteaux en ruine évoquant encore des souvenirs oubliés de guerre et de sang ; puis le dôme neigeux du Combin, dressé dans sa fière solitude comme pour garder de loin la toute petite garde de Servièzee ; la silhouette de Rarogne montant en gesticulant dans son char ; le village, les figures des montagnards assis devant l'échoppe du cordonnier, bruns dans le crépuscule. À la fin, ces images pâlirent, se brouillèrent, et Julien s'endormit un moment.

Pas longtemps, certes, car avant l'aube, le vacarme recommença. Les alpinistes matineux traînèrent par le vestibule leurs gros souliers ferrés. Des sons de cornemuse, à la fois plaintifs et perçants, retentirent sur la place, suivis bientôt d'un brouhaha de piétinements et de clochettes. Julien entrouvrit sa fenêtre : c'était le troupeau des chèvres qui se rassemblait, joyeuses et bêlantes. À peine étaient-elles parties que la cloche s'ébranla pour l'Angelus. Puis, ce furent d'autres bruits encore, des bruits incessants, d'une clarté désolante :

des voix, des rires, des coups de battoir ou de marteau qui vibraient dans l'air sec, comme s'ils eussent été frappés là, tout près du lit. Impatienté, Sterny s'habilla nerveusement, plus bruyamment que de raison, dans la malicieuse intention de gêner à son tour ses voisins comme il venait d'être gêné par d'autres, et de troubler le sommeil de ces inconnus qui dormaient à poings fermés, derrière les minces cloisons. Il réussit : on s'agita dans la pièce à côté, où cependant on avait résisté aux sons de la cornemuse et de l'Angélus : et il en eut quelque regret, lorsqu'en sortant de sa chambre il aperçut devant la porte la plus proche une paire de fines bottines, très élégantes, toutes petites, qui certainement ne pouvaient chausser aucune des personnes entrevues la veille. En hâte, il avala une tasse de café au lait, et s'en fut errer par les pentes voisines, humides de rosée, dans la fraîcheur délicieuse du matin. L'ombre de la nuit traînait sur les flancs de la Matze, de l'autre côté de la Thôse dont le passage déchire la vallée, tandis que les gracieux sommets de la Pernelle et de la Dent de Mannery se teintaient à peine de lueurs d'or pâle. À l'horizon, montant du vaste trou béant de la plaine invisible, le soleil irradiait les vapeurs laiteuses qu'il allait bientôt dissiper. Les plans éloignés mêlaient les forêts noires, les hauts précipices, les pentes

gazonnées, tandis que, plus près, les petits champs avares, autour des chalets, garnissaient de leur verdure entêtée les grandes vagues des rochers. Bientôt des groupes de montagnards passèrent, endimanchés, leur missel à la main : les hommes portant presque tous des vêtements de laine brune et des chapeaux noirs à larges bords, tandis que les femmes, plus fidèles aux anciennes coutumes, conservaient le vieux chapeau valaisan, le chapeau de paille entouré d'un épais ruban noir à plis serrés. Ils venaient de loin, de tous les *jeurs*, de tous les *mazots*, de tous les hameaux disséminés par la vallée, pour répondre à l'appel de la cloche qui carillonnait d'étranges variations sur l'air du *Roi Dagobert*. Julien se plut à observer leurs graves allures, leurs mouvements lents et lourds, le regard curieux dont ils le suivaient au passage. Il marcha longtemps, grimpa les petits sentiers par où, la semaine, descendent les « voyages », s'égara dans un bois de mélèzes, aboutit au village des Traversis, tout en longueur, qui aligne ses chalets au bord d'une route creusée dans le roc ; et il ne rentra que pour se mettre à table, le repas étant commencé.

La salle à manger du *Chamois* ne ressemble en rien à celles des grands hôtels des stations à la mode. Deux poutres, au milieu, – restes d'une

primitive architecture, – soutiennent un plafond bas, où se croisent deux chevillières enduites de miel, pour attirer les mouches. Le papier des murailles reproduit à l'infini la même scène de chasse : un cerf forcé par des chiens, et des piqueurs sonnant du cor. Sur ce décor se détachent, alternant avec quatre têtes de chamois, quatre gauches images coloriées représentant l'histoire de Guillaume Tell : le héros national, la toque à plumes sur l'oreille, son arbalète sur l'épaule et son fils à la main, passe dédaigneusement devant le chapeau de Gessler, humiliant symbole de la tyrannie ; puis, sous le regard ironique du bailli autrichien, il vise la pomme placée sur la tête de son enfant ; ensuite, il repousse du pied, dans le lac irrité, la barque de son persécuteur ; enfin, caché dans la forêt, au bord d'un chemin creux, il perce de sa dernière flèche le cœur du tyran. Un portrait du général Dufour, à cheval, étendant son chapeau gansé dans un geste de paix, – le geste qui convient à ce héros bienveillant de la dernière guerre civile, – fait pendant à un autre portrait, plus modeste : celui de Charles Gay, membre du Conseil fédéral, qui depuis plusieurs années était un des fidèles de Vallanches. De gros bouquets de rhododendrons, dans des vases bleus, décorent les deux

tables parallèles autour desquelles, cette année-là, se rangeaient une cinquantaine de convives.

C'étaient, pour la plupart, des Veveysans, des Lausannois, des Genevois, dont plusieurs fréquentaient Vallanches depuis longtemps. Telle, la vieille M^me^ Sauge, sa bonne figure ridée épanouie sous son bonnet : de fidèles souvenirs la ramenaient chaque printemps, plus cassée, plus lente, mais rajeunie dès qu'elle voyait pointer le sommet du clocher. Robuste encore, malgré ses 76 ans, elle montait à pied de Servièze, et fournissait deux ou trois fois dans la saison ses quatre heures de grimpée. Quelque six ans auparavant, elle avait amené Firmin Volland, qui, depuis, revenait aussi chaque année. Lyonnais d'origine, poussé en Suisse par les hasards d'une jeunesse accidentée et devenu professeur au collège de Vevey, dont les élèves l'adoraient, président à plusieurs reprises de la section des Diablerets du Club Alpin, collaborateur estimé de l'*Écho des Alpes*, Volland était un passionné de la montagne : il l'aimait pour elle-même, avec des ardeurs presque maladives, en amant, en poète, souffrant d'être éloigné d'elle, toujours prêt à risquer sa vie pour une cime inconnue ; aussi quelques-unes de ses « premières » étaient célèbres, et les guides du pays ne dédaignaient point ses conseils. Après lui, le plus popu-

laire des habitués de Vallanches était Jacques Planteau : effacé, mystérieux, il ne parlait guère aux autres touristes, jamais aux étrangers, et ne fréquentait que les gens du pays. Chaque jour, il filait avec un guide, des cordes, son *piolet*, pour des courses très difficiles, qu'il ne racontait pas. Arrivé sans qu'on s'en aperçût, il disparaissait sans rien dire : on le connaissait depuis longtemps et l'on ne savait de lui que son nom. Plus loquace, Juste Peney, jeune avocat lausannois, fort élégant dans son costume gris clair, avec ses *knickerbockers* et son léger chapeau de feutre mou, se préparait toujours pour des ascensions formidables, longuement étudiées avec les guides ; mais il s'en tenait aux projets, et passait son temps à bavarder sur la place avec les étrangers ou les gros bonnets du village. De même âge que lui, Sergine, Russe d'origine, médecin à Neuchâtel, – petit, myope, timide, – cherchait depuis trois ans un terrain pour construire un chalet : les prétentions des propriétaires l'empêchaient de réaliser ses plans, dont il s'occupait sans cesse comme s'ils eussent été sur le point d'aboutir. Deux vieilles filles d'Yverdon, sèches et piétistes, M^lles^ Marthe Lechesne et Marie Baudoir, la première boitant un peu, la seconde tachée d'une légère envie au visage, arrivaient d'habitude dès les premiers jours de juin. Insépa-

rables, elles couraient sans cesse le pays et rapportaient des fleurs pour offrir aux podagres ou pour décorer les tables : car elles étaient bienveillantes, bien que leur bonté fût un peu douceâtre et surtout commandée par leur grande envie des joies éternelles. Volontiers, elles attiraient les petites filles du village pour leur offrir des traités de propagande protestante, ce qui les faisait mal voir de la population.

Excepté Volland, ces divers personnages se trouvaient déjà réunis. Ils formaient comme un groupe central autour duquel se mouvaient des figures passagères, qui changeaient chaque été. Parmi celles-ci, il y avait entre autres, cette année-là, la femme d'un avocat genevois, M^me^ Vallée, avec sa nièce Madeleine et son fils Jules : trois personnes dont on n'aurait pu s'empêcher de remarquer les allures méfiantes, inquiètes et défensives, qui demeuraient insociables et semblaient absorbées par des soucis ou des projets despotiques.

Pour se tenir en garde contre ses voisins, comme elle faisait trop visiblement, M^me^ Vallée avait d'excellentes raisons : depuis plusieurs années, elle détenait la garde de sa nièce Madeleine. Or, cette tutelle représentait des desseins extrême-

ment compliqués, qui exigeaient beaucoup de diplomatie, et que l'intervention du moindre hasard pouvait déranger.

Jamais frères n'avaient eu chance plus inégale que les deux frères Vallée. Tandis que le cadet, Frédéric, – celui sur lequel se portaient autrefois les espérances de la famille, – poursuivait à Genève une carrière médiocre d'avocat peu recherché, l'aîné, Oscar, faisait à Lyon, dans le commerce, une rapide et brillante fortune, en même temps qu'un heureux mariage lui donnait ce bonheur de vivre auprès d'une femme intelligente, douce et bonne, d'une de ces compagnes dont l'âme est une source inépuisable de réconfortantes tendresses. Entre ces deux êtres affectueux, Madeleine eut une de ces enfances ensoleillées qui prédestinent à savourer la joie de vivre, mais aussi à frémir plus douloureusement au contact de la peine. Installé au foyer d'Oscar Vallée, le bonheur ne trouva aucune place à celui de son frère : gâté par ses parents, puis flatté par ses camarades d'étude qui voyaient en lui un futur grand homme, Frédéric fut ce qu'on appelle « un fruit sec ». De lourdes maladresses au commencement de sa carrière suffirent à la compromettre : le tact et le talent lui manquèrent pour les réparer. Son mariage acheva de le perdre : d'éducation inférieure, sortie

de bas, épousée parce qu'elle voulut l'être, M^me^ Frédéric Vallée, quand elle eut perdu sa fraîcheur, ne fut plus qu'une petite femme sèche, âpre, revêche, despotique, qui ne pardonna jamais à son mari d'avoir manqué la fortune. À ses déceptions s'ajoutèrent des chagrins plus réels : elle perdit trois enfants en bas âge. Jules lui-même ne résista aux maladies de ses premières années que grâce au miracle qu'accomplit au jour le jour l'affection presque désespérée de sa mère : une affection d'ailleurs sauvage, jalouse, cruelle, sans douceur, sans tendresse, un attachement de louve à son louveteau. Il fut un enfant gâté, en ce sens qu'on obéit à ses moindres caprices ; mais jamais il ne connut le charme bienfaisant des caresses maternelles. Entre son père qu'il ne voyait guère et sa mère qui le couvait furieusement, il devint un petit être sournois, volontaire, envieux, vaniteux, entêté. Peu à peu, par la puissance du contact, sa mère fit passer en lui l'âcreté de ses ambitions déçues et de ses jalouses convoitises. Car elle en avait beaucoup : elle haïssait les heureux, les bienveillants, les riches, comme s'ils lui eussent volé les éléments de leur bonté, de leur richesse ou de leur bonheur. Cette haine générale s'aiguisait en se portant sur sa belle-famille : le « millionnaire », comme elle appelait Oscar en se mangeant les

lèvres, sa femme, et surtout leur fille unique, qui aurait plus tard tout ce que Jules n'aurait sans doute jamais. Elle excitait contre eux son mari, homme inoffensif, incapable d'un mauvais sentiment, qui sans elle aurait regardé, avec une joie bienveillante, prospérer le frère dont en sa présence il n'osait pas même prononcer le nom ; elle enseignait à Jules à les détester ; elle leur voulait du mal et enrageait de ne pouvoir leur nuire, obligée encore, – tant est grande la puissance de l'argent, – de se faire amène, quand par hasard ils traversaient Genève, et de sourire en voyant à côté du pauvre Jules gauche, malingre, piteux, mal vêtu, la brillante apparition de sa nièce, fraîche et saine en de belles toilettes d'enfant riche. Et voici qu'un caprice du hasard rétablit l'équilibre : M. et M^me^ Oscar Vallée moururent ensemble dans un accident de chemin de fer ; en sorte que Madeleine, n'ayant pas de parents plus rapprochés que les Frédéric, devint leur proie, elle et sa fortune.

On ne saurait imaginer un changement de destinée plus complet dans sa soudaineté : la petite âme, épanouie déjà, qui s'élançait gaiement vers la joie comme vers un soleil allumé tout exprès pour elle, fut brusquement arrêtée, écrasée, comprimée. Son soleil s'éteignit : elle se trouva seule, pis que seule, en possession d'une force ennemie et mé-

chante qui l'oppressa, obligée bientôt à s'en apercevoir, à reconnaître la haine sourde qu'elle inspirait, à constater les basses intrigues qui se nouèrent autour d'elle. Cette idée qu'elle était prisonnière la hanta : prisonnière de cette femme mauvaise, qui, ne pouvant la mettre en pièces, la déchirait à coups d'ongles perfides, de ce pauvre homme docile et nul, qui exécutait sans les comprendre les consignes reçues, du gamin sournois auquel elle devina bientôt qu'on convoitait de la livrer un jour, avec ses biens, dont on jouissait déjà. Desseins ténébreux ! Une autre personne que Mme Vallée les eût poursuivis par une diplomatie plus douce : elle, ne connaissait que la contrainte. La crainte et l'habitude de la crainte lui semblaient les moyens les plus sûrs.

Mais la volontaire personne rencontra une résistance inattendue : contre sa volonté, une volonté rebelle se dressa, aussi tenace, plus patiente. La partie était inégale, puisque la tante avait dans son jeu la force, l'autorité, la loi. Et la nièce le sentit bien vite : aussi ne s'usa-t-elle point en résistances vaines ; elle se retira en elle-même, simplement, comme en un fort ; elle capitula sur les faits, sans rien donner de son âme, sans en rien laisser pénétrer. Elle fut docile et farouche, cédant toujours et ne perdant rien, renonçant à livrer aucun combat

pour se conserver intacte, parlant à peine et gardant pour soi toutes ses pensées. Résignée, elle répondait « oui, ma tante », en obéissant aux ordres injustes ; son obéissance était une révolte. À un tel jeu, la haine qui l'enveloppait aurait pu envahir son cœur ; mais étant bonne, elle ne haïssait point : elle se réservait. Elle devint ainsi un être compliqué, ignoré, fermé, silencieux, l'âme riche d'expansions contenues, de longues confidences qui ne s'épanchaient jamais, sympathique d'instinct à tout ce qui n'était pas son milieu ennemi, poussée vers les figures étrangères qu'elle jugeait meilleures, parce qu'elle avait besoin de confiance. C'est ainsi qu'elle adora trois ou quatre jeunes filles, ses camarades de classe, que sa tante se hâta d'éloigner : en sorte que des drames violents et muets avaient déjà remué son cœur, sans que personne en eût jamais entrevu les péripéties ni soupçonné l'intensité.

Avec les Vallée, deux ou trois familles complétaient le groupe des « gens du pays », après lequel venaient des étrangers : le haut de la première table appartenait à la famille du révérend Watson, qui présidait, sa tête raide, glabre, grise engoncée dans sa cravate blanche, ayant à ses côtés sa toute petite femme, pointue et revêche, et cinq grandes filles, dont les profils chevalins se ressemblaient

tous, avec leurs yeux du même bleu et leurs longues dents voraces. Une Écossaise, M^me^ Lac-Lean, très belle encore sous ses cheveux gris, avait avec elle ses deux fils, deux jeunes gens de quatorze et seize ans, très blonds, très pâles, faibles de la poitrine, sujets à de fréquents accès de toux. À côté de ces visages d'insulaires, se détachait la tête brune d'un Arménien, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, aux sourcils épais : il se nommait Arleghian, s'ennuyait, cherchait à se rendre agréable par mille petites complaisances. Le blond reprenait avec un couple allemand, en voyage de noces, qui buvaient dans le même verre et se serraient les mains sous la table.

La place de Sterny se trouvait marquée entre la chaise vide de Volland et Madeleine Vallée, assise à gauche de sa tante, qui la séparait de son cousin. Il fit, des yeux, le tour de la table, qu'il jugea sommairement : quelle que fut leur race, ces gens étaient de petits bourgeois, mesquins, médiocres, probablement vulgaires. Il songea :

« Quelle ménagerie ! »

Puis, son attention se fixant sur sa voisine, il se dit que celle-ci, du moins, avait un visage humain, et se rappela les élégantes bottines qui, le matin, stationnaient dans le vestibule. La jeune fille pou-

vait approcher de ses vingt ans : plutôt grande, très svelte, le front bas et pur sous ses cheveux bruns, presque noirs, coiffés à la grecque, elle avait de grands yeux clairs, vite effarouchés, qui ne se levaient jamais sans une nuance d'inquiétude, et une mobilité d'expression telle que ses traits même semblaient changer. En la regardant à la dérobée, à plusieurs reprises, Julien la trouva chaque fois différente : d'abord, elle lui parut sévère, belle, froide, éveillant l'idée d'une Diane indifférente ; puis, un éclair de vie ayant passé au fond de ses yeux, pendant une seconde elle rayonna, aspirant au bonheur et le promettant de tout son être ; mais cet éclair s'éteignit bien vite : elle n'eut plus qu'une figure résignée, dont les traits tombaient, un profil sans beauté de brebis patiente, tandis que son teint même, qu'un afflux de sang venait d'illuminer, se ternissait en des teintes plombeuses ; puis, de nouveau, elle s'épanouit avec des carnations de belle fleur sous la caresse du soleil. Julien choisit ce moment pour lui adresser une phrase insignifiante : elle répondit, en le regardant bien en face, de ses yeux qui souriaient. Mais M^me^ Vallée la foudroya d'un coup d'œil : le sourire cessa. Alors Julien laissa tomber la conversation et se mit à observer la tante. Elle était sèche, remuante, agitée. Elle dégageait une insup-

portable vulgarité, – une de ces vulgarités qui viennent de la bassesse de l'âme plus encore que de l'insuffisante éducation, et qui se manifestent par la voix, par le geste, par l'accent, par la tenue. Son visage olivâtre n'aurait point frappé par sa laideur insignifiante, si ses allures ne l'eussent soulignée : elle avait une façon presque incongrue de tenir sa fourchette, de rompre son pain, de poser son poing sur la table ou d'étaler sa large main, aux doigts en spatules. Bruyante, elle riait d'un gros rire de poule qui glousse, d'un rire pâteux dont elle s'emplissait la bouche et qu'elle roulait comme un gargarisme, d'un rire qui devenait vite malveillant, maussade, grognon, comme l'expression de ses yeux jaunes, perçants et vifs. Ces petits yeux, quand ils se fixaient sur Madeleine, – ce qui arrivait constamment, – devenaient tout à fait méchants, se chargeaient de rancune et de haine : alors, la bouche s'entrouvrait, prête à quelque gronderie ; mais le reproche ne partait pas, se détournait, et tombait de l'autre côté, sur le long étudiant de dix-huit ans, à mine sournoise, efflanqué par une croissance hâtive, qui portait lunettes, tiraillait de ses doigts aux ongles douteux les poils follets d'une moustache lente à pousser, et courbait le dos :

– Jules, voyons, tiens-toi droit, je t'en prie !

Ou bien :

– Voyons, Jules, ne prends pas autant de fraises, il faut qu'il y en ait pour tout le monde !

Sterny songea : « Voilà une jeune fille qui ne doit pas être heureuse ». Quoique peu enclin, dans son état, à s'occuper des autres, il entrevit une de ces existences de luttes stériles, de résignation vaine, qu'un caprice de la destinée a condamnées à de continuels chagrins, non pas en leur préparant de dures épreuves, mais simplement en les faisant pousser et fleurir sur un sol impropice, comme de fines plantes qui s'étioleraient dans un mauvais terrain, étouffées par des espèces plus communes. L'arrivée de Volland, qui vint occuper la chaise vide, le tira de ses réflexions, en soulevant un mouvement général.

– Ah ! Volland, enfin ! s'écria M^me^ Sauge. À la bonne heure ! voilà Vallanches au complet.

Planteau, Sergine, Peney se levèrent pour serrer la main du nouveau venu, que M^lle^ Lechesne et M^lle^ Baudoir saluèrent d'un geste presque gracieux, d'un sourire aimable. Les étrangers eux-mêmes, qui depuis leur arrivée entendaient parler de lui, s'arrêtèrent de manger pour l'examiner : un virtuose célèbre ou un général vainqueur n'auraient pas produit une impression plus vive. De

fait, Volland n'était point de ceux qu'on ne remarque pas. Grand, vigoureux, bien découplé, le teint mat, très blanc, la barbe qu'il portait entière et les cheveux d'un noir si intense qu'ils en prenaient des reflets bleuâtres, le regard sûr, les traits fermes, d'une régularité presque classique, il plaisait d'emblée, par la vigueur saine de ses membres souples, par la bonté énergique et vaillante qu'affirmaient ses mouvements, son regard, son sourire. Il répondit, sans affectation ni gêne, aux marques de sympathie qui l'accueillaient, s'assit et, tout en dépliant sa serviette, dit à Mme Sauge, qui déjà s'informait de ses projets :

– ... Oui, cette année, je passerai mes vacances à Vallanches. Un mois. C'est bon, ça ! On a beau courir les Alpes, on ne trouve rien de mieux.

– N'est-ce pas ! dit la bonne dame, enchantée. C'est parce que je m'en suis toujours doutée, moi, que je n'ai pas même cherché, et que j'y reviens depuis cinquante ans. Mais ça change, ici, ça change !

Jugeant l'occasion propice pour raconter l'histoire qu'elle répétait cinq ou six fois par saison, elle continua :

– La première fois que je suis venue à Vallanches... un demi-siècle, vous savez, ça compte... !

il n'y avait qu'une toute petite auberge pour les gens du pays, une « pinte ». Jamais on n'y logeait d'étrangers. Quand j'ai demandé si l'on ne pourrait pas me coucher, on m'a répondu...

Elle s'interrompit pour interpeller l'hôtesse, qui aidait ses deux bonnes pour le service :

– C'est votre père, Madame Allet, qui m'a répondu... Il m'a dit : « On pourrait bien vous faire un lit dans la chambre à boire... » La chambre à boire était pleine de gens. « Mais tout ce monde ? » lui ai-je demandé. Alors il m'a dit, avec son bon accent du Valais : « Oh ! bien, une fois que vous seriez couchée, ils ne feraient pas attention à vous, vous ne les gêneriez pas ! »

Les habitués connaissaient l'anecdote : ils n'en rirent pas moins de bon cœur, et avec eux toute la tablée, surtout M^me^ Vallée, qui gloussa longuement.

Par habitude d'esprit comme par goût naturel, Volland était observateur : à peine eut-il regardé son voisin de droite, que, frappé de sa physionomie inquiète, souffrante et sympathique, pressentant en lui une de ces douleurs secrètes que peut soulager le son d'une voix bienveillante, il engagea la conversation par quelques-unes des questions

banales qu'autorise la familiarité de la table commune :

– C'est la première fois que vous venez à Vallanches, Monsieur ?

– Oui, Monsieur, répondit Sterny. C'est même la première fois que je me trouve dans un village de montagne.

– Vous êtes Français, sans doute, comme moi ?

– Non, je suis Suisse. Mais j'habite Paris depuis longtemps et je connais à peine ma patrie.

– Ah ! vous ne connaissez pas la Suisse, et vous avez pourtant découvert ce coin perdu des Alpes !

– Il m'a été indiqué, l'autre jour, à Interlaken, par un jeune peintre qui, je crois, m'a parlé de vous : M. Georges Croissy.

– Croissy est un de nos fidèles. Vous le connaissez donc ?

– Très peu. Je l'ai rencontré à table d'hôte.

– Que pouvait-il bien faire à Interlaken, mon Dieu ! Il travaillait ?

– Je ne crois pas. En tout cas, je ne l'ai pas vu peindre.

Volland s'anima :

– Je suis sûr, dit-il, que ses études vous intéresseraient, pour peu que vous aimiez la peinture. Car Croissy est un véritable artiste : il a pressenti, lui premier peut-être, l'art nouveau qu'il faut créer pour rendre les paysages alpestres. Il a compris que la montagne a aussi son intimité, et que c'est cette intimité qu'il faut saisir, puisque aussi bien les grands panoramas sont inaccessibles. Il s'y applique, maintenant, de toute son âme : et lui, qui a débuté par être un peintre mondain, sera peut-être bien l'initiateur véritable de la peinture alpestre : car ce qui a été fait depuis Calame, ce ne sont que des balbutiements.

Volland parlait en homme réfléchi, qui s'intéresse vivement à ce qu'il dit, l'ayant pensé, mais, remarquant que le regard de Sterny, inquiet de nouveau, s'enfuyait, il changea de conversation :

– Vous ne pourrez manquer d'être reconnaissant à Croissy de vous avoir envoyé ici, Monsieur. L'endroit est charmant. Je n'ai rencontré personne qui ne s'y soit attaché. Pas tout de suite, par exemple ! Il en est comme de ces visages qu'on trouve plus beaux à mesure qu'on les regarde davantage : il faut pénétrer jusqu'à l'âme de ce pays un peu dur, au premier aspect, mais si bon, si beau, si tranquille !

– Oh ! tranquille ! s'exclama Julien. Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit.

– Vous êtes logé à l'hôtel ?

– Naturellement.

– Dans ce cas-là, je vous comprends ! Ici, voyez-vous, il faut loger chez l'habitant. Dans ces vieux chalets, il y a d'excellentes chambres. Je vous montrerai la mienne, cet après-midi ; si elle vous plaît, je vous aiderai volontiers à en trouver une pareille.

Julien remercia, touché de cette obligeante familiarité qui lui faisait du bien. On se levait de table. M^me^ Vallée sortit en grondant son fils, tandis que Madeleine suivait à quatre pas de distance. Julien la regarda s'éloigner, d'une belle démarche ondulée et fière. Volland, qui la suivait aussi des yeux, se pencha vers lui en murmurant :

– ... *Incessu patuit dea,* n'est-ce pas ?

Dès longtemps, Sterny avait oublié son peu de latin : il cacha son embarras sous un sourire, et les deux hommes se trouvèrent ensemble, devant l'hôtel, en compagnie de Peney et de Sergine, Planteau ayant disparu.

Aussitôt, la scène dont Volland venait d'être le héros recommença, avec un nouveau personnel.

Les montagnards endimanchés, qui stationnaient devant l'échoppe du cordonnier, le reconnurent, l'examinèrent un instant avec la prudence qu'ils mettent dans leurs regards comme dans leurs actes, et finirent par s'approcher de lui, l'un après l'autre, lents, circonspects. Ce fut César Cascatey qui commença :

– Hé ! bonjour, Monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous ?

– Comme vous voyez, César, cette année encore.

– Alors, ça va toujours ?

– Ça va toujours, je vous remercie. Et vous, qu'est-ce que vous dites de bon ?

– Rien que de bon, Monsieur Volland.

Comme le guide saluait aussi Sterny, un autre s'avança, plus jeune de quelques années, surtout plus alerte, plus vif, avec une pointe de ruse au fond de ses yeux clairs, et portant crânement sur l'oreille un chapeau de paille rond qui ne ressemblait point aux feutres mous de ses compagnons. C'était son cousin Joseph, facteur surnuméraire pendant les mois d'été, qui faisait aussi, pour son propre compte, des transports de personnes et de bagages. Les mêmes compliments s'échangèrent : puis Volland demanda :

– Et votre âne, Joseph ?

– Je ne l'ai plus, Monsieur Volland. C'est un mulet, cette année.

– Ah ! diable ! Vous êtes dans le mouvement, vous ! L'an prochain, ce sera un cheval.

Joseph cligna de l'œil :

– Oh ! l'an prochain... fit-il.

– Eh bien ?...

– L'an prochain, il faudra voir !...

C'était gros d'espérances, cette perspective ouverte ainsi sur l'inconnu de l'avenir.

Cependant, un troisième personnage approchait, en se dandinant un peu : Maurice Combe, le doyen des guides, le compagnon habituel de Volland, qui avait gravi avec lui tous les pics, toutes les dents, toutes les pointes, tous les *scex* du voisinage. Noueux comme un vieux chêne, il avait le teint couleur d'écorce, le nez busqué et, malgré l'épaisseur de ses traits, une singulière expression de fine bonhomie. Sa barbe grisonnante frisait légèrement, à la façon de celle d'un Jupiter romain. La bienvenue recommença :

– Bonjour, Monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous ?

– Mais oui, mon bon Maurice.

– Et ça va toujours ?

– Ça va toujours. Et vous, qu'est-ce que vous dites ?

– Rien que de bon, Monsieur Volland.

– Il y a donc du nouveau, par ici ?

Maurice hésita :

– Un peu, fit-il enfin.

– Quoi donc ?

– C'est surtout l'an prochain qu'il y en aura.

– Qu'est-ce qu'il y aura ?

– Le « Conseil » a décidé d'abattre le lavoir.

– Pourquoi ?

– Pour faire une fontaine en pierre...

– Bien sûr, dit Joseph Cascatey. C'est trop vieux, tout ça. Ça n'est pas beau. Il faut arranger le village, n'est-ce pas, puisque les étrangers commencent à venir.

– Vous allez faire de belles choses ! maugréa Volland.

– Et puis, reprit Maurice, il y a les Clêvoz qui veulent abattre leur chalet.

Il se retournait à demi vers le beau chalet voisin de la maison de commune, dont le vieux bois bruni semblait braver les siècles.

– Mais il est excellent, leur chalet, s'écria Volland. Est-ce qu'ils sont fous ?

César intervint :

– C'est vrai qu'il est encore solide, dit-il.

– Seulement... commença Maurice.

Il s'arrêta, comme au bord d'un précipice.

– Seulement ? interrogea Volland.

Les trois montagnards se consultèrent des yeux ; puis Joseph, le plus hardi, expliqua :

– Ils veulent faire un hôtel à la place... Voilà.

Volland, d'abord stupéfait, éclata de rire :

– « Vieille-Suisse » aubergiste ! s'écria-t-il. Ça, c'est trop drôle !

En s'adressant à Sterny, qui suivait l'entretien sans tout comprendre :

– Imaginez-vous que le père Clêvoz est un vieux de la vieille, un vrai Valaisan des temps anciens. On l'appelle « Vieille-Suisse » parce qu'il est le dernier du village qui ait pris part aux guerres civiles d'autrefois. Regardez-le, là, vers l'église.

Son geste montrait un grand vieillard, le seul qui conservât le costume national : habit brun à gros boutons jaunes, culotte noire, bas blancs, souliers à boucles. Tout raide, debout, campé sur ses fortes jambes, il fumait sa pipe, les bras croisés, au milieu d'un groupe. Il portait en collier sa barbe blanche, dure et drue, qui dégageait son menton carré, proéminent, terriblement volontaire, et sa tête semblait sculptée dans une racine d'arbre par un artiste naïf et puissant.

– Vous représentez-vous ce gaillard-là tenant un hôtel ? continua Volland. Ma parole, ils perdent tous la tête, depuis qu'ils ont vu des Anglais par ici ! Pourtant, celui-là l'avait solide !

– Bien sûr que ça n'est pas lui qui tiendra l'hôtel, dit Maurice avec un peu d'humeur. Et ça n'est pas lui non plus qui en a eu l'idée.

Joseph et César complétèrent ensemble :

– C'est son fils.

– C'est Gaspard.

À ce moment, Nanthelme Testaz, qui survenait, interrompit un instant la conversation, pour commencer, comme les autres :

– Bonjour, Monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous...

Intéressé par les nouvelles qu'il venait d'apprendre, Firmin abrégea les compliments.

– Oui, Nanthelme, et j'en apprends de belles ! Voyons, vous qui avez du bon sens, qu'est-ce que vous en pensez ?

Nanthelme comprit tout de suite. Pourtant, pour se donner le temps de réfléchir, il demanda :

– De quoi, Monsieur Volland ?

– Hé ! parbleu, de tout ce qui se passe ici ! « Vieille-Suisse » qui se fait aubergiste !

– Vous savez déjà ça, Monsieur Volland ?

– Je viens de l'apprendre.

Nanthelme poussa un gros soupir :

– Ça n'est pas tout, fit-il.

– Allons, bon, qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Il y a... que M. de Rarogne est ici !

– C'est vrai ?

– Il est arrivé hier soir, Monsieur Volland...

– Par le même train que moi, dit Julien.

Nanthelme ajouta :

– C'est la troisième fois qu'il vient depuis le printemps.

– Alors, dit Volland, c'est la fin de tout.

Et, se tournant vers Sterny :

– Vous connaissez déjà Rarogne, vous ? Sa gloire aurait-elle rayonné jusqu'à Paris ?

– Je l'ai vu, dit Julien, mais je ne sais rien de lui.

– Eh bien, c'est le grand homme du Valais. Son nom, – vous l'avez peut-être remarqué sur une petite gare des environs de Brigues, – son nom est illustre dans l'histoire du pays. Sa famille a fourni des comtes-évêques à Sion, des capitaines-généraux du Valais, des héros et des bandits qui ont fait couler bien du sang dans les eaux du Rhône. Si vous passez un jour à Sion, allez voir au musée de Valère le bouclier de ses ancêtres. C'étaient des tyranneaux comme ceux d'Italie, vaillants, cruels, pillards, retors, ambitieux. À la fin, ils se sont effondrés sous les coups des paysans, comme toute la noblesse féodale de la région. Car ce peuple en a fait, des révolutions ! Quand un gentilhomme avait trop abusé de la patience populaire, on levait la *Matze* contre lui : une tête de bois, sculptée par des mains grossières, couronnée d'épines, tachée de sang, – tragique symbole des souffrances d'en bas. On la promenait de village en village. On l'interrogeait dans les réunions : « Matze, qui t'a tourmentée et de qui te plains-tu ? Est-ce de l'évêque de Sion ? des sires

de la Tour ? ou de ceux de Rarogne ? » Quand tombait le nom juste, la *Matze* inclinait sa lourde tête blessée. Alors, chaque conjuré y plantait un clou. C'était leur pacte. Et ils marchaient contre les châteaux, qui finirent tous par tomber devant la *Matze.* Ils ont fait de belles défenses, ces ours, ces loups, ces aigles, ces sangliers. Ils se sont battus en héros dans leurs aires et dans leurs bauges. Mais les autres avaient le nombre, la colère, la patience : une triple force qui triomphe toujours. Voilà quelque trois siècles que le nom de Rarogne avait disparu de l'histoire. Antoine de Rarogne, que vous avez vu, est en train de lui rendre un nouvel éclat. Descend-il des anciens barons ? Je n'en sais rien. Son père tenait une infime auberge dans le val d'Anniviers. Lui, il est un créateur, un créateur d'œuvres du diable. C'est lui qui a transformé Lestral, d'un trou comme Vallanches en la station célèbre que vous connaissez. Il fait surgir du sol les grands hôtels. Il monnaye les paysages. Il met les glaciers en coupe réglée. Il lui suffit de regarder une montagne pour que des ponts se jettent sur les abîmes, pour que des tunnels s'ouvrent sous les rochers, pour que des chemins de fer traversent ces ponts et ses tunnels. Si Rarogne est ici, malheur au vieux Vallanches ! C'est lui qui leur a tourné la tête à tous. Faut-il que le tentateur soit

habile pour avoir ébloui jusqu'à ce brave Clêvoz, que vous voyez fumer sa pipe et qui roule Dieu sait quels projets de lucre dans sa vieille tête honnête !...

Volland parlait avec émotion, en homme qui sent approcher la fin d'un monde aimé. Les paysans l'écoutaient sans rien dire.

Après un silence, Nanthelme commença :

– Pour quant à Clêvoz...

Il s'interrompit, selon leur instinctif procédé de réticence.

– Pour quant à Clêvoz ?... demanda Volland.

Nanthelme se dandina sur ses deux jambes, ôta son chapeau, le remit, et se décida enfin à s'expliquer :

– Pour quant au père Clêvoz, Monsieur Volland, voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, je crois qu'il a son idée. Ce n'est pas lui qui veut faire un hôtel, n'est-ce pas. C'est Gaspard, parce que Gaspard est jeune et qu'il a de l'ambition. Alors, « Vieille-Suisse », qui est un malin, fait semblant de consentir. Savez-vous pourquoi ? Pour vendre bien cher son chalet à Rarogne !

Les autres approuvèrent de la tête. Volland dit :

– Voilà déjà les combinaisons qui vont leur train !

– Il y en a bien d'autres, allez, Monsieur Volland, dit Joseph.

– Je m'en doute.

– Si M. Rarogne vient par ici, c'est pour faire un hôtel, n'est-ce pas ?

– Probablement.

– Alors il faudra voir l'emplacement qu'il choisira. Moi, je sais qu'il est en pourparlers avec Frédéric-Elie, pour son champ qui est sur la route, vers la croisée des Traversis. Mais il y en a d'autres qui voudraient bien avoir affaire à lui. Et si les Clêvoz se figurent qu'ils l'effrayeront avec leurs projets, moi, je dis qu'ils se mettent le doigt dans l'œil ! Est-ce qu'ils pourraient lui faire concurrence ? Ce qu'il va construire, ça n'est pas une bicoque, comme *Le Chamois*, c'est un véritable hôtel, comme il y en a à Montreux, à Zermatt, à Lestral, dans tous les beaux endroits, enfin, un hôtel avec deux cents chambres, qui sera la richesse du pays.

Joseph aussi s'exaltait en parlant, les yeux brillants, le verbe facile. Volland dit avec ironie :

– Billard, ascenseur, piano, lumière électrique.

– Oui, tout ce qu'il faut ! affirma catégoriquement Joseph.

Nanthelme hasarda, d'un air de doute :

– Ça sera bien beau. Pourtant, nous étions heureux comme nous sommes !

– Parle pour toi, riposta Joseph. Toi, tu as fait ta pelote en Amérique, tu n'as plus qu'à vivre en rentier. Mais nous, qui sommes pauvres, c'est autre chose !

– Nos pères ont bien vécu, objecta Nanthelme, dont c'était l'argument favori.

– C'est-à-dire qu'ils ont travaillé comme des ânes pour nous laisser la misère ! Ils ont apporté sur leur dos la terre qui fait nos champs dans les rochers. Ils se sont tués en « voyages » le long des chemins. C'est qu'ils ne savaient pas ! Ah ! s'ils avaient su ! Vois-tu ceux de Zermatt, Nanthelme, ceux de Lestral : ils sont tous à leur aise, à présent. Ils travaillent un peu en été, quand les étrangers sont là : ça leur rapporte plus qu'à nous de nous éreinter toute l'année durant.

Avec un geste de doux entêtement, Nanthelme riposta :

– Moi, je trouve que ça valait mieux comme c'était. N'est-ce pas, Monsieur Volland ?

Firmin qui, tout à l'heure, prenait position avec tant de netteté, se sentait ébranlé. Aussi fût-ce avec moins de conviction qu'il répondit :

– Certainement, Nanthelme. Pourtant c'est bien compliqué.

Oh ! oui, c'était compliqué ! Il fallait penser à la fois à l'énorme travail accumulé dans ces champs avares, à la peine séculaire des générations qui s'acharnent à multiplier dans cette vallée où le hasard des migrations primitives a jadis semé quelques familles, aux besoins qui augmentent, aux changements qui emportent le monde, aux gains faciles des hommes de la plaine. Volland songeait à tous ces éléments complexes qui devaient entrer en compte, et son front se barrait d'un pli d'inquiétude.

– Enfin, conclut-il, le temps arrangera tout ça !

Et il emmena Sterny, par une des étroites ruelles, au bout du village, dans le chalet où il logeait. Depuis bien des années, Volland descendait chez Maurice Combe, qui vivait seul avec sa femme, pendant que leurs trois fils couraient le monde. On lui cédait la meilleure pièce, la chambre à côté de la cuisine, grande, aérée, propre, avec des rideaux blancs à ses petites fenêtres, son poêle à gradins daté de 1769, un lit

monumental, la vieille armoire en noyer verni où s'entasse le linge que la femme tisse en hiver et conserve pour des occasions qui ne se présentent jamais.

Sterny s'amusa des naïfs ornements qui décoraient les murailles : quelques images de piété, rangées en belle symétrie autour au crucifix et du bénitier où trempait la branche de buis, une estampe représentant Bonaparte au Saint-Bernard, des photographies de famille rapportées des foires ou des fêtes, et surtout un carton vitré renfermant des poissons rouges, des cygnes, des canards, une chaloupe aimantée : jouet d'enfant, envoyé jadis de la ville à l'un des grands gaillards, maintenant dispersés, humble jouet que la mère avait gardé comme un objet précieux, – « en souvenir », disait-elle, – en réalité par esprit de conservation, parce qu'on a si peu de choses, là-haut, qu'il faut bien garder celles qu'on a.

– Mais c'est charmant ! s'écria Sterny, enchanté de cet intérieur confortable dans sa rusticité. Cela vaut bien mieux que ma chambre d'hôtel ! Je ne demande qu'à être logé comme vous !

– Venez donc. Je vais vous trouver votre affaire, chez les plus braves gens du village.

Volland le conduisit tout droit dans un autre chalet, plus près du centre, où ils furent accueillis par un tout petit homme au ventre énorme, au triple menton, au souffle court, et par une longue femme sèche qui marchait en boitillant et en sautillant, comme si trop de « voyages » trop lourds avaient faussé quelques ressorts de son échine.

– Hé, Monsieur Volland, c'est vous s'écria l'homme. Depuis quand donc êtes-vous au milieu de nous ?

Aussitôt, la femme ajouta :

– On est tout heureux de vous revoir encore une fois, Monsieur Volland. Je dis encore une fois, parce qu'à notre âge, vous savez, on n'est plus sûr de rien.

– Bah ! répondit gaiement Volland, vous savez qu'ici l'on devient très vieux. J'espère bien vous retrouver tous les ans, aussi longtemps que je reviendrai à Vallanches. En attendant, Madame Jumieux, je vous amène un locataire.

La vieille dévisagea Sterny.

– Ce Monsieur-là ! dit-elle. Jamais il ne se contentera de notre chambre. Car ça n'est pas beau, chez nous, Monsieur. Il y a tout ce qu'il faut, c'est

vrai, mais rien de plus. Enfin, voyez tout de même !

Moins Bonaparte et les poissons aimantés, que remplaçaient des vues de Chamonix, c'était la même installation, avec, en plus, un vieux secrétaire aux serrures curieusement travaillées.

– Que faudrait-il de plus ? déclara Julien.

En s'approchant des étroites fenêtres que longeait à l'extérieur la galerie ajourée, il ajouta :

– Et la vue est magnifique !

En effet, la déchirure des gorges de la Thôse coupait brusquement les prés verts, qui filaient vers les Traversis, tandis que, derrière, se dressait la paroi boisée de la Matze, ensoleillée et pourtant sombre. En contemplant les trois têtes rondes de la montagne, Julien ne put s'empêcher de songer à l'histoire que Volland contait tout à l'heure, et aux propos qu'il venait d'entendre. Cette Matze-là, qui survivait à l'antique massue, demeurait noire et triste, comme si elle eût voulu représenter elle aussi les souffrances du pauvre monde. Car si les barons rapaces sont tombés, le besoin subsiste toujours. On ne peut pas s'insurger contre lui. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le combattre par mille moyens ingénieux. Pourquoi donc interdire aux travailleurs de choisir les moins difficiles ?

Ce ne fut pas sans peine qu'on se mit d'accord sur le prix de la chambre, car la vieille répétait toujours :

– Demandez à Monsieur Volland. Il sait bien ce que ça vaut, lui !

Il fallut que Volland fixât lui-même le chiffre de vingt sous par jour. Quant au mari, l'on était à peine d'accord qu'il s'écria :

– Maintenant, allons boire un verre !

Ayant conduit ses visiteurs devant la maison, il les fit asseoir autour d'une table sous laquelle restait au frais, enveloppé de fougères humides, un arrosoir rempli de vin blanc : la ration de la journée. Comme ils s'attablaient, le curé, qui s'engageait dans la ruelle, s'arrêta devant eux. C'était un montagnard comme les autres, de la même race, mais dont les allures avaient plus de souplesse, les yeux pensifs plus d'intelligence. Il portait en sautoir le rochet blanc des chanoines de Saint-Maurice, ses cheveux noirs bouclaient légèrement sur son cou, sa soutane moulait, comme une armure, sa taille vigoureuse.

– Toujours votre verre en main, Jumieux ! s'écria-t-il. Je vous ai pourtant dit, quand vous m'avez fait appeler pour votre dernière crise, qu'il fallait absolument vous faire une raison !

Jumieux baissa la tête :

– Mais, Monsieur le curé, dit-il, c'est ces Messieurs qui sont venus pour la chambre... Alors, vous comprenez, il faut bien... leur offrir un verre...

Le curé ne se laissa pas prendre au subterfuge :

– Oui, oui, vous trouvez toujours des prétextes ! Ce n'est pas pour M. Volland que vous avez rempli votre arrosoir, n'est-ce pas ? Enfin, ça vous regarde. Vous êtes en âge de savoir vous conduire. Mais vous verrez que ça vous jouera un mauvais tour, une fois ou l'autre, votre vin blanc !

Quand la soutane eut disparu au bout de la ruelle, Jumieux, un peu penaud, se remit à secouer la tête, comme s'il pesait une idée très lourde, et finit par déclarer sentencieusement :

– M. le curé est un habile homme. Il raccommode les jambes comme un rebouteux. Quand on a mal au ventre, il vous donne des poudres qui vous guérissent tout de suite, comme il m'en a donné cet hiver. Il a aussi guéri la femme de Frédéric-Élie, qui avait les yeux rouges qui pleuraient toujours. Mais ça, c'est du vin naturel, qui vient de ma vigne, jamais il ne me fera croire que ça peut faire du mal à un chrétien !...

Là-dessus, il prit le grand verre à absinthe, plein jusqu'au bord, auquel il n'avait point encore touché, et le choqua contre ceux de ses visiteurs :

– À votre santé, Messieurs, dit-il.

Et, d'un trait, il vida son verre.

C'est un noble vin, que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas des côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles, sur un sol engraissé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Leurs grappes vertes se sont dorées aux feux d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dont l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétillé dans les vastes foudres, sous l'action du ferment ; puis il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides. Le voici maintenant, clair comme la pure eau des sources, blond

comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à livrer son arôme subtil comme celui des fleurs, enivrant comme un chant joyeux. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraîchissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme : transporté loin de leurs montagnes, il perd son goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils bien obligés de le garder pour eux, et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil !

Bien que le vin fût du meilleur, Sterny dut s'y reprendre à plusieurs fois pour vider son grand verre. Le père Jumieux, tout en blâmant de l'œil sa dégustation trop lente, reprit son thème en le variant :

– Les médecins disent comme le curé, que ça fait du mal. Peuh ! les médecins, qu'est-ce qu'ils en savent ? Moi, quand je ne bois pas, je suis tout « chose », et les remèdes n'y feraient rien. Tandis que ça, à la bonne heure ! Et puis, on sait au moins d'où ça vient. Ce n'est pas des pharmaciens qui le fabriquent avec des poudres. C'est le bon Dieu qui le fait croître avec le soleil. Est-ce que le bon Dieu peut faire quelque chose de mauvais, dites ! Alors, qu'est-ce qu'il nous chante, le curé ?

Convaincu par sa démonstration, il reprit son arrosoir :

– Encore un verre, Messieurs, n'est-ce pas ?

Sterny fit un geste effaré. Volland refusa, en remerciant. Jumieux insista :

– Une petite goutte !

– Non ! non ! sans compliment.

– Alors c'est que vous ne le trouvez pas bon !

– Il est excellent, au contraire. Mais vos verres sont énormes. Une autre fois, avec plaisir.

Jumieux repoussa son arrosoir d'un air de regret, tandis que les deux nouveaux amis se séparaient.

Sterny, alourdi par le vin, s'en fut donner à l'hôtel l'ordre de déménager ses bagages, revint

s'installer dans sa chambre, et finit par s'étendre sur son grand lit. Il s'y trouva très bien. Il éprouvait une étrange impression à se sentir vivre dans cet humble logis dont les moindres détails portaient une marque tellement étrangère, où des générations de simples gens avaient passé. Un peu de la paix qu'ils avaient laissée là se répandait en lui : il jouit de ne penser à rien, dans le délicieux silence qui l'enveloppait comme une douce ouate enveloppe un membre blessé. Bientôt, une sorte de torpeur reposante l'envahit. Il la prolongea le plus qu'il put : c'était presque du sommeil, c'était en tout cas de l'oubli.

Quand il revint à l'hôtel, on était à table depuis un moment déjà. Il remarqua qu'on avait déplacé sa jolie voisine, assise maintenant entre la tante et le cousin. « Il faudrait apprivoiser le dragon, » songea-t-il, comme si cette légère contrariété suffisait à réveiller sa curiosité de la femme : et à tout hasard, il adressa quelques phrases aimables à la grosse dame, qui lui répondit en gloussant. Le repas lui parut maussade.

Comme il se retrouvait sur la place avec Volland, l'alpiniste lui proposa une courte promenade du soir : ils prirent un sentier qui file à travers les champs, dans la direction de la Thôse, et se trou-

vèrent, après quelques instants de marche, sur une espèce de promontoire rocheux, jeté dans le vide de la vallée. De là, ils dominaient un immense horizon. D'énormes tranches de montagnes, en plans superposés, dévalent vers le Rhône dont l'eau grisâtre coule infatigablement dans le lit qu'elle s'est creusé. Aussi loin que les yeux peuvent voir, elles dressent leurs pics, découpent leurs arêtes, étalent leurs glaciers sous les jeux du soleil mourant. Déjà des teintes prestigieuses couraient sur leurs sommets, tandis que leurs flancs se noyaient d'ombre. Volland en nomma quelques-unes.

– Cette pointe irrégulière, ce cône hardi, qui semble posé sur le sommet comme une colonne tronquée, c'est la Pierre-à-Voir. Ces glaciers à côté, étendus comme un grand suaire, ce sont ceux du Mont-Fort. Voici le Pleureur : cette haute paroi toute noire, dressée à pic, inexorable et désolée. Et puis la Ruinette, avec ces stries de neige qui descendent le long de son arête. Je n'ai pas besoin de vous nommer le Grand-Combin, là, dans le fond, solitaire et fier de son immensité.

À mesure que la lumière rose se rétrécissait sur toutes ces cimes, les glaciers prenaient des teintes livides qui devinrent indiciblement mornes et tristes quand le soleil eut disparu. On eût dit

d'énormes linceuls, étendus là pour recevoir des astres morts. Les montagnes aussi semblaient mortes : le ciel pâle était leur suaire, prêt à se fermer sur elles. Dans la nuit fraîche, où couraient des frissons, la mort s'épandait ainsi, infiniment belle, sereine infiniment...

Un bruit de pas tira les deux amis de leur contemplation muette. C'était la famille Vallée. Madeleine s'éloigna de sa tante, qui soufflait fort, et de son cousin, dont le corps trop long se cassait en deux morceaux. Ils admirèrent un moment sa gracieuse silhouette, immobile, détachée en vigueur sur le fond obscur du paysage et reprirent, à petits pas, le chemin du village.

– Cette jeune fille est extrêmement belle, dit Volland.

Sterny répondit, avec une affectation inconsciente de froideur :

– Oui, c'est vrai.

Après un silence, Volland reprit :

– Elle a l'air malheureux.

Julien ne releva pas cette réflexion, qu'il avait déjà faite pour son propre compte.

Sur la place, cependant, plus nombreux que la veille, les hommes discutaient l'événement du

jour, la visite de Rarogne, et pesaient ses conséquences. Tout le village était là : les vieux, les jeunes, les riches, ceux qui possèdent de beaux terrains à bâtir, et les pauvres, qui n'ont que des champs d'orge ou de pommes de terre, pas beaucoup plus grands que des serviettes, les conservateurs qu'inquiète le moindre changement des choses, et les audacieux qui veulent tout transformer. Des mirages se dressaient au bout de leur horizon si borné, leurs propos créaient un nouveau Vallanches : les humbles chalets noircis, les *raccards* où le foin s'entasse, établis sur leurs pilotis comme des habitations lacustres, disparaissaient pour faire place à de belles maisons blanches, à de vastes hôtels, à tous les outils de cette « industrie des étrangers » qui fabrique des millionnaires. Plus excités que les autres, Gaspard Clêvoz et Joseph Cascatey, les beaux parleurs, bouleversaient le village, remaniaient la contrée, construisaient des rues, évoquaient la vision d'un chemin de fer traversant la vallée. Ils parlaient si bien, ils étaient si sûrs de leur affaire, qu'on grognait de plaisir à les entendre, comme si l'on voyait pour de bon toutes les merveilles qu'ils décrivaient. Tellement que le président Combes, – un homme intelligent, mais qui ne savait pas parler aussi bien qu'eux, –

ne trouva qu'une exclamation pour traduire son ravissement :

– Quand on verra passer par là ces chemins de fer, s'écria-t-il en regardant vers l'avenir, et qu'on entendra siffler ces locomotives, – héééééê !!!

Presque seul, Nanthelme tâcha de nager contre le courant.

– Moi, essaya-t-il d'expliquer, je crois que notre contrée n'est pas faite pour ça. Il y a déjà Zermatt, il y a Louesche, il y a Lestral, il y a bien assez de beaux endroits dans le Valais. Ici, nous sommes comme qui dirait une famille. On s'en est toujours trouvé bien, il faut rester comme nous sommes.

Mais Nanthelme passait pour un rêveur, qu'on n'écoutait guère. D'ailleurs, c'était un *mâtzerot* (mâchuré) : son père connaissait les plantes, son grand-père maniait la baguette de coudrier, à l'aide de laquelle il avait découvert des sources et des carrières d'ardoises, et si l'on remontait plus haut, il y avait dans sa famille une sinistre histoire de sorcière, brûlée pour avoir bouleversé le pays par ses maléfices. Sans doute, on ne croit plus guère à ces vieilles histoires ; pourtant, il en reste quelque chose, et c'est peut-être bien à cause de son aïeule que Nanthelme avait essayé de s'expatrier. Dans l'affaire en question, pas un

« jeune » ne pensait comme lui ; même parmi les vieux, la plupart le désapprouvaient, sauf peut-être Balthazar Prélaz, le vieux braconnier borgne : une espèce de coureur de bois qui ne comprenait rien à la vie, un joyeux compère, conteur d'histoires, ami du bon vin, mais incapable de prendre les choses par le côté sérieux. Ce soir-là, contre toute attente, « Vieille-Suisse » lui prêta l'appui inattendu de son autorité : lui qui parlait si peu, il leva l'index au milieu des murmures que soulevaient les paroles de Nanthelme, secoua de haut en bas sa tête blanche, et prononça d'un ton d'oracle :

– Nous savons bien ce que nous avons. Nous ne savons pas ce que nous aurons quand tout sera changé par ici !

Gaspard serra les lèvres sans oser rien répondre : car s'il tenait tête à son père, dans leur vieux chalet où ils consacraient leurs soirées à discuter la question, il n'aurait point osé le contredire devant le monde. Et la réserve inattendue du père Clêvoz refroidit les plus ardents : il passait pour un malin, qui voyait de loin venir les choses. Beaucoup se promettaient de régler leur conduite sur la sienne et pensaient : « Voyons voir ce que fera Vieille-Suisse, avant de prendre un parti ! » En attendant, ces hésitants conclurent qu'il n'était pas

encore décidé à démolir son chalet, malgré les bruits qui couraient ; l'un d'entre eux déclara :

– En tout cas, il ne faut pas aller trop vite !

Et ce fut la morale de la journée.

III



Pendant plusieurs jours, le village ignora les résultats positifs de la visite de Rarogne. Ce diable d'homme, tout rond, tout franc, tout bon garçon, avait écouté les offres d'un chacun, visité des terrains, examiné les environs, payé à boire à Pierre et à Paul en parlant de la pluie et du beau temps, mais sans dire un mot de plus qu'il ne voulait. Après son départ, le seul indice qu'on put avoir de ses grands projets, ce furent les allures mysté-

rieuses des trois propriétaires avec lesquels il avait le plus longuement causé : Frédéric-Élie Boson, d'abord : un mince petit homme, sec comme une jambe de chèvre fumée, qui se trouvait toujours partout où il y a de l'argent à gagner, avec son œil futé et ses maigres doigts rapaces. Son terrain, situé au bord de la route, juste au sortir du village, traversé par un de ces cours d'eau qui descendent des névés, semblait convenir très bien aux desseins de Rarogne. Puis Alexis Ponchet, cousin germain du propriétaire de la *Dent-Grise,* François David : un sournois taciturne, celui-là, au visage rasé, aux lèvres minces, au teint bilieux, qui jalousait son parent et lui jouait toutes sortes de mauvais tours. Enfin, Prélaz Georges-Etienne, le frère de Balthazar, auquel il ne ressemblait point, heureusement pour ses huit filles : car au lieu de courir après les chamois, ce qui devient un métier de plus en plus illusoire, il avait imaginé un ingénieux commerce de lait de chèvre, dont il envoyait des troupeaux, sous la garde de ses luronnes, dans les principales villes des bords du Léman. Les terrains de Prélaz et de Ponchet confinaient à celui de Boson, qu'ils auraient avantageusement complétés.

Les plus curieux et les plus perspicaces, habiles à observer les menus faits, remarquèrent que ces

trois personnages tenaient de fréquents conciliabules. On en fut d'autant plus frappé qu'il n'y avait entre eux aucun lien de parenté, que même ils appartenaient à des partis adverses. Boson était libéral, les deux autres conservateurs. Il professait des idées subversives, surtout par rapport au curé ; tandis que Georges-Étienne était un vrai bondieusard, dont toutes les filles, avant de partir pour la ville, faisaient partie de la confrérie du Rosaire, et qui chantait lui-même aux processions du dimanche, en ouvrant une bouche aussi large que le four du boulanger : même, sa régularité à faire maigre le vendredi lui avait valu le surnom de *Pecca-Fava*. Donc, si ces trois gaillards s'arrangeaient pour se rencontrer, la faux ou le râteau sur l'épaule, c'était sûrement parce qu'« il se brassait quelque chose entre eux ». Le brave François-David, que les projets de Rarogne inquiétaient plus qu'aucun autre, essaya de tirer quelque lumière de son cousin : car malgré tous les préjudices qu'il en avait subis, il ne pouvait pas croire à ses mauvais sentiments, étant d'un naturel confiant. On les vit arpenter longtemps la place, un soir, à l'heure où les femmes sont au lavoir : François-David pérorait, s'échauffait, faisait des gestes ; Alexis, les mains derrière le dos, l'écouta tant qu'il voulut, mais ne desserra pas les lèvres.

Joseph Cascatey essaya, sans plus de succès, d'entreprendre Frédéric-Élie. Et Gaspard Clêvoz, dont les hypothèses allaient toujours au plus court, répétait :

– C'est bien sûr qu'ils vont s'arranger. Vous verrez que ça décidera mon père à démolir sa baraque.

S'il se trouvait sur la place en parlant ainsi, il jetait des regards de dédain, presque de haine, vers le vieux chalet, comme s'il lui en voulait d'être en bois, construit pour une seule famille, et de s'obstiner à rester debout, grâce à l'entêtement du vieux.

Or, un matin, Balthazar, qui partait pour la chasse avant le jour, distingua trois ombres sur la place, dans l'obscurité. Il s'en approcha, étant de ceux qui veulent toujours savoir, et reconnut les trois conspirateurs, endimanchés, précautionneux.

– Tiens ! Georges-Étienne, qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure ?

Embarrassé, Pecca-Fava répondit :

– Tu vois, je ne fais rien !

– Je pense bien que tu ne vas pas braconner, fit Balthazar d'un air goguenard, en tapant sur les

parties de sa carabine démontées, que cachait sa blouse.

Georges-Étienne saisit la balle au bond :

– Tâche de faire un peu attention, toi, dit-il. Tu sais que c'est vendredi, aujourd'hui ?

– Eh bien, quoi ? le jour maigre ?

– Le jour du gendarme, aussi !

Balthazar éclata de rire :

– Le gendarme, ah bien, oui ! est-ce qu'il m'a jamais rien dit, le gendarme...

– C'est que c'est un nouveau, dit Georges-Étienne. Il est méchant, celui-là. Il est monté à Vionnay avant-hier et il a dressé procès-verbal à Josserand, qui avait tiré des perdrix !

Balthazar regarda son frère avec stupéfaction :

– Procès-verbal ! s'écria-t-il. Dressé procès-verbal, un gendarme ! Ah ! ben, elle est bonne, celle-là !...

De fait, cela ne s'était jamais vu, ni à Vallanches ni dans la contrée, où les gendarmes viennent faire leur tournée à jour fixe, par crainte de surprendre personne, et ferment les yeux quand les braconniers, par bravade, choisissent justement ce jour-là pour leurs exploits. Boson intervint :

– Bah ! dit-il, Balthazar est un vieux de la vieille, il connaît toutes les sentes, ce n'est pas lui qui se laissera prendre.

– J'en suis à mon trois cent soixante-quatrième, reprit Balthazar ; il faut que j'arrive à quatre cents. Après, je m'arrêterai, mais ça ne sera pas pour le gendarme !

Puis, revenant à son point de départ :

– Vous allez à la plaine, hein ?

Boson répondit :

– Bonne chasse !

Et, tirant sa montre, il fit signe aux autres qu'il était temps de se mettre en route.

Balthazar riposta, avec un gros rire :

– À vous aussi !

Comme le train n'attend pas, ils se résignèrent à se mettre en route sous ses yeux, un peu penauds d'avoir été surpris. Quant à Balthazar, il savait à peu près où il irait tirer son trois cent soixante-cinquième chamois : à cinq ou six heures de grimpée, dans les contreforts du Florent, où il en vient encore de temps en temps. Il commença donc à suivre le grand chemin à larges enjambées, en sorte qu'en moins d'une demi-heure il fut en vue des premières maisons du Trecou : le hameau per-

ché dans un rétrécissement de la vallée, sur les pentes raides qui tombent à la Thôse, près du torrent dont il a pris le nom. Il arriva ainsi devant la bâtisse à laquelle travaillaient, depuis deux ans, tous les Riédi : le père, charpentier de son état ; le fils aîné, Jodoc, la forte tête de la famille, et les trois autres fils, dont le dernier venait d'avoir seize ans, aidés seulement par des vagabonds de passage, qu'ils payaient d'une assiette de soupe et d'un verre de vin. Un hôtel encore, cela va sans dire : car au Trecou comme dans toute la vallée, on voulait profiter du courant. Pourtant, le site est tellement escarpé, qu'on peut à peine y jucher les maisons ; et les gens du Trecou, qui s'en vont presque tous garder les troupeaux tout l'été, dans les hauts pâturages, passent pour avoir l'esprit lourd, et prêtent à rire à ceux de Vallanches. N'importe, on devient malin, dès qu'il s'agit de gagner de l'argent. D'ailleurs, les Riédi étaient originaires de Conches, dans le Haut Valais. Ils avaient pris racine dans le pays depuis deux générations seulement. D'abord mal vus, comme le sont les étrangers, ils avaient arrondi leurs champs avec prudence, – terriblement laborieux, économes, rapaces, leur construction était un chef-d'œuvre d'industrie : ils en avaient créé jusqu'à la matière première, les pierres qu'ils rapportaient de très

loin, sur leur dos, le bois qui ne leur coûtait que le prix payé à la scierie. Maintenant, ils arrivaient au terme : depuis la veille, un bouquet de sapin se balançait au haut du toit, qui n'attendait plus que ses ardoises ; en sorte que Jodoc, comme si l'hôtel fonctionnait déjà, flânait devant la porte, les mains dans les poches de son veston. Balthazar s'arrêta devant lui :

– Tu as fini ? demanda-t-il, en levant son œil unique pour détailler la bâtisse.

– Il n'y a plus que l'intérieur. Veux-tu voir ?

– Je veux bien !

Les deux hommes montèrent d'étage en étage, traversant sur des poutres les plafonds encore vides.

– Ça n'est pas tant mal, hein ? dit Jodoc.

– C'est solide ! répondit Balthazar.

Content de cet éloge, le futur aubergiste dit :

– Viens boire un verre !

Ils s'attablèrent dans une pièce du rez-de-chaussée, qui ouvrait sur la route, et qu'on avait achevée pour pouvoir rafraîchir les passants. Jodoc aimait à parler de ses affaires : il raconta ses espérances au chasseur, qui l'écouta, parce que le vin était bon, et reprit son chemin sitôt la bouteille

vidée. Cette fois, il quitta la grande route pour suivre un sentier rapide qui traverse les bois. Était-ce parce que le soleil tapait dur ? était-ce le vin de Riédi qui pesait sur ses jambes ? Le fait est qu'il se sentait lourd, comme pris de paresse, ayant soudain perdu toute envie de courir après son trois cent soixante-cinquième. De vagues idées de repos et de stabilité trottaient dans sa cervelle : car, enfin, l'âge arrive où l'on ne serait pas fâché de rester un peu tranquille, et il y a des métiers qui ne sont bons que pour la jeunesse. Ces gaillards qui construisent des hôtels, ils ont bien des soucis, c'est vrai, mais ils s'assurent du pain pour leurs vieux jours, des cheminées pour endormir leurs rhumatismes à la bonne chaleur du bois qui flambe. Tandis qu'à courir par les couloirs, on les réveille, les maudites douleurs, quand l'été les a assoupies. Or, justement, Balthazar sentait un vague tiraillement à la jambe gauche. « Je ne suis pas en train, aujourd'hui, » pensa-t-il. Alors, sous prétexte de se reposer un peu, il s'étendit sous un sapin. Et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, le soleil était au zénith.

Balthazar regarda autour de lui, se leva, sentit sa jambe qui le tiraillait plus fort, songea : « Trop tard pour aujourd'hui. Bonsoir la chasse ! » Et,

prenant aussitôt son parti de la déconvenue, il se mit à dévaler par les pentes. Comme il s'arrêtait sur un replat, pour regarder en bas, en se demandant s'il allait descendre à pic, un spectacle inattendu attira son œil unique : au-dessous de la paroi rocheuse, le dos contre un sapin, le gendarme, le nouveau gendarme, celui qui dressait des procès-verbaux, déjeunait confortablement, avec, à main droite, son sac rempli de bonnes choses, à main gauche sa gourde de cuir et son képi. Ayant débouclé son ceinturon et déboutonné sa tunique, il était là, bien à l'aise pour savourer son saucisson, en l'arrosant d'une bonne goutte de petit blanc. Or, Balthazar mourait de faim, l'estomac creusé par le vin de Jodoc.

– Hé ! Grand-Fin-Diable ! jura-t-il.

En même temps, il sentait se réveiller sa vieille rancune contre les gendarmes, pourtant inoffensifs, dont les épaulettes et le pantalon à raie rouge l'agaçaient toujours. Il ajouta :

– Ah ! tu veux nous ennuyer, toi !... Eh bien, tu vas voir !

Puis, il rit tout seul à la pensée de la bonne farce qui venait de lui traverser l'esprit, monta sa carabine, se cacha derrière un mélèze... Et paf ! le bruit

strident d'une détonation ébranla l'air silencieux, et la gourde du gendarme vola en éclats.

Balthazar le vit se lever, effaré, regarder autour de lui. Un nouveau coup vint enlever le pompon de son képi. Alors le gendarme n'en demanda pas davantage. Il ramassa son ceinturon, prit son képi, son sac, son sabre et détala plus vite qu'un chamois, pendant que le chasseur se tordait les côtes, derrière son mélèze, délivré de son rhumatisme comme s'il l'avait fait cuire devant une bûche de Noël, et tout ragaillardi.

– Pour une bonne farce, dit-il, c'est une bonne farce !...

Et il se régala du reste de pain et de saucisson que le gendarme avait oublié d'emporter, en regrettant d'avoir cassé la gourde. Sa belle humeur était revenue. Il ne songeait plus à la journée perdue, au chamois qu'il ne rapportait pas, à son rhumatisme qui reviendrait. Allègrement, il exécuta sa descente et se retrouva devant la carcasse de la maison des Riédi.

Il appela Jodoc pour lui offrir un verre à son tour, dans la salle où les chalands étaient encore rares. Pendant qu'ils buvaient, le père Riédi survint : il partagea la bouteille commencée ; après quoi, il voulut aussi payer sa tournée. Cette géné-

rosité ne fut point perdue : elle attira Joseph Cascatey, qui revenait de faire sa distribution et qui ne voulut point demeurer en reste. La scène se répéta avec un voiturier de Servièze, Claude Jacquot, long et blond, qui ramenait sa voiture vide, puis avec un autre encore. Puis les tournées recommencèrent, en sorte que, vers le milieu de la soirée, quand il fallut se séparer, on avait fait marcher les affaires. Balthazar avait bu sa large part ; peut-être qu'il aurait eu quelque peine à retrouver le chemin de Vallanches, si Claude Jacquot ne l'eût installé dans sa carriole, ainsi que Joseph, également content de vivre. Pourtant, Jacquot était soucieux : depuis qu'on parlait d'embellir la contrée, les voituriers de Servièze voyaient poindre le chemin de fer, qui ne pouvait manquer de s'établir un jour ou l'autre et de ruiner leur commerce. D'esprit inquiet, enclin à se tourmenter, père de beaucoup d'enfants, Claude pensait continuellement à ce danger, dont de vagues propos, entendus la veille à Saint-Maurice, venaient de réveiller la crainte. De temps en temps, il se retournait sur son siège, pour dire à ses deux compagnons :

– On en veut trop faire, dans le pays ! Vous verrez que ça finira mal !

Mais les deux gaillards ne l'écoutaient pas. Ils bavardaient comme des pies et riaient comme des fous, leurs langues déliées par le vin, qui assombrissait Claude, leur esprit porté vers des fantaisies drôles et des histoires égrillardes. Balthazar en contait de raides. Et puis, comme sa gaieté croissait toujours, et que le moment vient où il faut de la musique, il entonna la chanson des *Filles de Troistorrens*, si comique qu'elle dérida le triste Claude Jacquot lui-même :

C'est les filles de Troistorrens,
Ran, ran, ran tan plein, tire lire en plan
C'est les filles de Troistorrens,
Qui vont boire à la pinte...

Cependant les trois conspirateurs, auxquels il ne pensait plus, étaient rentrés à Vallanches, à l'heure où les hommes s'assemblent sur la place en causant tout bas de la mésaventure du gendarme, qu'on connaissait déjà. Ils étaient gais aussi, ayant fait une bonne affaire, et bu comme il convient. Le vin leur déliait la langue. Ils parlèrent enfin, n'ayant plus rien à cacher, puisque les actes étaient signés, chez le curial Tarentey de Saint-Maurice, et qu'ils rapportaient des billets de

banque plein leurs portefeuilles. Alexis lui-même ouvrait ses lèvres minces, bien qu'il fût moins gai que les autres et commençât à trouver qu'il aurait mieux fait de garder son champ : car il n'était jamais content de rien et, en regardant sa mine toujours renfrognée, son brave homme de cousin disait volontiers :

– C'est la bile qui le travaille ; aussi ce n'est pas sa faute s'il est quelquefois méchant !

Mais les deux autres laissaient déborder leur satisfaction, Georges-Étienne surtout ; ils racontaient leur expédition à tous ceux qui se groupaient autour d'eux, François Combe, son cousin le président, César Cascatey, les Clêvoz, d'autres encore :

– Rarogne, c'est un gaillard ! déclara Boson. Un vrai gaillard ! Oh ! mais, un gaillard !...

– Alors, demanda François David, tout prêt à larmoyer, c'est bien vrai ? Il va faire un hôtel ?

– Pour sûr, dit Alexis, avec son air mauvais. Une concurrence pour toi, hein ?

– Oh ! moi, je ne crains personne. J'ai ma clientèle. Les gens savent qu'on est bien chez moi !

Boson, qui avait le vin bienveillant, s'écria :

– D'ailleurs, il y en aura pour tout le monde !... Vous verrez ça !... Rarogne nous a dit tous ses plans, tous !... Après l'hôtel, il en fera un autre !... Et puis, un café, un grand café !... Et puis, un casino !... et puis, le chemin de fer... Oui, oui, le chemin de fer !... Ils achèteront les champs... Ils feront sauter les rochers... Ça sera comme à Lestral, comme à Zermatt, peut-être !...

En les écoutant parler ainsi, les auditeurs tâtaient leurs poches vides et s'entre-regardaient, excités à la curée, déjà méfiants les uns des autres. Quels seraient les premiers servis ? Lesquels auraient la meilleure part, – après Frédéric-Élie, s'entend, car celui-là, il savait comme personne écrémer le lait. Pourtant, il ne prendrait pas tout pour lui. Chacun possédait son lopin de terre : lesquels de ces champs vaudraient le plus ? lesquels cachaient le vrai trésor, – le trésor introuvable qui existe au fond de toutes les légendes du pays ? Voilà ce qu'on ne pouvait pas savoir d'avance, ce que les malins allaient essayer de deviner, pour acheter, pour revendre, pour spéculer, en un mot, comme les gens de la ville spéculent avec des terrains, des actions, des obligations ! Ceux qui verraient clair dans ce mystère gagneraient plus d'argent en deux ou trois ans, rien qu'en allant chez le curial, que leurs pères n'en avaient écono-

misé en six générations de travail et d'économie. Déjà cette idée germait chez plusieurs. Oui, si François-David avait su s'y prendre, il aurait peut-être bien revendu la *Dent-Grise* à Rarogne, au lieu de le laisser construire un hôtel dont la concurrence serait sa ruine ; si les Clêvoz avaient su, ils auraient vendu leur chalet, bien situé sur la place, plutôt que de laisser Frédéric-Élie vendre son terrain. Tous ceux qui possédaient un lopin de quelque étendue se disaient : « Pourquoi pas moi ? » D'autres, moins bien lotis, faisaient des combinaisons : « J'aurais pu m'entendre avec tel ou tel, qui est à côté de moi, et c'est nous maintenant qui reviendrions de Saint-Maurice, avec des billets de banque plein nos portefeuilles ! » Mais c'étaient ce roublard de Boson, ce cafard de Pecca-Fava, ce coquin d'Alexis, qui se réjouissaient, se vantaient, blaguaient comme si tout le monde avait fait leur bonne affaire. En sorte que Gaspard Clêvoz, qu'agaçait le spectacle de leur triomphe, finit par prendre le bras de son père, qui écoutait sans rien dire, d'un air détaché, et par l'emmener dans leur chalet, où il recommença ses propos habituels :

– Voyons, père, est-ce que ça ne vous fait donc rien, que tout le monde profite excepté nous ? Voilà ces trois gaillards qui ont fait une magnifique

affaire, pendant que nous sommes là, nous, comme avant. Si au moins on se décidait ! Pour bâtir leur grand hôtel, il leur faudra bien deux ou trois ans. Nous pourrions encore être prêts avant eux, nous, en nous dépêchant. Mais vous ne voulez pas prendre un parti. Vous avez l'air de trouver que j'ai raison, et, au lieu d'agir, vous ne dites ni oui, ni non !

Vieille-Suisse, qui, ne s'émouvait pas, se contenta de répondre, après avoir longuement réfléchi :

– Pour faire un hôtel, il faut une femme. Marie-toi !

– Bien sûr, que je me marierai, dit Gaspard. Mais c'est moins long de se marier que de bâtir. Et l'on pourrait toujours commencer, en attendant.

Le père Clêvoz secoua sa tête obstinée, et dit :

– Marie-toi d'abord. Ensuite, on verra !

Après quoi, il ne parut plus écouter les discours de Gaspard, qui ramenait toujours les mêmes raisons, en criant et en se démenant comme si les gestes et les cris pouvaient agir sur son père.

Naturellement, le mariage rentrait aussi dans ses plans. Seulement, il entendait se marier à sa guise : il voulait une fille de la ville, qui aurait bonne façon, qui lui apprendrait les belles ma-

nières et lui donnerait des fils qui seraient des messieurs. De la fenêtre de son vieux chalet, il lorgnait les « demoiselles » des deux hôtels, avec l'idée que dans le nombre il s'en trouverait une à laquelle il plairait. Pourquoi non, après tout ? N'était-il pas un beau garçon, avec sa mine éveillée, ses cheveux noirs, ses yeux vifs, la force de ses membres souples ? et un bon parti par-dessus le marché : car il aurait du bien, plus tard, étant fils unique. Quant à venir habiter Vallanches, cela n'était pas un obstacle, puisqu'elles disent toutes qu'elles adorent la montagne : quand il aurait montré au monde ce qu'il savait faire en démolissant son chalet pour créer un hôtel, il trouverait bien celle qu'il lui fallait. Et il l'attendait, cette perle, plein de dédain pour les filles du village, en passant des heures derrière ses contrevents à se remplir les yeux des jolis minois, des robes claires, des chapeaux à fleurs qu'on voyait aller et venir sur la place.

Cette année-là, justement, la saison n'avait jamais été si brillante. Au *Chamois*, on logeait les passants où l'on pouvait : au salon, dans la salle à manger, jusque dans la cuisine. Élise Allet s'ingéniait en mille combinaisons pour multiplier ses chambres et dédoubler ses matelas : son joli visage fin était déjà tout marbré de fatigue, avec

des cercles noirs autour de ses yeux qui ne dormaient plus ; car son personnel était insuffisant pour le service de ses quatre-vingts pensionnaires, il fallait qu'elle le secondât, et, à elle seule, elle faisait bien la moitié de la besogne. Ah ! c'était une rude travailleuse, celle-là ! Elle ne portait pas de « voyages », elle ne battait pas le linge au lavoir, – mais elle n'en trimait pas moins comme un homme ; et une tête solide encore, qui roulait aussi des plans, pour sûr, bien qu'elle n'en parlât à personne, – des plans qui devaient être pleins de sagesse, et qui aboutiraient sans hâte, au cours des années, comme les fruits mûrissent. Vieille-Suisse se disait souvent que malgré ses deux jumelles, elle ferait joliment l'affaire de Gaspard, et qu'avec une bru pareille, il se serait lancé dans toutes les combinaisons qu'elle aurait voulu. Mais Gaspard, bien qu'il n'osât pas dévoiler à son père ses idées de derrière la tête, faisait la sourde oreille, parce qu'il tenait à sa « demoiselle » ; d'ailleurs, la petite veuve avait déclaré qu'elle ne se remarierait jamais, et l'on pouvait croire que, si elle revenait sur cette décision, ce ne serait pas pour les beaux yeux de son voisin, qu'elle tenait pour un cerveau brûlé.

IV



Peu à peu, parmi les cent personnes serrées autour des tables du *Chamois*, des groupes se formèrent, au hasard des sympathies ou des rencontres. Quelques Anglais se joignirent à la famille Watson : ils constituaient une colonie indépendante et tyrannique, qui s'empara du salon pour danser les soirs de pluie et chanter des cantiques le dimanche, traitant l'hôtel, les servantes, les touristes, le village en peuplade de nègres ou de fel-

lahs : fort aimables d'ailleurs, pourvu qu'on ne les gênât pas, accueillant avec une politesse condescendante les étrangers disposés à se joindre à eux, comme Arléghian, qui continuait à les suivre dans leurs promenades avec des airs de caniche sans maître.

Le groupe des alpinistes, auxquels Sterny se joignait pour les flâneries, sinon pour les courses, s'était augmenté de Georges Croissy. Le peintre avait obtenu, – non sans peine, – que Vieille-Suisse posât pour lui : on pouvait voir, dans le pré de Frédéric-Élie, l'artiste et son modèle, l'un nerveux, chercheur, inquiet, l'autre rigide et grave, gardant la pose sans broncher, ses rudes mains brunes immobiles sur ses genoux, sa tête engoncée dans le grand col qui caressait ses oreilles poilues, roulant Dieu sait quelles idées dans son silence immobile. Croissy travaillait aux études d'un grand tableau, qui devait représenter une touchante cérémonie du pays, la bénédiction des tombes, telle qu'elle se pratique chaque dimanche, avant la messe. Pour décor, l'humble cimetière autour de l'église, avec ses croix de bois noir, la variété de ses vieilles fleurs démodées et, dans les arrière-fonds, les flancs verts de la Pernelle, l'ascension hardie de la Pointe-de-Mannery, et plus loin, à peine estompées dans l'air matinal, les

lignes déchirées de la Dent-Rouge. Auprès des tombes, des familles agenouillées ou inclinées en des poses parfois admirables de douleur ou de recueillement : un grand vieillard courbé sur une touffe d'asters, une mère guidant la main d'un enfant pour dessiner le signe de la croix, tandis que le prêtre, portant le camail pourpre qu'un privilège a concédé aux chanoines réguliers de Saint-Maurice, esquisse le geste qui répand la bénédiction sur toutes les iniquités pardonnées.

Dans ce tableau, dont il parlait sans cesse, Croissy enfermait une idée : le culte poétique du passé. Quand il n'y travaillait pas, il y pensait, installé sur un rocher juste au-dessus du cimetière, à mi-hauteur du clocher : il rêvait alors à ces morts obscurs couchés dans le bon repos, après tant de fatigues, qu'évoque ou qu'accompagne la pieuse pensée de leurs descendants, en sorte qu'un lien mystérieux subsiste entre ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, un lien fait de souvenirs, de prières, de respect, d'efforts communs. Volland, fort incroyant, le taquinait volontiers sur le dilettantisme mystique où l'entretenait son « sujet » ; mais pour d'autres motifs, il n'était guère moins attaché à ce passé dont les croix des tombes demeuraient le symbole, et volontiers, en revenant de course, il se

lançait, avec le peintre, en longues dissertations sur les mœurs et les aspects du pays.

Placé à son premier repas à côté de Madeleine Vallée, Sterny remarqua, au repas suivant, qu'on l'avait séparé d'elle.

Comme il nouait conversation avec la tante, en songeant vaguement à l'apprivoiser, il rencontra le regard de Madeleine qui le suivait, étonné, presque farouche : comme si, les quelques paroles échangées la veille ayant déjà créé entre eux un commencement d'amitié, la jeune fille, inquiète et jalouse, lui reprochait de passer à l'ennemi. À ce regard, il répondit par un sourire pour elle seule, un sourire en dedans, dont elle devina sans doute le sens ironique ; car aussitôt ses yeux se radoucirent. Et ce duo silencieux fut quelque chose de charmant, comme le sont toujours les airs que murmurent les naissantes sympathies. Dès le lendemain, Sterny se piquait au jeu : un rien d'espièglerie rentrait en lui. D'abord l'entreprise parut ardue : M^me^ Vallée gardait la défensive, répondait par des monosyllabes, le scrutait de regards méfiants. Puis il gagna du terrain, se contenta d'une réponse moins rébarbative et s'arrêta là, remettant au jour suivant la poursuite de son avantage. Il était de ceux qui veulent savoir, et que

leur instinct pousse à plaire. Nul sentiment ne le possédait encore : un attrait l'appelait, voilà tout. Quand à la dérobée il regardait Madeleine, il sondait le secret de ces grands yeux, qui ne parlaient à personne et déjà se confiaient à lui : de cette réserve hautaine et triste, si peu naturelle à vingt ans et si désireuse de se relâcher ; de cette sourde sympathie qui d'emblée les engageait dans une espèce de conspiration contre un ennemi commun. C'était le jeu secret de la nature qui se jouait en eux, ce jeu toujours le même, aux signes à peine divers, qui poursuit ses fins paisibles par delà les caprices et les violences de nos émotions. Ni l'un ni l'autre ne s'en doutait encore. M^me^ Vallée, aveuglée aussi, laissa bientôt s'endormir sa perspicacité, pareille au dragon des légendes qui veille sur les passants inoffensifs et ferme l'œil sitôt qu'approche le chevalier libérateur. L'ennui s'en mêlait. Elle songeait : « Ce jeune homme est agréable ; d'ailleurs il habite Paris, il est ici pour quelques jours, bientôt nous ne le verrons plus ». C'étaient des garanties.

Une visite de M. Vallée acheva de rompre la glace : beaucoup plus sociable, beaucoup moins méfiant que sa femme, moins absorbé surtout par des calculs éloignés et par le travail d'une méchanceté rancunière, enclin plutôt à s'étirer dans la

prospérité nouvelle qu'il devait à Madeleine, comme un bon chat s'étire dans la chaleur après des déboires sur les toits, il éprouvait le besoin de causer avec n'importe qui, de verser dans une oreille complaisante la confidence de ses idées sur toutes choses ou même, quelquefois, à voix très basse, des plaintes contre le despotisme de sa femme, la sottise de son fils, les humeurs noires de sa nièce. Sterny se trouvait là, à point nommé, pour ce rôle d'écouteur : il fit rapidement assez de chemin dans l'intimité des Vallée pour pouvoir les décider à monter à Solnoir, en compagnie, sous la conduite du guide César Cascatey, assister à la cérémonie de la bénédiction des troupeaux, qu'on y célèbre à la mi-août.

Solnoir est un de ces hauts pâturages où les vaches passent leurs deux mois d'été, sous la garde de quelques pâtres et d'un fruitier, qu'absorbe la fabrication du beurre et des fromages. Séparés du monde pour plus de huit semaines, ces quelques hommes s'entassent avec leurs bêtes dans les huttes où souffle le vent aigre des nuits froides par les intervalles des pierres sans ciment et des planches disjointes. Couchés sur une planche, dans une soupente de la *chavanne,* l'unique pièce qu'ils se réservent en dehors des étables, ils se nourrissent de pain sec et de *polenta*, qu'ils trem-

pent dans le « petit-lait » ou mélangent au « séret ». Leur travail commence avant l'aube pour se prolonger tard, et, quand ils ne travaillent plus, ils jouent autour de l'âtre ou sur le gazon, à quelque jeu naïf, le « jeu de la truie », ou le « jeu des couteaux », où les triques, les morceaux de bois noueux, les mottes de gazon remplacent les balles et les palettes. Mais plus souvent encore, ils fument des pipes silencieuses, n'ayant rien à se dire au bout des longues journées, toutes pareilles, rompant à peine leur silence pour rire d'un bruit insolite ou d'une grosse farce. De temps en temps, quelque messager vient renouveler leurs provisions, ou des alpinistes leur demandent à s'étendre dans leur foin, avant une ascension. Ils ne savent rien de ce qui se passe loin d'eux, au-dessous d'eux, derrière le rempart de leurs montagnes : ils n'entendent que mugir leurs taureaux, meugler leurs vaches, bruire les eaux qui parcourent leurs gazons, gronder de proches avalanches. Et ils demeurent là, absorbés heure après heure par l'accomplissement de leur besogne ou les soins de leurs bêtes, roulant peut-être en eux de confuses pensées dont ils ne cherchent pas l'expression, enveloppés sans le savoir par la sauvage poésie du paysage et de la solitude, songeant parfois, avec des commencements de terreur, aux légendes

de l'Alpe : aux âmes damnées qui errent sur les glaciers voisins ou roulent des pierres dans les lits des torrents.

Plus que d'autres, les pâtres de Solnoir voient arriver, vers la chute du jour, des touristes avec leurs guides : car leur domaine est magnifique, au pied de sommets qu'on aime à gravir. C'est une vaste plaine que sillonnent des eaux abondantes, qu'entoure un cirque prodigieux de montagnes célèbres : au sud, les cinq cimes de la Dent-Grise, cinq forteresses fantastiques, toute une architecture de Titans en délire, entassant pour l'assaut du ciel les rochers énormes sur la base des éboulis en pyramides et des glaciers ancrés dans le sol dur ; au nord, le Florent, moins haut, moins menaçant, non moins tragique, – longue arête dentelée qui prend un air de monstre au repos ; puis, fermant l'espace, à l'occident, la masse plus majestueuse de la Tour-aux-Fées, avec ses trois sommets arrondis en coupoles régulières et sa paroi formidable dressée à pic, presque perpendiculaire, coupée seulement au milieu par un glacier que sa chute interrompt brusquement et qui, retenu par un miracle d'équilibre, semble toujours prêt à s'effondrer, de toute sa masse, aux pieds de la géante qu'il cuirasse de ses reflets d'acier ; vers l'orient, l'espace se déchire, une large échancrure descend sur la

plaine, telle une brèche ouverte dans la redoute, et des sommets éloignés se confondent avec les nuages.

Quand, après la fatigue du chemin, le long du torrent, – l'Épendes –, qui roule au Rhône les eaux réunies de Solnoir, la caravane des touristes découvrit le paysage, ce furent des exclamations ou des silences qui varièrent selon l'âme de chacun. M. Vallée, hors d'haleine, approuva posément, en homme que rien n'étonne. Il haleta.

– C'est... vraiment... très beau... oui... très beau... ça vaut... la marche !...

Arleghian, qui avait suivi, exprima dans son jargon un enthousiasme incohérent. M^lle^ Lechesne et M^lle^ Baudoir, leurs longs corps maigres appuyés sur leurs bâtons, échangèrent quelques réflexions sur la grandeur de Dieu que ses œuvres manifestent. M^me^ Vallée, qui se plaignait dès le premier quart d'heure, gronda :

– Enfin !... On m'avait parlé de trois heures de marche : en voilà cinq que nous grimpons !... J'espère que nous sommes arrivés, cette fois !... C'est le moment !

Madeleine s'isolait sans rien dire, selon son habitude de garder pour elles ses émotions ; mais son regard parlait à celui de Julien, qu'il cherchait

et croisait de minute en minute. Jules, indifférent, lançait des cailloux dans l'eau bouillonnante de l'Épendes.

Comme ils se remettaient en marche, ils furent rejoints par Volland, venus par des sentiers plus difficiles. Tout en marchant, à plat maintenant, l'alpiniste leur racontait la dramatique histoire de la Dent-Grise : les luttes, aux temps préhistoriques, contre le glacier du Rhône, dont la masse compacte emplissait la vallée ; les éboulements qui de siècle en siècle déchirèrent ses parois ; le Noveiroz s'écroulant, comme autrefois le mont Taurus, et barrant le cours du grand fleuve : et l'évêque de Sion exorcisant en vain les eaux grossissantes, que l'effroi populaire voyait pleines de damnés. Plus récemment, des convulsions dont les vieillards se souvenaient encore avaient secoué et tordu la tragique montagne ; on l'avait vue s'avancer tout entière, enveloppée d'une fumée blanchâtre, puis éclater en salves formidables et précipiter dans le Rhône d'énormes blocs de rochers, qui semblaient flotter sur le courant et rebondissaient à plusieurs reprises avant de disparaître. Depuis un demi-siècle, elle est à peu près tranquille ; mais les eaux poursuivent leur travail invisible, en sorte qu'elle demeure une menace, et

qu'en des temps peut-être proches, sa masse s'abîmera dans la vallée.

– En sorte, conclut Volland, que ce sont les ruines qu'elle porte qui la font si belle !

– On dirait vraiment que vous l'aimez, fit Sterny en badinant.

Il répondit :

– Hé ! comment ne l'aimerais-je pas ? À Vevey, la fenêtre de ma chambre est orientée de telle sorte que je la vois à mon réveil ; je la retrouve en face de moi à l'hôtel où je prends mes repas ; elle se dresse vis-à-vis de la salle où je traduis Virgile à mes élèves ; elle m'observe dans toutes mes promenades. J'ai gravi plusieurs fois ses cinq cimes : deux d'entre elles, moi premier. Quand je ne la vois pas, je m'ennuie d'elle et je veux la revoir...

Il avait dit cela d'un ton sérieux, presque grave ; il sourit en continuant :

– Seulement, elle n'a pas tout mon cœur. Il y a sa voisine, la Tour-aux-Fées, que j'aime au moins autant. Regardez-la donc : elle est d'une autre beauté, celle-là, plus régulière à la fois et plus mystérieuse. Elle a l'air d'avoir des secrets. Elle réfléchit davantage, plus isolée, ayant des orages dont les éclats ne vont pas jusqu'à la plaine,

comme ces grandes âmes solitaires qui demeurent ignorées...

Comme pour lui donner raison, l'énorme montagne, à cette heure, semblait vivre d'une vie active et rapide, d'une vie personnelle, presque humaine. Les couleurs changeantes que les jeux de la lumière étendaient sur son glacier donnaient à sa lourde masse un aspect de figure inquiète, que transforment et bouleversent de puissantes émotions. On la voyait pâlir comme d'effroi, rougir comme de colère ; puis, pour un instant, toute rose, elle semblait une vierge dont le beau sang colore les chairs de marbre. Elle parlait aussi : les continuelles avalanches qui, d'instant en instant s'écroulaient sur ses flancs, lui prêtaient une voix pour gronder, pour gémir, pour pousser des plaintes qui, tour à tour, éclatent ou s'étouffent comme des cris de victoire ou des râles d'amour. Ce n'était plus un entassement inerte de pierres et de neige : c'était un être animé, un monstre superbe dont les formes et la voix dégagent une fascination fatale.

Madeleine, qui les suivait à distance sans entendre leurs propos, les rejoignit pour demander à Volland, en désignant la Tour-aux-Fées du bout de son ombrelle :

– Est-ce une ascension qu'on peut faire ?

– Facilement, répondit-il. On passe par Vervérine, de l'autre côté du col du Florent, là, à gauche. On arrive sans peine sur l'arête que vous voyez. On la suit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'au pied du dernier sommet, où l'on monte par des « cheminées » très rapides, mais dont aucune n'est vraiment dangereuse.

– Mais par ici, demanda encore la jeune fille, en montrant l'énorme paroi qui tombait sur Solnoir, ce serait impossible, n'est-ce pas ?

Les yeux de Volland brillèrent comme ceux d'un chef à qui l'on parle d'assaut :

– Ah ! Mademoiselle, « impossible » est un mot rare à la montagne ! Difficile certainement. Pourtant, regardez bien le Grand-Revers, comme on appelle cette paroi presque unique dans les Alpes. Une fois gravi l'éboulis que vous voyez à droite, je crois qu'on pourrait, par un de ces couloirs, arriver au glacier. Pour traverser le glacier, qui n'est pas large, il faudrait compter avec les chutes de pierres. Après, après... je ne sais plus : les vraies difficultés commenceraient.

Les sourcils froncés, l'œil tendu, il sondait du regard le mystère de la paroi supérieure, trop éloi-

gnée en hauteur pour qu'on pût calculer l'inclinaison des pentes ou les saillies des couloirs.

– Vous essayerez ? dit Madeleine.

Avec un léger haussement d'épaules, et une affectation d'indifférence, il répondit :

– Je n'y songe pas.

Les vrais alpinistes sont comme les vrais amoureux : ils gardent leurs secrets pour eux seuls.

Enfin, les chalets apparurent : rangés en cercle autour des dernières pentes vertes de la Dent-Grise, si bas que leurs toits semblent raser le sol, gris dans la lumière douce de l'après-midi finissante ; ils se confondaient avec les blocs de rochers qui les surplombent parmi les gazons. Le troupeau, qui rapportait ses mamelles pleines, se rassemblait à l'entour. Quelques génisses folâtraient. Un puissant taureau noir, le cou tendu, frottait son mufle contre celui d'une jeune vache, frémissant sous la caresse du mâle. Les pâtres poursuivaient les bêtes obstinées à s'attarder parmi les herbes et les fleurs.

La caravane, que précédait César Cascatey, entra dans la « chavanne » du meilleur chalet. César parlementa un instant avec le fruitier, qui surveillait sa chaudière, et s'interrompit à peine pour ap-

porter du lait, de la crème, des écuelles, pendant que le guide déballait et disposait sur le « tablat » les provisions du dîner. Le repas achevé, bien que l'air fût vif, les touristes s'en furent errer autour des chalets. La nuit tombait : les silhouettes disparaissaient dans les ténèbres, où s'estompaient pourtant les blancheurs des glaciers ; les voix chuchotaient parmi le murmure sourd des eaux et le tintement éloigné des « sonnailles », dans un recueillement d'église qui gagnait les indifférents. Madeleine et Sterny se trouvèrent près l'un de l'autre, dans l'ombre épaisse. Il l'appela :

– Venez-là !

Elle vint. Ils s'assirent sur la même pierre, envahis par la même impression de paix et de mystère qu'ils jouissaient inconsciemment de partager. Une crainte vague, au fond d'eux-mêmes, les empêchait de se taire, mais leurs lentes paroles devinrent bientôt intimes comme le silence. Il brûlait de lui dire le désarroi de son âme. Elle eut des mots qui trahissaient sa peine. Il osa lui demander :

– Pourquoi donc avez-vous tant de tristesse au fond de vos yeux, qui sont si beaux ?

Elle, si retenue, si vite effarouchée, ne s'offensa ni de la question, ni du compliment. Oppressée, elle murmura :

– Ah ! il y a tant de choses !

Il dit :

– Tant de choses ?... Vous avez vingt ans. Vous êtes la jeunesse, le printemps, vous êtes les fleurs...

Elle dit :

– Il y a des printemps sans soleil. Il y a des jeunesses sans sourires. Vous ne savez pas. Si vous saviez...

Elle s'arrêta : à quoi bon raconter ses tristesses, et comment ? Et ils purent se taire ; déjà leurs douces pensées se cherchaient, quand soudain l'aigre voix de M^me^ Vallée éclata :

– Madeleine !

Ils se regardèrent. La voix répéta :

– Madeleine ! Madeleine !

Son diapason devint plus aigre :

– Madeleine ! où es-tu ?

La jeune fille répondit :

– Pas bien loin !

– Tu ne m'entends donc pas ? Tu viens ?

– Oui, je viens.

Ils s'éloignèrent en sens inverse, plus avant dans la nuit, tandis que la voix, affaiblie par la distance, clamait toujours :

– Madeleine... Madeleine !... Madeleine !...

Tout à coup, à trois pas d'eux, ils devinèrent la longue silhouette de Jules, dont les yeux de chat devaient percer les ténèbres. Aussitôt, ses doigts s'agrippèrent à la main frissonnante de Madeleine ; il cria :

– La voici, maman, je l'ai. Je l'amène !

Sterny sentit que la jeune fille tremblait toute. Pourtant elle ne fit aucune résistance : elle se contenta de dégager sa main de celle du mauvais garçon, en disant d'une voix blanche :

– Allons ! montre le chemin !

Un instant après, Julien entendit le murmure des reproches dont M^me^ Vallée accablait sa nièce, et distingua les silhouettes des deux femmes qui disparaissaient dans leur chalet. Alors, il se trouva très seul. À petit pas, il se dirigea vers le « raccard », qu'il devait partager avec les hommes, dont une lanterne au bout d'un bâton éclairait la porte ; mais, peu pressé d'entrer dans cette tanière, il

s'assit sur une pierre voisine, pour fumer une cigarette. Comme il se préparait à suivre le fil de ses vagues rêveries, M. Vallée vint s'asseoir à côté de lui. L'avocat parlait volontiers, de questions très diverses : beaux-arts, politique, littérature, religion. Où qu'il fut, il aimait à tirer de sa réserve des lieux communs, qu'il développait pour son propre plaisir, sans aucun souci de leur opportunité. Ce fut ainsi qu'il se mit à exposer sa théorie de la représentation proportionnelle, sauvegarde du droit des minorités dans les parlements. Puis, Julien, négligeant de lui donner la réplique, se tut un instant et reprit tout à coup :

– À propos, cher monsieur, il me semblait que votre nom me rappelait quelque chose.

Julien frissonna :

– Quoi donc ? demanda-t-il.

– Cette affaire... Vous savez bien, cette affaire qui a fait tant de bruit, il y a quelques mois ; une femme assassinée par son mari, en présence de l'amant. Oh ! mon Dieu, un crime passionnel qui n'était pas plus intéressant que beaucoup d'autres : car ces vilaines histoires d'adultère se ressemblent toutes. Moi, je l'ai remarquée, pour m'être trouvé jadis en relation avec l'avocat du mari, M^e^ Douce. Il a fait mentir son nom, ce jour-

là, car il a cruellement malmené l'amant, celui qui portait votre nom, justement.

Affolé, hors d'état de dominer son émotion, de donner le change ou de se taire, Julien s'écria :

– C'était moi-même, Monsieur.

L'autre eut un geste de recul, stupéfait d'une telle rencontre, dont la possibilité n'avait même pas effleuré son esprit paisible. Julien continua :

– Oui, c'est moi qui suis le héros de ce triste drame. J'ignore comment me jugent ceux qui ne le connaissent qu'à travers les journaux. Tout ce que je sais, c'est que ma vie en est gâtée pour toujours. Je marche maintenant dans un cauchemar affreux. Je me confonds en efforts pour le fuir. Ici, j'étais parvenu à l'oublier un peu. Je vous en supplie, Monsieur, gardez-moi mon secret ! Il me serait impossible de rester à Vallanches si l'on y connaissait mon histoire, et c'est le seul coin du monde où j'ai trouvé un peu de paix !

M. Vallée protesta de sa discrétion, promit son silence, et les deux hommes restèrent à côté l'un de l'autre, dans l'embarras. L'arrivée de Jules, qui se trouva devant eux sans qu'on l'eût entendu s'approcher, leur fournit le prétexte d'en sortir. D'ailleurs, César les appelait, en leur rappelant que la nuit serait courte. Ils rentrèrent donc dans

leur « raccard », à la lumière falote de la lanterne, et s'arrangèrent dans le foin après un dernier bonsoir.

Bientôt après, Julien entendit leurs souffles réguliers d'hommes bien portants, auxquels chaque nuit apporte le même sommeil : alors, dans l'épaisse obscurité, dans la fraîcheur qui pénétrait par les intervalles des planches, dans le silence que rompaient sans cesse les piétinements et les bruits des vaches dans l'étable au-dessous d'eux, il sentit ses angoisses assoupies se réveiller l'une après l'autre. Les heures passèrent, d'une lenteur telle que la nuit lui parut infinie. Elle finit pourtant ; des lueurs incertaines filtrèrent, comme l'air froid, à travers la paroi. Il secoua son foin et sortit à tâtons.

Le vaste cirque désert, noyé dans le crépuscule, semblait monotone et morne comme le désespoir.

Une teinte unique s'épandait sur les roches de la Dent-Grise, du Florent, de la Tour-aux-Fées, dont les déchirures évoquaient des images de villes prises, aux remparts éventrés, de brèches où des armées auraient passé, de cathédrales maudites que l'abandon dévore. Des bandes de nuages couraient sur leurs flancs, pareils à des escadrons de fantômes. La neige des glaciers gardait sa lividité

de mort, et le ciel incertain, bas et plombeux, paraissait une coupole vide où nulle lumière ne naîtrait jamais plus.

Quelle tristesse Julien attendait maintenant de cette journée, dont, la veille, il avait osé se promettre un peu de joie ! Voici qu'au lieu de l'oubli espéré, elle réveillait ses souvenirs, ravivait son mal, ramenait dans sa mémoire les fatales images ; et sur le fond sourd de l'angoisse des remords atténués, apparaissait un nouveau souci, plus précis et douloureux : que pensait-ELLE de lui, maintenant ? et que faire ? S'esquiver avant le réveil des autres, comme un coupable qui s'enfuit ? ou rester, en épiant le sens des regards qui se poseraient sur lui, le vol secret des pensées derrière les fronts ?... Julien resta. Comme en un rêve, il vit des groupes de paysans apparaître sur le col de la Sallette, où passe la route à mulets ; – grandir en descendant vers les chalets ; – se grouper autour de la minuscule chapelle trop petite pour les contenir ; – s'agenouiller pendant la messe basse, que le prêtre en surplis blanc célébra sur le seuil ; et les prières muettes passaient comme un souffle invisible sur les grands chapeaux plissés des femmes, sur les têtes nues des hommes, immobiles dans leurs poses pieuses, comme les pierres qui sortaient autour d'eux des gazons. Les yeux

distraits de Julien erraient sur le tableau en cherchant Madeleine : il tressaillit quand il la vit arriver aux côtés de son oncle, qui lui parlait. Il pensa : « Elle sait ; » et n'osa pas s'approcher d'elle. Pourtant, il doutait encore, il tâchait d'étayer un peu d'espoir sur la promesse de M. Vallée. Mais bientôt, il ne douta plus : César Cascatey rassemblait les touristes qui comptaient « faire » le Florent, – et M. Vallée prétexta sa fatigue de la veille pour refuser de se joindre à eux. Alors Sterny sentit que son rêve se dissipait : la tête à demi-vidée, il se mit en marche aux côtés de Volland, dont l'œil bienveillant l'observait : et il demeura le dernier de la caravane, à traîner ses pas lassés, indifférent à la clarté de la matinée, à la magnificence des aspects. Il ne songeait qu'à se laisser bercer par la fatigue, par l'essoufflement, par l'effort, qui chassaient ses pensées. Il montait, et la grimpée le soulageait, et il aurait voulu grimper toujours. Mais, après une longue pente gazonnée, après un névé que termine une reprise des gazons plus maigres et moins verts, un dernier effort amena la petite troupe sur le col. Des cris d'enthousiasme éclatèrent et l'apparition d'un nouveau paysage réussit à distraire le triste grimpeur.

– Eh bien ! demanda Volland, en frappant gaiement sur l'épaule de Sterny.

Avec effort, Julien répondit :

– Oui, c'est magnifique !

Mais le spectacle étendu sous ses yeux s'effaçait déjà de sa pensée...

À la descente, une émotion plus directe l'arracha violemment à lui-même :

Pour rentrer au village par un autre chemin, la troupe devait traverser le pâturage de Mannery : un petit groupe de chalets grisâtres, pareils à ceux de Solnoir, dans un cirque plus restreint et moins haut. Comme ils s'arrêtaient pour demander du lait, le fruitier, en les servant, leur dit :

– Vous savez que Vallanches a brûlé ?

Ils se regardèrent avec stupeur :

– Quand donc ? demanda Volland.

– La nuit dernière.

César dit :

– Tout le village ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu'il y a des victimes ?

– Je ne sais pas.

Tranquillement, le fruitier se remit à surveiller la cuisson de son fromage, et l'on ne put rien tirer

de plus de l'homme silencieux qui, ayant dit tout ce qu'il savait, n'avait plus rien à dire.

La sinistre nouvelle accéléra leur descente : car tous, inquiets, prenaient leur part du malheur ; Volland répétait :

– Ah ! les pauvres gens, les pauvres gens !

Mais ils ne rencontrèrent personne sur leur chemin. Ce ne fut qu'aux Traversis qu'ils obtinrent quelques détails : il y avait trois blessés, dont César demanda les noms ; le feu avait éclaté dans l'enchevêtrement des vieux chalets, derrière la place : une quinzaine au moins étaient détruits ; beaucoup de chèvres et de porcs avaient péri ; d'immenses provisions de foin avaient flambé en un clin d'œil. En écoutant ce lamentable récit qu'un paysan, arrêté au bord de la route, se faisait arracher par bouts de phrases et par monosyllabes hésitants, Julien ne songeait plus qu'au désastre du village prospère, à la ruine des pauvres gens, hier si tranquilles, peut-être heureux, qu'un coup du sort privait de leur abri et rejetait brusquement à la misère. Et c'était peut-être la première fois de sa vie qu'il sentait courir dans son cœur un frisson de compassion et de solidarité pour les humbles douleurs des autres.

Quand ils arrivèrent, les décombres fumaient encore : les cendres, les pierres noircies, les planches calcinées faisaient comme une grande taches de lèpre, qui rongeait le village jusqu'à la place. Parmi ces ruines erraient les victimes, qui venaient contempler ce qui restait de leurs toits, de leurs foyers, de leurs granges. Des femmes pleuraient, en d'immobiles attitudes de désespoir ; des hommes sombres remuaient des poutres encore tièdes, dont les charbons éteints s'effritaient entre leurs mains ; beaucoup regardaient dans un morne étonnement, comme si leurs yeux doutaient encore de l'affreuse réalité. À quelque distance, au bord du chemin, Gaspard Clêvoz, Joseph Cascatey et deux ou trois autres observaient la scène en curieux, et causaient avec beaucoup d'animation. Comme Volland s'approchait d'eux, Gaspard lui dit presque gaiement :

– Voilà qui va changer la face des choses. Monsieur Volland ! On ne pourra pourtant pas reconstruire ces tanières comme elles étaient, n'est-ce pas ?

Il cligna de l'œil, en ajoutant d'un air entendu :

– Alors, il faudra bien suivre le mouvement !

Volland considéra les ruines, les groupes, ce qui restait du village ; et il dit à ses compagnons :

– Cette fois, c'est bien la fin du vieux Vallanches. Vous verrez ce qui poussera sous ces décombres : des maisons blanches, des hôtels, des pensions. Et c'est le feu qui l'aura voulu !

DEUXIÈME PARTIE

V



L'incendie de Vallanches souleva un grand élan de charité dans les stations voisines et dans tout le bassin de Léman, en sorte que le sinistre devint presque une bonne affaire. Les imprévoyants surtout, ceux qui n'avaient jamais collé sur leurs portes la marque d'aucune compagnie d'assuran-

ces, furent largement récompensés de leurs pertes : chalets détruits, chèvres grillées, récoltes perdues. L'incendie transforma les bêtes, les meubles, les murailles en bel argent comptant. Et cet argent tombé du ciel, tous en virent aussitôt l'emploi, comme si un signe manifeste de la Providence les eût éclairés : il fallait reconstruire plus beau, plus grand, selon les idées nouvelles, selon les nouveaux besoins, élever sur les ruines des vieilles masures un vrai village moderne, en pierres, dont les plus modestes logis seraient organisés pour recevoir des étrangers. Aussi les voyait-on sans cesse, tantôt l'un tantôt l'autre, en conférences, avec Tartinelli, l'entrepreneur tessinois, dont on rencontrait partout la grosse tête rougeaude et les oreilles cerclées d'or. Ancien maçon, Tartinelli n'avait point, sur l'architecture, des idées compliquées, mais il savait tirer bon parti des terrains, présentait des devis économiques, construisait, sur des plans à peu près uniformes, des maisons solides, massives, plantées dans le sol comme pour l'éternité, avec un toit d'ardoises, des volets verts, et la galerie ajourée, dernier vestige de l'ancienne architecture en bois. Aussi les propriétaires épargnés par le feu séchaient-ils d'envie. Vieille-Suisse lui-même, après s'être encore un peu défendu, entra dans le mouvement, préoccupé

surtout de devancer Rarogne, dont les constructions ne commençaient pas encore, il se mit à l'ouvrage avec Gaspard, aidant de ses propres mains à démolir le vieux chalet, tout heureux que Tartinelli eût consenti à en utiliser les planches.

La fin de la saison dispersa les étrangers : peu de jours après la bénédiction des troupeaux, Sterny partit, chassé par l'angoisse de son secret découvert, après de courts adieux à ces amis d'un été, qu'il pensait ne revoir jamais. Les Vallée restèrent jusqu'à la fin d'août. À la mi-septembre, quand les vaches quittèrent les hauts pâturages et vinrent prendre leurs quartiers d'automne aux Mayens de Belle, les deux hôtels étaient presque vides. Alors, des bandes d'ouvriers italiens s'abattirent sur le village, et, tout de suite, on put prévoir que l'hiver ne se passerait point comme d'habitude, sa somnolente demi-paresse secouée de temps en temps par la nécessité de la coupe du bois qu'il faut *schlitter* sur la neige. Il fut d'ailleurs d'une extrême douceur, arrêtant à peine les travaux pendant quelques jours de chômage. Et cette colonie d'ouvriers étrangers, au teint brun, aux yeux luisants, sobres, irritables, vindicatifs, vivant entre eux sans se mêler aux gens du pays, entretint dans le village un persistant malaise. L'on ne s'y sentait plus en sûreté. Les femmes et les filles

n'osaient pas sortir seules le soir. C'était comme un danger toujours présent, comme une maladie qu'on a dans le corps, et qui, même quand elle ne vous tiraille pas les nerfs ou les muscles, vous empêche d'être tranquille.

– Maintenant, ça sera comme ça pendant des années ! répétait Nanthelme à ceux qui se plaignaient. C'est votre faute : vous voulez des hôtels, vous voulez des maisons de pierre, il faut bien des maçons pour vous les bâtir !

Le brave garçon les observait avec une patience de garde champêtre, ces maçons de malheur, et tenait le compte de leurs méfaits : une fois, c'étaient des poules disparues du poulailler de Maurice Combes ; une autre, des vitres cassées chez Alexis Ponchet ; une autre encore, c'était Frisquine Jordan, – une jolie fille, avec un petit nez d'oiseau, des yeux pétillants comme le vin nouveau, un teint tout blanc de demoiselle et des cheveux blonds comme la lumière, – que deux mauvais gars poursuivaient et qui ne leur échappait qu'à force de courir vite : elle en restait tout agitée, la pauvre, et comme elle vivait seule dans son chalet, avec ses deux petits frères, étant orpheline, sa peur fournit un bon prétexte à ses « veilleurs » de venir plus assidûment et de prolonger

leurs veillées pour la mieux garder. De plus, il y avait presque chaque soir des bagarres, et l'on n'était jamais sûr de ne pas voir sortir des couteaux. Nanthelme ne parlait de rien moins que de faire monter un gendarme en permanence.

Mais un beau jour, il se calma subitement et ne souffla plus mot. La veille, par un temps de gel qui arrêtait les travaux et poussait dans les « pintes », les ouvriers désemparés, les gens de la Crête-aux-Jeurs, – un hameau perdu sur les flancs de la Matze, de l'autre côté de la Thôse, – étaient venus enterrer un des leurs, car il faut que les morts de tout le pays reposent en terre bénite, autour de la vieille église, et, quand c'est l'hiver, les amis les apportent là, quelque impraticables que soient les sentiers enfouis sous la neige, défoncés par les pluies ou couverts de glace et glissants comme du verre. Les parents s'en retournèrent presque aussitôt après la cérémonie. Mais un voisin, resté jusqu'au soir pour régler une affaire avec le Président, but un verre de trop et se prit de querelle, sur la place, avec un groupe de maçons, si bien qu'il y eut une bataille assez chaude. Malgré les conseils d'amis qui offraient de l'héberger pour la nuit, il voulut absolument repartir, vers les dix heures, avec une lanterne. Et l'on retrouva son corps au bord de la Thôse, là où l'étroit sentier de

la Crête-aux-Jeurs passe au-dessus d'une paroi de cent mètres à pic. L'accident n'avait rien d'extraordinaire : on n'en jugea pas moins qu'il coïncidait de façon singulière avec la querelle sur la place. Une enquête ouverte par la justice de Martigny n'aboutit pas. Néanmoins, Nanthelme jugea plus prudent de garder désormais pour soi ses réflexions sur les ouvriers de Tartinelli, et une peur sourde régna dans le village, – la crainte vague des coups de traître, des longs couteaux, des rancunes et des vengeances de ces espèces d'ennemis avec lesquels il fallait pourtant bien s'arranger, puisqu'on aurait besoin d'eux pendant des années.

Au printemps, surgirent encore des complications nouvelles : on vit arriver trois ingénieurs, qui venaient étudier sur place un projet de chemin de fer. Car la question du chemin de fer, qui jusqu'alors semblait une chimère impossible, se précisa tout à coup : une société de financiers zurichois en prit décidément l'initiative, et l'on ne douta pas que la concession serait accordée. Le moment approchait donc où les plus ambitieuses pensées des Vallanchais les plus entreprenants allaient se réaliser, à la confusion des arriérés et des rétrogrades. Les trois ingénieurs s'installèrent au *Chamois,* dont ils louèrent les meilleures

chambres et commencèrent leur besogne. Il s'agissait d'abord d'étudier le tracé. Ce fut l'affaire des deux plus jeunes, Lindmann et Vergus, deux petits blonds, imberbes, portant lunettes, frais émoulus du Polytechnicum de Zurich, d'ailleurs laborieux, actifs, parlant français avec l'accent de leur canton. Ils partaient de grand matin, suivaient des chemins de casse-cou, plantaient partout des piquets surmontés de petits drapeaux rouges, qui n'avaient rien de révolutionnaire. La curiosité publique parfois aussi la malveillance, car, si la majorité des habitants de Vallanches considéraient la construction du chemin de fer comme un coup magnifique de la fortune, le projet avait aussi ses adversaires : les « encroûtés », comme Nanthelme ; les femmes, dont l'esprit positif et borné redoute tous les changements, et puis, les habitants des hameaux clairsemés par la vallée, ceux de toutes les Crêtes et de tous les leurs, de tous les paquets de mazots, juchés en dehors de la route et d'accès difficile. Ceux-ci, en effet, n'avaient rien à espérer du chemin de fer, sinon d'en voir passer la fumée au haut de leurs champs arides. Et ils protestaient, ils luttaient, oh ! timidement, en petits gens dont la voix ne compte guère, en gens rageurs qui n'osent pas dire franchement ce qu'ils pensent, et recourent, pour

se défendre, à des moyens cachés. Plus d'une fois, Lindmann et Vergus trouvèrent leurs piquets arrachés. S'ils se plaignaient, on leur répondait :

– Il a fait grand vent, cette nuit...

Rien de plus : car là-haut, on se tient les uns les autres ; ceux-là mêmes que dérangeaient ces petites chicanes, d'ailleurs inutiles, n'en auraient jamais révélé les auteurs. Il fallait donc se résigner, replanter d'autres piquets. Une fois pourtant, Lindmann se fâcha pour de bon : un matin, non content d'arracher les piquets, on les avait déplacés, au risque de compromettre tout le travail. Mais personne ne comprit la grande colère du petit ingénieur, qui, rouge comme une crête de coq, pérora longtemps devant le président Combe, impassible comme la justice.

À côté de la besogne technique que poursuivaient Lindmann et Vergus, il y en avait une autre bien plus délicate, qui incombait au gros Flammans : un véritable Allemand, celui-là – un Wurtembergeois pansu, à l'épais visage rouge, encadré d'une chevelure en broussailles qui grisonnait et d'une barbe encore blonde qui coulait comme un fleuve, – d'aspect tout franc, tout rond, engageant, familier, bon vivant, bon garçon. Sa tâche consistait à gagner la contrée au projet : car la compa-

gnie aurait à compter avec les communes, qui pouvaient l'aider par des prestations utiles, mais dont l'appui n'était rien moins que certain. Or, des deux principales communes qu'intéressaient le projet, Vionnay et Vallanches, la première seule était bien résolue : pour ce grand village, perché au sommet de la vallée dans une position magnifique, qui comptait déjà six hôtels dont les fenêtres ouvraient sur le glacier prochain, le chemin de fer ne pouvait être qu'une excellente affaire : il y amènerait certainement un nombre croissant d'étrangers, friands du beau paysage qui se développait sous leurs yeux, sans qu'ils eussent à se fatiguer les jambes pour le découvrir. Mais autre était le cas de Vallanches, formé d'une agglomération de petits endroits, et dont le territoire englobe jusqu'à la station de Servièze, où les voituriers organisaient la résistance. Flammans, avec ceux-là, perdait son éloquence : ils ne le contredisaient pas, mais leur silence expressif lui donnait grand souci. À Vallanches même, tout le monde n'était pas pour lui. Et ses adversaires avaient un argument de poids : le village, disaient-ils, n'est point un endroit à grand paysage comme Vionnay ; il est un petit endroit intime, qui ne peut attirer que des alpinistes pour les courses, ou des hôtes modestes et tranquilles, comme ceux qu'on voyait revenir

depuis des années sur les traces de Mme Sauge ; or, ceux-ci mis en fuite par le luxe des nouveaux hôtels et le brouhaha des locomotives, qui les remplacerait ? en sorte que Vallanches ne serait plus qu'un lieu de passage au profit de Vionnay, où s'engouffraient déjà les meilleurs bénéfices de la vallée.

Appuyé sur l'antique rivalité des communes, ce raisonnement ne manquait jamais son effet : aussi chaque soir on le reprenait, on le développait, on en tirait les conséquences dans les interminables conversations qui se tenaient sur la poutre, devant l'échoppe du cordonnier. Quelquefois le cénacle se transportait dans la « pinte » du *Chamois,* où Flammans offrait des bouteilles de « fendant », pour travailler à son gré les buveurs. Certains soirs, il croyait les avoir vaincus, car ils buvaient sans rien dire, sinon que le vin était bon ; mais le lendemain, un mot ou une question lui montraient que c'était à recommencer. Cette opposition silencieuse exaspérait l'ingénieur, qui s'écriait, en arrivant au bout de démonstrations qu'il répétait sans cesse :

– Mais est-ce que vous me comprenez, *Donnerwetter ?*

Pas un muscle de leur visage ne bougeait ; et il faisait apporter d'autres bouteilles.

Il triompha tout de bon, pourtant, le soir où il apparut à la pinte flanqué de Rarogne, qui, monté avec son architecte, ne se fit pas prier pour venir à la rescousse. Prévenus de cette importante visite, les gros bonnets étaient tous là : les deux Clêvoz, le père impénétrable, le fils, guilleret avec des airs glorieux, les deux Cascatey, Nanthelme qui baissait le nez comme s'il eût prévu sa défaite, le président Combe, très digne, Boson, Alexis, le père Jumieux, Maurice Combe, même le borgne Balthazar, qu'on n'invitait pas à cause de son importance, mais seulement pour le cas où l'on aurait besoin du mot pour rire ; et parmi eux, Volland, monté l'après-midi pour passer son dimanche, comme il faisait quelquefois. Ils causaient à voix basse, dans leur patois, de la pluie et du beau temps, par crainte de se compromettre. Ils étaient calmes comme ils le paraissent toujours, – très anxieux pourtant, en réalité, gonflés de passions et de convoitises, mais patients comme leurs mulets qui s'en vont du même pas jusqu'au bout des chemins difficiles.

Ils se levèrent tous quand le grand homme entra, les mains tendues, effaçant Flammans qui se faisait petit derrière lui.

Bien que ses ancêtres eussent détroussé des voyageurs, régné comme des rois dans leur nid d'aigles, bien qu'ils eussent touché des dîmes et levé des tailles dans la vallée, commandé dans bien des batailles, manié pendant des siècles les lourdes armes des gentilshommes, celui-ci était un montagnard comme les autres, trapu comme eux, construit, râblé, musclé à leur manière, avec un col de taureau, court et puissant, des épaules massives, de larges mains velues, aux doigts courts ; mais s'il n'avait ni les membres plus fins, ni les allures plus dégagées, ses petits yeux despotes annonçaient plus de ruse, ses mâchoires de carnassier semblaient de force à broyer des pierres entre leurs dents de loup. Sa robuste personne, envahissante et satisfaite, s'imposait avec une bonhomie inquiétante d'arme au fourreau : il en jouait, d'ailleurs, de cette bonhomie, comme il jouait aussi de son prestige, habile à faire miroiter son auréole de succès, de renommée, d'argent. D'emblée, il se mit à parler de ses constructions qui allaient commencer, de son architecte, de ses affaires, de Lestral qu'il avait transformé, de Vallanches qu'il referait sur le même modèle. Les autres

l'écoutaient, béants, éblouis par les millions que remuaient ses paroles, en songeant aux billets de banque qui bourraient ses coffres-forts, au pouvoir qu'il possédait de brasser des trésors et de recréer le monde. Rangés autour de lui, leurs durs visages tendus dans un effort d'attention, immobiles, suspendus à ses lèvres, les vieux mettant leurs mains ridées en cornets sur leurs oreilles par crainte de perdre une de ses paroles ; ils en oubliaient de vider leurs verres. Flammans, si loquace d'ordinaire, se taisait, sachant sa cause en bonnes[1] mains. Nanthelme, presque seul, osait placer un mot de temps en temps. Élise Allet, qui apportait elle-même les bouteilles, restait debout, derrière les hommes, les mains sous son tablier noir, son joli visage grave brillant d'intelligence et de curiosité. Et la lampe à pétrole, suspendue au plafond, jetait sa faible lumière sur ces figures d'un autre temps, qui eussent fait penser aux conspirateurs des âges héroïques plutôt qu'à des spéculateurs réunis pour discuter une affaire. Rarogne allait toujours :

– ... Vous voyez bien, par mon exemple, qu'il ne faut pas avoir peur ! Mais vous avez peur du chemin de fer, peur du *Grand-Hôtel*, peur de moi, peur de tout, en vrais enfants que vous êtes ! Ils étaient comme vous, ceux de Lestral, au commen-

cement. Ils ne voulaient rien écouter. À tout ce qu'on leur disait, ils répondaient qu'ils ne voulaient pas gâter leurs champs, leurs misérables lopins de terre où les récoltes sont toujours maigres comme le carême. Ils croyaient qu'on ne peut gagner sa vie que la pioche ou la bêche à la main...

Nanthelme eut l'audace d'interrompre, jugeant le moment venu de placer son argument favori :

– N'est-ce pas ce qu'ont fait nos pères ?

Son interruption excita Rarogne, qui le foudroya d'un regard de ses petits yeux vainqueurs, tapa du point sur la table et répliqua, en élevant la voix :

– Est-ce qu'ils savaient, nos pères ? Hé ! parbleu, s'ils avaient su, ils auraient fait comme nous ! Mais de leur temps, ça n'était pas la même chose : il n'y avait pas le chemin de fer, le télégraphe, les hôtels, tout ce qui fait la commodité des voyages, et c'est à peine si l'on voyait, de sept en quatorze, un Anglais dans la montagne. Savez-vous ? Vous ressemblez à des gens qui ont un trésor et qui l'enfouissent : ils savent qu'ils l'ont, ils savent où il est, et ils le laissent croupir dans la terre, comme des fainéants ou des nigauds. On m'a dit qu'il y a par ici un tas d'histoires de trésors cachés dans les montagnes et de gaillards qui vont les chercher la veille de Noël, pendant que le curé

prie pour eux. Hé ! sapristi, ce n'est pas à minuit qu'il faut courir après, c'est en plein jour ! Vous n'avez qu'à vous mettre à l'œuvre. Voyez Zermatt, voyez Lestral, voyez Moi ! Si j'avais gardé, sans rien y changer, l'auberge de mon père, est-ce que je serais là aujourd'hui, à faire construire un hôtel de deux cents chambres, à vous prêcher vos intérêts, à vous payer du bon vin... car il est fameux, Madame Allet, votre « fendant » ! – Allez, allez, le monde avec sa richesse n'est ni aux paresseux ni aux timides : il est à ceux qui le veulent, à ceux qui le prennent !

Ils rayonnaient, les jeunes, les audacieux : leurs yeux éclairaient comme des lanternes qui s'allument ; ils se poussaient du coude et leurs murmures approuvaient.

– Parbleu ! fit Gaspard Clêvoz, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser, voilà tout.

Sa congénitale paresse éclatait si naïvement dans cette exclamation que Rarogne en devina le rêve candide et doré.

– Ah ! non, mon gaillard ! s'écria-t-il, n'allez pas croire que ça vient tout seul, comme les mauvaises herbes dans les champs ! Non, non, l'on ne fait rien avec rien, dites-vous bien ça ! Si vous voulez réussir, tous tant que vous êtes, vous ferez comme

Moi : vous y mettrez votre peine, votre sueur, votre argent...

À ce mot d'argent, les visages se renfrognèrent, les vieux échangèrent des regards inquiets, comme si des mains invisibles eussent menacé leurs bourses de cuir, ficelées au fond de leurs poches. Rarogne sentit que leur silence le désapprouvait, – qu'une opposition se formait peut-être. – Mais, au lieu de battre en retraite, il fonça sur elle, en vaillant taureau de combat qu'il était dans l'âme, en vrai descendant d'une race qui ne craignait pas les coups :

– Oui, votre argent, répéta-t-il, en les regardant dans les yeux à la ronde, votre argent aussi, vous m'entendez ! L'argent est une graine comme une autre : il faut le semer pour qu'il pousse. Il n'est pas fait pour rester caché dans des bas ou dans des pétrissoires. Il est rond, c'est pour mieux rouler, diable de diable ! Et en roulant, il fait pelote, comme la neige !

Il y eut un silence. Tous les regards se fixèrent sur le président Combe, comme si l'on attendait de lui le dernier mot de l'affaire. Il se gratta le nez, un bon moment, en réfléchissant, et il finit par dire :

– C'est bien sûr qu'il faut faire ce qu'il faut !

Sur cette prudente parole, qui arracha à Flammans un geste de découragement, Élise Allet s'en fut chercher de nouvelles bouteilles. Rarogne, cependant, à peine un instant décontenancé par cette cauteleuse inertie, répliqua :

– Il faut faire plus qu'il ne faut, Président, sauf votre respect. C'est à cette condition qu'on réussit.

– Voilà qui est parlé, fit Joseph Cascatey, enthousiasmé par cette énergique réponse.

Rarogne continua, en s'emballant :

– Surtout, il faut savoir ce qu'on veut, mes amis ! Vous êtes là tous, à rouler dans vos têtes des objections que vous ne dites pas, et le diable sait quels calculs de méfiance. Vous hésitez, vous tâtonnez, vous tergiversez, si bien que, sans l'incendie de l'automne, votre Vallanches resterait un trou pendant dix et quinze ans encore, et les vieux mourraient sans avoir vu ce que vous verrez bientôt, pauvres comme ils sont nés. C'est grâce au feu plutôt que grâce à vous, si, dans deux ou trois ans, l'argent vient au pays comme l'eau descend à la Thôse au dégel. Vous le ramasserez à la pelletée, tas de trembleurs ! Vous cueillerez en une saison plus de louis d'or que vous n'avez jamais récolté de pommes de terre ! Vous parlez de vos pères. Eh bien ! s'ils vous voient, ils se diront : en voilà des

gaillards qui ont de la chance, et nous aurions autrement vécu, nous, si nous avions su faire comme eux !

Ces paroles les grisaient, les Vallanchais, plus que le vin doré qui coulait dans leurs verres : car leurs robustes têtes, faites à l'alcool comme au vertige, ignoraient ces ivresses-là, ce breuvage d'ambition, de lucre, de cupidité que Rarogne leur versait à larges rasades. Les jeunes, excités comme le moût qui fermente, sentaient bouillonner en eux de confuses idées, que l'un d'eux, parmi les plus débrouillards, allait bientôt se charger d'exprimer ; les autres ne réfléchissaient plus, prêts à s'emballer à leur tour : s'ils se taisaient encore, ce n'était plus que par un reste obstiné de réserve prudente, qu'un dernier verre et un dernier discours allaient sans doute emporter. Quelque habitués qu'ils fussent à dissimuler leurs pensées, elles transparaissaient dans leurs yeux allumés, dans les frémissements de leurs lèvres, dans les expressions inquiètes, mobiles, tendues que prenaient leurs rudes visages, muets d'habitude, remués maintenant comme par un orage intérieur. Volland sentit son cœur se serrer à les voir ainsi changer de minute en minute, s'éloigner d'eux-mêmes, s'ouvrir à des appétits jusqu'alors contenus, aux passions de lucre qu'avait si longtemps

réprimées leur existence de labeur âpre, incessant, si peu récompensé. Les derniers doutes qu'il conservait sur ce qu'il appelait quelquefois la question du progrès, s'évanouirent ; il se jeta dans la discussion.

– Ma parole ! s'écria-t-il, vous êtes un homme dangereux, Monsieur de Rarogne !

Les murmures d'approbation que venait de soulever le discours du grand aubergiste s'arrêtèrent ; il se fit un profond silence, car tous respectaient Volland, qu'ils regardaient comme une façon d'oracle.

Volland continua :

– Vous ne pensez qu'à vos intérêts, Monsieur de Rarogne ; les montagnes sont pour vous une matière qu'on exploite, comme les ardoises des carrières. Ça se vend par petits morceaux ; que çà rapporte, vous n'en demandez pas plus ! Vous ne voyez donc pas qu'il y a toute autre chose en jeu ? Il y a ici, dans ce repli caché des Alpes, loin du reste du monde assez large pour l'amour du gain, il y a un pays qui, depuis des siècles, vit de sa propre vie, fidèle à des mœurs, à ses croyances, à ses traditions, – un bon petit pays, ignorant des laides passions qui avilissent les hommes des villes. – Vous arrivez, vous semez quelques pelle-

tées d'or dans ces champs ingrats et vous dites que l'argent est une graine comme une autre. Ah ! oui, malheureusement ! Une triste graine, Monsieur de Rarogne, une graine qui germe en vilains appétits, une graine maudite, qu'aucun mauvais vent n'avait encore apportée par ici.

Peu accoutumé à être contredit, Rarogne écoutait la tirade avec impatience, en tambourinant de ses gros doigts un air de charge sur la table de sapin. Il répondit en gouaillant :

– Vous parlez d'or, Monsieur Volland, vous prêchez en apôtre, bien mieux que le curé lui-même, les jours où il est en train ! Mais, dites donc, pourquoi voulez-vous absolument que ces braves gens restent de pauvres gens ? N'ont-ils pas les mêmes droits que d'autres, qui ne les valent pas ? Droit au bien-être, à l'aisance, au pain assuré pour la vieillesse ? Voyez Balthazar, il vieillit, il a des rhumatismes, il ne pourra bientôt plus courir après les chamois. Alors ? Ça sera gai, sa fin, – et il s'en doute. – Vous, Monsieur Volland, vous êtes à côté de la question : c'est que vous êtes un poète, un artiste, et non pas un homme pratique ! Vous oubliez que le monde marche, qu'il faut marcher avec, que ceux qui ne marchent pas seront broyés comme des fétus par la grande machine de la civi-

lisation. Voyez-vous, au siècle où nous sommes, le bien-être et l'argent s'éparpillent partout : que chacun en prenne sa part, ceux d'ici comme les autres ; d'autant plus qu'il y a trop longtemps qu'ils n'ont rien eu !

– Ils ont toujours eu l'union, l'honnêteté, l'honneur ! Ce n'est ni l'argent ni le bien-être qui rendent heureux : ceux qui savent se contenter de peu sont plus riches que ceux qui veulent toujours davantage. Qu'en dites-vous, les vieux ? Croyez-vous que vous avez été moins heureux que ceux de Zermatt ou de Lestral ?

Il regardait Vieille-Suisse, Maurice Combe, Balthazar, qui détournèrent les yeux. C'est qu'ils ne savaient pas, les pauvres, ils ne savaient plus. Au fond de leurs souvenirs, ils apercevaient les figures disparues de leurs pères et de leurs grands-pères, de leurs mères et de leurs grand'mères, qui dormaient maintenant au pied du clocher, après tant de « voyages », tant de fatigues, tant de sueurs versées sur le sol ingrat ; ils se rappelaient confusément leurs plaintes, leurs soucis, leurs chagrins, les mauvais coups du sort, dont ils avaient tant souffert : les avalanches emportant leurs maisons, les colères de la Thôse détruisant leurs récoltes, le gel, la grêle, les orages, les incendies, les mille ha-

sards hostiles qui les avaient courbés toute leur vie sous leur constante menace ; devant eux, ils voyaient Rarogne, habillé comme un monsieur, avec un diamant au doigt, une grosse chaîne d'or étalée sur son gilet, riche comme un prince, heureux de vivre, honoré par tout le monde, représentant son canton au Conseil national ! Alors, ils restaient pleins de doutes, n'ayant plus de notions claires sur rien.

– Vous voyez qu'ils ne répondent pas, dit Rarogne en goguenardant. C'est qu'ils voient clair, à présent ! Il leur a fallu du temps, mais je crois bien que ça y est ! Ils ont des têtes dures, mais quand une idée y est entrée, elle y reste et y fait son chemin. Aussi vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, Monsieur Volland, vous n'empêcherez pas qu'ils se rappelleront mes paroles. Et vous verrez qu'ils en feront leur profit, car ils sont plus malins qu'ils n'en ont l'air, c'est moi qui vous le dis !

Comme leurs murmures approuvaient, Volland comprit qu'il faisait fausse route : il avait parlé pour lui, pour la défense de ses goûts pittoresques et romantiques ; il voulut essayer de parler pour eux, en se plaçant à leur point de vue, en tenant compte de leurs besoins :

– ... Pas autant que vous, Monsieur de Rarogne, dit-il. Allez-vous nous dire que c'est pour leurs beaux yeux que vous venez bouleverser le pays ? Voyons, soyez précis : qui est-ce qui bénéficiera du changement que vous voulez faire ?

Rarogne affirma, d'un ton bonhomme :

– Hé ! parbleu, un peu tout le monde !

– Et vous surtout, corrigea Volland ; oui, vous, et d'autres gens comme vous, – mais qui ne sont pas eux. Ça n'est pas bien difficile à comprendre : ils n'ont pas de capitaux, eux ; ils seront donc obligés de recourir aux vôtres, parce qu'il leur faudra des fonds, toujours plus de fonds ; ils ne savent pas le métier d'aubergiste : pour le pratiquer dans les conditions nouvelles, ils voudront profiter de votre expérience. Vous ne la leur prêterez pas pour rien, n'est-ce pas ? Voyez où cela nous conduit : jusqu'à présent, dans leur pauvreté, ils ont eu le premier des biens, l'indépendance. Leur coin de terre est bien à eux, ils n'en doivent compte à personne. Chacun l'exploite à sa manière, mène son petit commerce comme il l'entend, chacun est maître chez soi, enfin ! Maintenant, vous... oui, vous ou d'autres qui vous ressemblent... vous serez l'intermédiaire obligé entre eux et les étrangers

qui doivent les enrichir. Ils ne pourront rien sans vous. Ils n'existeront que par vous...

– Mais... interrompit Rarogne.

– Laissez-moi finir ; vous répondrez après ! Car j'ai encore une chose à dire : ce village a toujours vécu dans la concorde et dans l'union, sans lesquelles il n'aurait jamais pu prospérer malgré la dureté de sol ; eh bien ! la concurrence amènera la discorde et les procès ; les voisins et les parents se déchireront les uns les autres, comme partout où l'on se dispute le superflu au lieu de s'entraider pour le nécessaire ; tout cela, je le répète, à votre profit : car au lieu d'être leurs maîtres, ils ne seront plus que vos portiers, vos sommeliers, vos garçons de café, vos sujets, quoi !

Cette fois, ses paroles portaient : les visages des auditeurs s'assombrissaient, comme s'ils découvraient soudain l'envers de leurs espérances ; Vieille-Suisse hocha la tête d'un mouvement de haut en bas qui semblait approuver ; un pli d'inquiétude barra le front du Président. Rarogne fit un grand geste de colère et de dédain :

– Bêtises que tout cela ! s'écria-t-il brutalement. Oui, c'est vrai, ils ne seront plus ce qu'ils sont aujourd'hui : des bêtes de somme toujours ployées sous des charges de litière, de foin ou de fumier,

des malheureux dont le pain dépend d'un caprice du ciel, d'une averse de grêle ou d'une nuit de gel. Ils seront des hommes comme vous et moi, dix fois plus libres qu'à présent. Au lieu de végéter comme des plantes sur un sol trop maigre, ils pourront croître et prospérer, en raison de leur travail, de leur volonté. Voilà la vérité, Monsieur Volland, voilà ce qu'ils seront, aussi vrai que j'existe !

Comme il sentit que les esprits lui revenaient, il voulut clore la discussion et leva son verre en disant :

– C'est pour cela que je bois à leur santé et à l'avenir de Vallanches !

Volland leva aussi le sien :

– À son passé, Monsieur de Rarogne ! répondit-il.

Sa voix tremblait d'émotion. Il ajouta :

– À son cher et saint passé ! À son passé de travail, de courage, d'union, d'indépendance, d'honnêteté !

Malheureusement, il se laissa reprendre par ses instincts de poète, il ajouta :

– À la pauvreté aussi, si vous permettez : c'est elle qui fait les hommes, les vrais, et les héros !... Qui est-ce qui trinque avec moi ?

– Bravo ! dit Nanthelme en tendant son verre.

Mais il fut le seul : les dernières paroles de Volland avaient détruit le bon effet de ses discours. Aussi tous les autres tendirent-ils leurs verres à Rarogne, narquois et triomphant, même Vieille-Suisse, même Maurice Combe, l'ami des jours anciens, le compagnon des glorieuses « premières ». Pourtant, celui-là eut une espèce de remords et dit à demi-voix, comme pour s'excuser :

– Que voulez-vous, Monsieur Volland, il faut bien qu'on pense à ses intérêts !

– Parbleu ! approuva d'un ton provocant Joseph Cascatey, qui l'avait entendu. Si vous croyez qu'on n'en a pas assez d'être pauvres, depuis des siècles que ça dure !...

Le gros Flammans se frottait les mains :

– Gare à ceux qui se mettent en travers du progrès, dit-il avec son vilain accent rauque. C'est comme si l'on voulait arrêter une locomotive.

Cependant Élise Allet s'approcha de Volland. Elle ne l'approuvait pas, certes, étant énergique comme un homme et prête à tout pour assurer un

bel avenir à ses deux jumelles, mais elle avait ce besoin de consoler qu'ont les femmes dès qu'elles voient souffrir ; et, lui touchant doucement l'épaule, elle lui dit :

– Ne vous faites pas trop de chagrin, Monsieur Volland. Vous verrez que ces affaires s'arrangeront mieux qu'on ne pense !...

VI



Lorsque, aux premiers jours de juillet, les habitués de Vallanches arrivèrent au village, ils en trouvèrent la métamorphose avancée : selon la décision du Conseil, le vieux lavoir en tronc d'arbres avait disparu, pour être remplacé par un beau bassin de pierre, où des goulots de cuivre versaient en jets comprimés l'eau froide, abondante et claire. Les traces de l'incendie disparaissaient peu à peu : des maisons s'élevaient sur les décombres, mon-

tant au milieu du tapage des maçons et des charpentiers. Pas une planche ne restait du chalet Clêvoz : les murs du futur hôtel commençaient à sortir de terre ; Gaspard les regardait joyeusement s'élever, les mains dans les poches d'un veston neuf acheté à la ville, et profitait de l'occasion pour ne rien faire, tandis que Vieille-Suisse, la mine renfrognée, une inquiétude au fond des yeux, rôdait comme une âme en peine autour des échafaudages, n'ouvrant la bouche que pour désapprouver Tartinelli. Plus les travaux avançaient, moins il se trouvait d'accord avec son fils : celui-ci voulait qu'on se dépêchât, au risque d'augmenter les dépenses, celui-là voulait aller doucement, sans hâte, en faisant toutes sortes d'économies qui prennent du temps. L'un voulait quatre étages, l'autre n'en voulait que deux, avec des mansardes. Le père disait, anxieux :

– Quand l'argent manquera ?...

Le fils répondait, avec sa belle assurance :

– On en trouve toujours : d'abord, il y a les champs, qu'on peut vendre ; et puis, Am Fuess, le banquier de Martigny, prêtera tout ce qu'on voudra sur les constructions commencées.

Alors le vieux se fâchait, et criait :

– Tu sais bien que je ne veux pas de ça ! Je ne veux ni vendre ni emprunter. Les champs, c'est notre pain. Les dettes, ça dévore le pauvre monde. Les banquiers sont des canailles qui vous tordent jusqu'à ce qu'il ne reste rien.

Mais Gaspard le laissait dire, bien convaincu qu'il aurait le dernier mot. De fait, c'était lui qui commandait, maintenant, lui qui menait à sa guise l'affaire de la maison, comme si l'autorité, l'influence et la considération de son père s'étaient effondrées avec le vieux chalet. Aussi les gens disaient-ils :

– Vieille-Suisse est fini. Il a beau crier, ce n'est plus lui qu'on écoute !

Le pauvre Henri-David le savait bien : il ne grognait plus qu'en hésitant, chaque jour un peu moins fort que la veille ; il n'osait plus sortir ses vieilles idées, démonétisées comme des pièces du pape. Mais une pensée le tourmentait, malgré ses efforts pour s'armer d'insouciance, car ce n'est pas pour soi seul qu'on travaille, n'est-ce pas ? on pense à ceux qui viendront après, à la lignée des petits-fils et des arrière-petits-fils auxquels on veut laisser le foyer héréditaire, les champs conquis par les ancêtres, qu'on a élargis ou améliorés, tout ce qui fait la famille, enfin, le tronc sacré qui

retient les rameaux, qui leur amène par ses racines invisibles la sève féconde, les sucs nourriciers de la terre. On est ainsi là-haut : on sait bien qu'un homme et qu'une génération d'hommes comptent peu ; que ce qui vaut, c'est la succession lente des fils aux pères qui ont peiné pour eux, l'effort collectif de la race, acharnée à la même besogne depuis l'époque oubliée où quelque tribu nomade, poussant devant soi ses troupeaux, découvrit la vallée et s'y arrêta pour la féconder. Que resterait-il de ce passé, dans les champs saccagés ? Vers quel avenir incertain marchait-on sur les traces de ces ingénieurs allemands, de ces maçons italiens, de ces capitalistes zurichois, – de ces étrangers, de ces spéculateurs qui, sûrement, ne pensaient pas au bien-être du village, mais à remplir leurs poches ? Poudre aux yeux, leurs belles paroles ! Leurs promesses ? un tas de mensonges ! En y réfléchissant, on le devinait bien : leur présence signifiait la dépossession des vrais propriétaires, des familles dont le labeur séculaire avait créé l'herbe, le blé, les chalets, les chemins, les pâturages, – toute la richesse, tout l'espoir du pays. – Pour sûr, Vieille-Suisse n'aurait pas su exprimer ces idées : c'est peut-être pour cela qu'il se taisait ; mais il les roulait dans sa tête blanche, confusément, comme

ces eaux troublées qui portent, sans s'en douter, des pierres où il y a de l'or.

Les anciens amis de Vallanches, cependant, se lamentaient ensemble, autour de la table du *Chamois* que les Anglais menaçaient déjà d'envahir ; ou bien ils tâchaient de sermonner les habitants du village, – ceux du moins qu'ils pensaient hésitants ou indécis. Presque chaque jour, Marthe Lechesne et Marie Baudoir montaient ensemble aux Crêtes, chez César, qu'elles affectionnaient, pour le chapitrer dans la cuisine, pendant que sa femme surveillait sa soupe qui cuisait pour la famille. C'était presque une alliée, celle-là : avec ses bons yeux francs de chien fidèle, elle se méfiait de tout et de tous, et, bien que son homme l'accusât volontiers de n'y pas voir plus loin que le bout de son nez, elle avait un bon sens prudent qui ne pouvait jamais nuire.

– Voyons, César ! disait Marthe, qui voulait que les paroles conduisissent à des décisions fermes : c'est dimanche prochain que l'assemblée générale vote pour le chemin de fer, n'est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle, je crois bien que c'est dimanche.

– J'espère que vous allez voter non ?

César, dont le siège était fait, se dandinait sur sa chaise et finissait par dire :

– Il y a le pour, il y a le contre, Mademoiselle !

Marie Baudoir, plus passive que son amie, et un peu dolente, murmurait :

– Oh ! César, comment pouvez-vous dire qu'il y a du « pour » !

– En tout cas, reprenait Marthe avec énergie, c'est le « contre » qui est le bon. Vous en avez convenu l'autre jour.

César ne bronchant pas, elle invoquait sa femme :

– N'est-ce pas, Reine ?

Alors, Reine s'interrompait d'écumer sa soupe, et, le poing sur la hanche, disait avec des soupirs :

– Ah ! ma bonne demoiselle, si seulement tout ça n'était pas arrivé ! C'est bien comme je le répète à César : on était tranquille, avant ces histoires d'hôtel et de chemin de fer ! À présent, on ne sait plus où l'on va ! Et puis, il y en a qui nous disent blanc, il y en a qui nous disent noir : on n'y voit plus goutte, Mademoiselle ! M. le curé lui-même, il ne sait plus que nous conseiller. Pas plus loin qu'avant-hier, il s'est arrêté en revenant des Mayens-de-Belle, et il nous disait : « Ah ! ce che-

min de fer, ce chemin de fer, quelle affaire ! » Pas vrai. César ?

César confirma du geste.

– Cela n'est pas une opinion, dit Marthe. Il a dû vous dire autre chose. Voyons, qu'est-ce qu'il pense, dans le fond, lui qui est intelligent et connaît bien le pays ?

Les deux époux se consultèrent des yeux ; puis la femme, s'approchant davantage et regardant autour d'elle, comme pour s'assurer qu'aucun intrus ne pouvait l'entendre, baissa la voix pour dire mystérieusement :

– Ce qu'il pense dans le fond, M. le curé ? Vous voulez que je vous le dise, Mademoiselle ? Eh bien, je crois bien, dans le fond, il pense comme moi : si seulement tout ça n'était pas arrivé !

– Mais, encore une fois, c'est arrivé ! s'écria Marthe, qui perdait patience. Maintenant, est-ce qu'on ira jusqu'au bout ? Voilà la question. Et cela dépend de vous. C'est vous qui êtes les maîtres, en somme !

César hocha la tête :

– Les maîtres ! fit-il. Hum ! les maîtres, à présent, ça pourrait bien être ceux qui nous apportent de l'argent.

Et il fallait battre en retraite, sans avoir gagné un pouce de terrain.

Quand arriva le dimanche de l'assemblée, Flammans triompha sur toute la ligne.

Des gens à lui, postés le long de la rouge, surveillaient les charretiers de Servièze : depuis longtemps on leur répétait qu'aucun de ceux qui prendraient part au vote ne serait employé aux travaux de construction de la ligne, et ils restaient chez eux, les pauvres, à rager en silence, vaincus par la force invisible qui les empêchait même de défendre leurs intérêts, comme si déjà ce pays, dont les chemins connaissaient si bien le goût de leurs sueurs, eût été la propriété des banquiers anonymes que représentait Flammans. Quant à ceux des Crêtes, des Jeurs, des Plans, endoctrinés, abreuvés surtout, ils se désintéressaient de la question, puisque, aussi bien, le chemin de fer ne leur ferait ni chaud ni froid. Pour le moment, il leur valait du vin gratis, – ce qui est une aubaine rare et de bon augure, car, depuis le samedi soir, le vin coulait comme l'eau des sources, perfide comme l'argent dont il augmentait la force. Le dimanche matin, à la messe, plusieurs faisaient déjà la bise, aussi le curé crut-il devoir introduire dans son prône quelques bons conseils sur la tempé-

rance. Mais les plus éméchés s'étaient endormis sur leur banc, et les autres se disaient que, quand le vin ne coûte rien, il faudrait être fou pour cracher dans son verre ; d'autant plus qu'on pouvait boire sans s'engager à rien, Flammans ayant dit :

– La Compagnie ne vous demande pas vos voix : elle est sûre de son affaire, la Compagnie, et comme elle est contente, elle paye à boire, voilà tout !

Il ne mentait pas, le rusé compère. Il savait à quoi s'en tenir sur les opinions des gens. Il avait des promesses. N'en eût-il point eu, qu'il aurait encore été tranquille, car depuis qu'il travaillait dans le pays, il voyait, sous la réserve des apparences, les têtes fermenter si bien, que le vin ne pouvait guère les échauffer davantage ; il savait que ces frustes imaginations, d'habitude immobiles dans la lenteur des travaux et la monotonie des jours, galopaient maintenant, même les plus paresseuses, comme les génissons par les prés ; il les devinait tous, jeunes et vieux, beaucoup plus résolus qu'ils ne voulaient le paraître, – mûrs pour ses projets comme le raisin à la vendange. Et en effet, l'Assemblée générale consacra son triomphe. Elle se tint, comme toujours, dans la salle de la maison de Commune. Cela fut simple et court. Au

milieu d'un profond silence, le Président donna lecture du texte de résolution que le Conseil soumettait à l'Assemblée : préavis favorable à la concession que demandait la Compagnie et fourniture gratuite de tout le bois nécessaire au tronçon qui passerait sur le territoire de la commune, depuis la gare de Servièze jusqu'au Trecou. Ensuite, il fit un petit discours comme il savait les faire, pour expliquer les raisons qui avaient engagé le Conseil à « entrer dans cette voie ». Puis, personne ne demandant la parole, il fit voter à mains levées :

– Qui est-ce qui vote pour le projet ?

Presque toutes les mains se levèrent. Les plus fanatiques, comme Gaspard Clêvoz et Joseph Cascatey, brandirent leurs deux bras.

Pour la forme, le Président demanda :

– Ceux qui sont contre ?

Il y eut juste six mains qui se levèrent, pour se rabattre au milieu des moqueries. Un loustic s'écria :

– Il y a doute ! Faut la contre-épreuve !

Un grand éclat de rire lui répondit ; le Président proclama :

– C'est accepté. La séance est levée.

Et l'on retourna boire le vin qui ne coûtait rien.

Pendant toute la semaine qui suivit, il arriva des caravanes de voyageurs ; le samedi, Julien Sterny.

Il venait de passer une année errante et incertaine, encore ballotté par les vagues des mauvais souvenirs, plus apaisé pourtant, plus calme, le temps accomplissant son œuvre. Les images de sang imprimées dans ses yeux s'effaçaient lentement : les figures qu'il voulait fuir prenaient ce flou qu'ont, dans la mémoire, les figures mortes qui s'éloignent et flottent à travers des brumes avant de disparaître, emportées par l'éternel renouveau de l'être ; et il aimait à penser que son séjour à Vallanches avait commencé à le délivrer de son obsession. Pourtant, s'il se trouvait mieux, il n'était point guéri : repris souvent par ses crises noires, il demeurait désemparé, incapable de ressaisir la direction de sa vie, tourmenté à la fois par la nécessité et par l'impuissance d'en rétablir le cours. Le problème du « que faire ? », qu'il se posait depuis quelques mois, le hantait comme insoluble. Reprendre ses occupations anciennes ? Il n'aurait pu, tant elles lui semblaient fastidieuses. S'en créer d'autres ? Il ne savait lesquelles, car nulles ne l'attiraient. Il avait donc voyagé, dans le midi, en Italie, cherchant la distraction des spectacles célèbres, églises, musées ou paysages, livré à l'esclavage de la vie oisive qui s'étire et s'étiole

dans la longueur des jours inutiles. Souvent, dans ses chambres de hasards ou sur les terrasses des hôtels, il pensait aux braves gens laborieux qu'il revoyait, rangés à la file, le long de l'échoppe du cordonnier, aux étrangers modestes dont les propos l'avaient un instant amusé ou distrait, à Volland à qui l'unissait un commencement d'amitié, à Madeleine, belle et grave, dont le regard se levait sur lui, chargé de mystères et de questions, tel qu'il l'avait rencontrée depuis sa conversation avec M. Vallée. Comment le jugeait-elle, mon Dieu ! sachant de lui l'unique chose qui pourrait le rendre à ses yeux odieux ou méprisable ? Parti deux jours après la scène de Solnoir, il lui avait à peine dit adieu, en étranger, en indifférent : il la quittait alors en songeant qu'il ne la reverrait jamais. Puis, à force de se rappeler le charme subi auprès d'elle, il avait désiré et craint de la revoir, – comme s'il eût pu attendre d'elle son salut et sa joie, comme si son passé ne le séparait pas pour toujours d'un sentiment normal et sain ! S'il revenait, maintenant, surmontant la crainte d'être un objet de curiosité aux paisibles hôtes de Vallanches, peu accoutumés à voir parmi eux des héros de mélodrame, c'était sans dessein, presque sans s'en être aperçu : d'accord avec son instinct secret, le hasard – sous la forme d'un ancien ami rencontré à

Milan, qui lui demanda de l'accompagner jusqu'en Suisse – l'avait conduit à travers le Simplon. En revoyant s'étendre sous ses yeux la blancheur des glaciers, il frémit du désir de retrouver les paysages de l'an dernier ; comme ensuite, ayant laissé partir son compagnon, il errait par les rues désertes de Brigue, il relut, sur la façade de la vieille maison délabrée des Wegener, l'inscription remarquée autrefois :

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT

Il fut étonné de lui découvrir un sens nouveau, un sens d'espoir. En sorte qu'il prit son billet de chemin de fer pour Servièze, sans l'avoir décidé, et gravit, presque sans le vouloir, la route en lacets que bordent les châtaigniers aux belles aiguillettes, les noyers dont les branches s'élancent en gestes passionnés, les sapins dépouillés comme des vieillards chauves. Et voici qu'ému jusqu'au fond de son être, il reconnaissait la vieille église, le banc des vieux, l'échoppe du cordonnier, et se trouvait devant la porte du *Chamois*, où Élise Allet l'accueillait avec un sourire amical de ses jolis yeux gris :

– Hé ! Monsieur Sterny, c'est vous ! Vous nous revenez donc ?

– On revient toujours à Vallanches, Madame Allet !

– Ça c'est vrai ! Vous vous étiez fait tant de bien, ici ! Et vous savez, Monsieur Sterny, vous avez bien meilleure mine que l'an dernier !

Sterny demanda :

– Est-ce que je vais retrouver des figures de connaissance ? Qui est-ce qui est ici, des anciens ?

– Des anciens ? Eh bien, il y a M. Sergine, Mme Sauge, depuis hier, Mlle Lechesne et Mlle Baudoir, qui sont là depuis quelque temps, M. Planteau qui fait des courses...

– C'est tout ? demanda-t-il.

– Oui, c'est tout, pour le moment.

– Ah ! pour le moment ! Ainsi vous en attendez d'autres ?

– Oh ! j'espère bien ! M. Volland, d'abord.

– M. Croissy ?

– Lui, vous savez, il vient plus tard, en automne.

Sterny, enfin, lâcha le nom qui lui brûlait les lèvres :

– Et les Vallée ?

– Je ne sais pas s'ils reviendront : ils ne sont pas annoncés...

... Aussitôt le décor, radieux tout à l'heure comme s'il allait éclater de joie, s'attrista : les flancs sombres de la Matze parurent plus noirs, l'élégante silhouette de la Pernelle se couvrit d'une teinte de mélancolie, les lueurs d'or du couchant ne furent plus qu'un voile de deuil sur l'arête dentelée de la Dent-Rouge. Hélas ! que sont les lieux les plus chers sans les figures que nous aimons ? Quels paysages peuvent suffire aux cœurs assoiffés de tendresse ? Sterny venait de comprendre que Madeleine seule l'attirait à Vallanches : son espoir déçu, il s'engagea sans entrain dans la ruelle qui conduit au chalet des Jumieux, où il allait retrouver sa chambre, encore peuplée de ses rêves. Les deux époux mangeaient leur soupe, en plein air : l'homme un peu plus gros, si possible, soufflant court, posé comme un boulet sur son escabeau ; la femme, aussi alerte, avec la même vivacité dans ses yeux pétillants, mais l'arrosoir n'était plus là, le dernier mot, après une nouvelle crise, ayant fini par rester au curé.

Le lendemain, étendu sur le rocher qui domine le cimetière, Julien suivait, comme l'an d'avant, la bénédiction des tombes ; bientôt sa pensée se dis-

sipa dans une vague rêverie, montant vers l'infini comme les légers nuages que le vent disloquait autour de la Dent-Rouge. Des mots n'auraient pu la traduire : c'était une aspiration, presque une prière. Au fond de lui s'éveillaient à demi d'obscurs souvenirs ancestraux, un reste oublié de sentiments, d'idées, de croyances antérieures, dont les invisibles molécules subsistaient sous une autre couche, pareils aux caractères d'un palimpseste qu'on ne voit plus, parce que d'autres les ont recouverts, et qui pourtant sont les plus précieux, les seuls vrais. Ce travail inconscient éclairait à son âme le secret lointain de ses origines : il se sentait le fils de cette antique terre que tant de convulsions ont soulevée, que les glaciers ont longtemps meurtrie de leur poids inexorable, qui maintenant offre aux hommes l'ombre de ses sapins, la fraîcheur de ses sources, la beauté de ses vallées ; il se sentait le frère de ces petits qui priaient sur les tombes, dans leurs vestes du dimanche, rattachés par leur pieuse pensée à la chaîne des générations ; il n'était plus lui-même, – c'est-à-dire un pauvre être isolé, égoïste, inutile et vaincu, – mais un atome d'un plus large organisme, un fragment bien vivant d'un tout actif et généreux. Ce fut une heure d'espoir et de réconfort. Puis, les fidèles étant entrés dans l'église, der-

rière le camail rouge du prêtre, et le cimetière étant vide, Julien se leva en soupirant : il n'est point si facile de se délivrer entièrement de soi-même.

Quelques jours de pluie faillirent le chasser de Vallanches, car, dès que les orages apportés par le « vent de Savoie » crèvent sur la vallée, elle devient sinistre : des brouillards s'amoncellent dans les gorges de la Thôse, rampent aux flancs de la Matze comme de formidables reptiles, ferment et bouchent l'horizon, en haut, en bas, de tous côtés. On est dans une prison de nuages, sous un couvercle de nuages épais comme les murs d'un cachot, lourds comme les pierres d'une forteresse. Un air glacial vous pénètre jusqu'aux moelles, et la pluie tombe, fine, serrée, sans pitié, sans trêve, dégouttant avec un bruit lugubre des ardoises des toits, labourant la place, emplissant les ruelles d'une boue grasse et noire, tandis qu'au haut du clocher le coq de la girouette grince en s'agitant. Les hôtes du *Chamois* grelottaient dans le petit salon au rez-de-chaussée, tuant le temps à boire des grogs ou du thé, à relire les fascicules dépareillés de quelque revue, à guetter le passage du facteur, devant la place vide du vieux lavoir, où jadis, par les pires journées, les ménagères venaient laver, tordre et battre leurs draps.

Mais le soleil chassa les nuages. De nouveau, plus fraîche après les averses, la vallée s'épanouit comme un grand nénuphar semé dans l'espace, avec toute ses verdures humides qui s'irisaient dans la lumière, tandis que les formes des montagnes prochaines s'estompaient, presque transparentes, dans le ciel bleu. En sorte que, par une aube fraîche, Sterny se trouva sur le sentier de Solnoir, en compagnie des demoiselles Lechesne et Baudoir, qui se joignirent à lui, simplement, gravissant le sentier de leurs pieds de chèvre, en broutant au passage les fraises, les myrtilles, les fleurs. Ils traversèrent le vallon de Belle, enfonçant dans les hautes herbes mûres pour la faux ; ils remontèrent l'Épendes, énorme en ce moment de l'année où fondent les neiges encore molles ; ils arrivèrent dans le grand pâturage.

Sous les parois rocheuses qui la ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées, la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait, pour animer les paysages déserts, que des monstres aux formes lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette impression, des fleurs

éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce, car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles, gemmée de fleurs comme une chevelure où luiraient plus de pierreries qu'il n'y en a dans les contes de tout l'Orient. Ce sont de vastes champs de rhododendrons, d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes : fleurs hardies et malicieuses, fleurs vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage ; de place en place, parmi leurs buissons envahissants, se dressent en soleils orangés les grandes fleurs de l'arnica, tandis que les lis martagons balancent leurs turbans ponctués de pourpre, et que d'autres lis, ces petits lis blancs qu'on nomme des « paradisies », si délicats, si frêles, semblent destinés à mourir aux premières gouttes de rosée. Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées, d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leurs corolles en coupe allongée au-dessus de leurs feuilles coriaces, de grassettes d'un Dieu presque noir, pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de myosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel. Aux

bords des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées de soldanelles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, de la couleur des chagrins presque consolés, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierriers s'ouvrent les céraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus humbles graminées dans une gaieté folle, dans un éperdu besoin de vivre, de jeter leurs pollens aux brises caressantes, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorants. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs, des apollons aux ailes lumineuses voltigent parmi toutes ces fleurs comme des fleurs vivantes.

Sterny s'étendit longuement sur la mousse, les yeux et l'âme noyés dans la splendeur ambiante, pendant que ses deux compagnes moissonnaient des fleurs pour M^me^ Sauge. Tout en suivant à travers sa rêverie leurs silhouettes qui se penchaient, se redressaient, se déplaçaient avec des agilités de

feux follets, il revoyait une autre figure portant des fleurs aussi, d'autres fleurs, des fleurs d'automne dont elle chargeait ses belles mains, traversant avec des gestes d'harmonie ce décor qu'elle absorbait comme l'amour absorbe les fantômes irréels de tout ce qui se passe : elle était lente et grave, et si belle ! et ses yeux qui, par instants, se levaient derrière ses longs cils, promettaient plus de bonheur qu'il n'en pourrait tenir dans la vaste plaine, plus que n'en pourraient chanter les sonores avalanches de la Tour-aux-Fées, – du bonheur de quoi remplir tout le dôme du ciel ! – Alors, Sterny sentit son cœur se gonfler de sanglots : ce bonheur ne lui appartiendrait jamais, pas plus que le vent qui glissait sur lui pour s'en aller ailleurs. Jamais, sans doute, il ne reverrait Madeleine, qui peut-être avait oublié son nom...

Ils reprirent le chemin du retour.

Depuis l'arrivée de Sterny, les deux amies, qui se rappelaient dans les moindres détails son histoire, telle que M. Vallée la leur avait racontée, l'observaient avec la sollicitude craintive que les catastrophes d'une existence orageuse inspirent volontiers aux cœurs très simples. Elles ne voyaient plus en lui, comme d'abord, un étranger brillant égaré dans leur milieu modeste, mais un malheureux, un

de ces êtres qui portent péniblement leur misère intime, et qu'on voudrait soulager par une parole de sympathie ou d'espérance. Cette parole, qu'elles croyaient avoir trouvée, l'occasion leur parut propice à la placer. À Solnoir déjà, elle avait failli tomber de leurs lèvres : la timidité la retint. Mais, vers la fin de cette journée passée ensemble, toute gêne s'en allait ; pendant une halte au bord du torrent, Marthe dit :

– Que cette course était belle, n'est-ce pas, Monsieur ? Moi, je trouve la montagne trop belle. Et j'en jouis d'autant plus qu'il me semble que la beauté du monde est une preuve de la bonté de Dieu.

Julien connaissait le piétisme des deux demoiselles, qu'il voyait parfois distribuer leurs traités religieux, mais jamais il n'aurait cru que leur zèle de propagandistes s'étendrait jusqu'à lui. Comme il ne répondait pas tout de suite, M^lle^ Baudoir profita de son silence pour ajouter :

– ... Une preuve de sa bonté infinie. Car sa bonté s'étend sur tous les êtres qui souffrent : elle a des consolations pour tous les maux, pour toutes les peines.

Elle s'arrêta comme au bord d'un fossé, reprit haleine, et lança, la voix tremblante :

– ... Pour tous les souvenirs !

Julien reconnaissait cette langue qui avait agacé sa première jeunesse, ce « patois de Chanaan » dont le seul souvenir lui donnait de l'humeur. Il répondit froidement :

– Je voudrais le croire, Mademoiselle.

Aussitôt M^lle Lechesne s'écria, avec une ardeur presque passionnée :

– Oh ! c'est si facile, Monsieur ! Il n'y a qu'à demander un appui qui jamais ne nous est refusé. Il n'y a qu'à...

Julien vit poindre un prêche qui pourrait durer longtemps, il l'interrompit en disant, non sans quelque brusquerie :

– Je vous en prie, Mademoiselle, ne parlons pas de ces choses-là, cela gâterait la fin de notre promenade.

Les deux amies rougirent ensemble, un peu honteuses de leur défaite, inquiètes de l'avoir froissé ; et ils continuèrent leur chemin, sans plus rien dire, le long de l'Épendes qui courait en cascades devant eux. Sterny en voulait à ses compagnes, les jugeant indiscrètes et maladroites, irrité d'avoir senti brûler sa blessure sous la main qui voulait la panser. Le lendemain, il fut plus indul-

gent, il comprit qu'en toute simplicité de cœur, elles lui avaient offert un peu de leur dictame, pareilles à ces bonnes personnes qui sont toujours prêtes à tirer de leur poche un flacon du remède auquel elle croient : eau d'arquebusade, alcool de menthe ou alcool camphré, pour l'offrir à tout venant contre toutes les maladies, elles se dirent : « Quel dommage qu'il ne veuille pas même essayer ! » Mais elles ne renouvelèrent pas leur attaque repoussée et se tinrent heureuses de constater qu'il ne leur en gardait point de rancune.

Peu de jours après, Élise Allet montrait à Sterny de nouveaux hôtes, en lui disant :

– C'est une famille de Genève, les Adeline, des amis des Vallée, qui nous les envoient.

Le mari, bedonnant et majestueux, avec un profil net, un nez busqué, des favoris poivre et sel, avait les allures grincheuses d'un homme pénétré de son importance, qui sort rarement de chez lui. La femme, au menton à crochet, aux yeux inquiets de sentinelle, rappelait un peu M^me^ Vallée. La fille avait les cheveux pâles, un teint de chlorose, un air languissant : c'était pour elle que ses parents, rompant avec leurs habitudes casanières, avaient quitté la vieille maison de la rue de la Croix-d'Or, où, depuis tant d'années, ils logeaient entre deux

cours. Mécontents avec ostentation, ils se plaignaient entre eux des gens et des choses : de la cuisine de l'hôtel, de leurs chambres trop petites, de leurs voisins trop bruyants, de l'horizon trop étroit, de la chaleur et des mouches. Ils accueillirent les avances de Julien avec une méfiance que l'isolement et l'ennui rendirent plus condescendante, et s'adoucirent à mesure qu'il subissait de bonne grâce la longue histoire de la maladie d'Anna, celle des inquiétudes de M. Adeline sur son étude de notaire que, depuis trente ans, il n'avait jamais quittée aussi longtemps, leurs plainte, leurs jérémiades, leurs soupirs. Jeté dans la conversation, le nom des Vallée ne servit d'abord qu'à provoquer des récriminations nouvelles :

– Ils nous avaient dit beaucoup de bien de cet endroit, Monsieur ! Mais je crois vraiment qu'ils se sont moqués de nous !... Car, enfin, qu'est-ce que c'est que ce Vallanches, dites, Monsieur ?.. Un fond de cuvette ! et pas bien propre, encore !... Regardez-moi cette place publique : n'est-ce pas une honte, la façon dont elle est tenue ?... Et cette paroi de montagne, Monsieur, cette grande paroi noire ! Il me semble que jamais je ne me résignerai à la voir ainsi devant moi, du matin jusqu'au soir !...

– C'est une impression qui passe, Madame, répondit Sterny. Je l'ai moi-même éprouvée, et pourtant j'ai fini par m'attacher au village. Vos amis eux-mêmes l'aimaient beaucoup...

– Mais ils se garderont bien d'y revenir, eux ! dit M. Adeline.

– Ils sont allés à Lestral ; cette année, Mme Vallée veut passer l'été dans un endroit à la mode.

Mme Adeline soupira :

– Elle a grand besoin de se distraire, la pauvre femme !

– A-t-elle donc des chagrins ? demanda Sterny.

Mme Adeline poussa un nouveau soupir :

– Ils ont une cruelle épine, Monsieur, une dure épreuve. Leur nièce !...

– Comment, leur nièce ? s'écria Julien. Serait-elle malade ?

– Malade ? Oh ! si ce n'était que cela ! Mais c'est bien autre chose, Monsieur ! Vous ne sauriez vous imaginer le chagrin qu'elle leur cause !

Elle s'arrêta. Il fallut que Julien demandât :

– Mais quel chagrin ?

– Oh ! des chagrins de toutes sortes, Monsieur !... Croirez-vous que cette jeune fille veut

vivre indépendante ? Elle ne veut pas rester chez eux, qui l'ont recueillie, qui l'ont élevée, qui l'ont traitée comme leur propre enfant !...

Mme Adeline baissa la voix.

– Elle s'est enfuie de leur maison, Monsieur ! et ils ont eu beaucoup de peine à la ramener.

– Heureusement qu'il y a la loi ! dit M. Adeline.

– Elle n'est donc pas majeure ? demanda Julien.

Les deux époux, dont la langue était déliée, se mirent à parler presque ensemble :

– Elle le sera l'année prochaine, et alors...

– ... Alors, Dieu sait ce qui se passera !

– Elle est capable de réclamer à son oncle ses comptes de tutelle !

– Et pourtant, si elle a quelque fortune...

– ... C'est bien à lui qu'elle le doit...

– Car il a défendu ses intérêts avec un dévouement !

– ... J'en sais quelque chose, Monsieur, moi qui vous parle ; je l'ai vu à l'œuvre...

Sterny ne les écoutait plus : il songeait que Madeleine était à Lestral, et que rien ne pouvait l'empêcher de l'y rencontrer...

VII



Flammans ne tarda pas à se féliciter d'avoir si prestement enlevé l'affaire du chemin de fer, car un incident survint, dans les hautes sphères du monde, qui n'aurait pas manqué de contrecarrer ses plans.

On ne s'occupe guère, là-haut, de la grande politique. Pourtant, cette fois, la secousse fut si forte qu'on en fut tout ébranlé. Quelque cachés qu'ils soient dans les replis fermés de la montagne, les villages alpestres ne sont point des membres séparés du tronc national : leur existence, à certains égards si particulière, demeure attachée par de solides liens à l'existence plus large de leur pays. Aussi les patriotes de Vallanches ne manquèrent-ils pas l'occasion de nettoyer, à tout hasard, leurs *vetterlis*, tandis que les diplomates discutaient, chaque soir, les solutions possibles du conflit, devant l'échoppe du cordonnier.

Peu de gens se rappellent encore aujourd'hui cette bruyante affaire ; on oublie vite, et dans la succession des événements qui font de jour en jour vaciller l'équilibre instable de l'Europe, les plus récents ont bientôt effacé les anciens. Dans l'espèce, il s'agissait d'un policier allemand qui, ayant voulu jouer sur territoire suisse un rôle d'agent provocateur, s'était vu arrêté, incarcéré, enfin expulsé par un arrêté du Conseil fédéral. Banal épisode de la guerre que le prince de Bismarck menait alors contre les socialistes, avec l'âpre violence et la brutale autorité de sa dernière manière ; insignifiante anecdote que l'histoire n'enregistrera pas ; les journaux de tous pays n'en furent

pas moins remplis, les chancelleries s'en préoccupèrent, la Suisse en fut agitée jusqu'au cœur de ses plus humbles villages.

Formée de races diverses entre lesquelles une longue habitude historique sert de ciment national, la Suisse possède à un haut degré le sentiment de sa dignité et l'amour de son indépendance. Dans les classes intelligentes, ce sentiment ne va pas sans certaines inquiétudes qu'expliquent trop bien les transformations successives de la carte d'Europe, la constitution des grandes nationalités, la disparition des petits États. Dans la classe populaire, il en est autrement : les souvenirs des légendes de l'histoire nationale et des batailles gagnées contre des voisins dix fois plus puissants, ont créé et entretiennent un état d'esprit assez particulier. Les montagnards sont tous soldats : chaque année ils endossent leur uniforme, pour aller passer quelques semaines ou quelques jours dans les casernes de la plaine ; le reste du temps, ils suspendent leurs armes dans leur meilleure chambre, dont elles sont souvent l'unique ornement ; et le dimanche ils décrochent leur fusil pour « faire des cartons » au stand de leur endroit. Ils aiment leurs devoirs militaires, qui sont à peine une charge : tireurs de père en fils, ils manquent rarement le noir. Aussi, sont-ils remplis de con-

fiance en leur force comme en leur droit. Ils ne se disent point que les conditions de la guerre ont changé, que leur adresse et leur courage ne sont peut-être plus des armes du même prix, ils ne dressent pas le calcul des contingents formidables des grands États voisins : ils demeurent simplement les fils des anciens guerriers qui maniaient si vaillamment l'arbalète et la hallebarde, – d'un héroïsme imprévoyant, instinctif, résolu, que nul argument technique ne saurait ébranler. Et ils attendent sans peur que sonne à l'horloge de l'histoire, – si elle doit sonner un jour, – l'heure où leurs carabines et leur Dieu auront à les défendre.

À Vallanches, personne voit plus loin, pas même les malins comme Petit-Gris ou le président Combes. Dans le cas particulier, d'ailleurs, ces idées-là suffisaient amplement et l'on se réunissait, après le travail du jour, plus nombreux que de coutume, pour lire en commun les nouvelles dans la *Gazette de Lausanne* et pour les commenter. Bien des choses restaient obscures, mais on discutait quand même, en s'étonnant de tant de bruit pour un mouchard. Les premiers temps, les réflexions étaient très simples ; elles se ramenaient à un mot de Vieille-Suisse, qui était évidemment le mot de la situation :

– Tout ça ne nous regarde pas : nous avons un gouvernement, c'est pour qu'il arrange ces affaires-là !

Nul ne songeait à contester ce principe, pas même les « libéraux » les plus avancés. Au contraire, chacun renchérissait d'éloges et de confiance. Ils disaient tous :

– Et notre gouvernement est un fameux gouvernement ! Il n'y a rien que des hommes entendus, qui ont de l'expérience. D'ailleurs, tant qu'on aura Charles Gay au Conseil fédéral, on peut dormir sur ses deux oreilles !

Mais, comme l'incident ne se réglait pas, des inquiétudes leur vinrent :

– Jamais on n'a tant parlé de nous ! disait le Président, que ce bruit touchait.

À lire chaque soir la traduction des articles foudroyants de la presse allemande, puis les réponses raisonnables de la *Gazette* et des autres journaux, à voir que cela continuait ainsi et recommençait sans cesse, on se sentait vaguement menacé. Les malins hochaient la tête en disant :

– Ça se gâte ! sans comprendre pourquoi, d'ailleurs, sans pouvoir suivre les dissertations sa-

vantes des spécialistes sur la question de la neutralité ou sur celle du droit d'asile.

Un soir, entre autres, il y eut chaude émotion. Ils étaient là, sur la place, fatigués de leur rude journée, car des menaces d'orage les avaient excités à rentrer leurs foins à grands « voyages ». Aussi ne pensaient-ils guère à Bismarck et à son agent ; ils reposaient leurs échines et leurs genoux, en bavardant avec Volland, qui s'informait de leurs récoltes ; et justement, ils avaient un autre sujet de conversation : la mésaventure d'Alexis Ponchet avec son cochon. Ce fut Balthazar, qui en avait été témoin, qui la raconta.

– Il pouvait être neuf ou dix heures du matin. Je me trouvais au col de la Vergette, comme ça, par hasard (il cligna de son œil unique avec malice), quand je vois arriver Petit-Gris avec son cochon. Il a fini de rentrer ses foins, lui qui est toujours en avance, et il voulait amener sa bête à Ververine. Une belle bête, ma foi, bien grasse pour la saison. Mais quand il voulut la faire descendre par le sentier, où pourtant les vaches passent, plus moyen ! Alors, il commence à le flatter, à le cajoler, à lui dire des douceurs : « Mon petit, mon mignon, mon joli ! » Bernique ! Le cayon grognait et se retournait toujours. Petit-Gris essaye de le tirer par

la patte : ça ne va pas mieux. Moi, je rigolais de voir ça. Petit-Gris m'appelle pour lui donner un coup de main : mais le cayon se débattait et hurlait comme s'il avait été sur le trébuchet. Je dis : « N'y a pas moyen, il ne veut rien entendre ! » Alors, voilà mon Petit-Gris qui se met dans une colère épouvantable, sacrant comme trois charretiers de Servièze. Mais il n'osait pas trop taper sur sa bête ; il sait bien que des cochons ça n'est pas des animaux comme les autres, et que quand on les contrarie, ça se met à tourner sur place, et ça crève tout d'un coup. Je lui dis : « Prends garde, Alexis, ça va mal finir ! » Et le cayon commençait à s'agiter, à grogner, à fouiller la terre avec son groin. Alors, Petit-Gris rentra ses jurons, et il a fini par s'en retourner, en sacrant en dedans, tout pâle de colère. Ce qu'il va falloir qu'il se confesse pour tous ses jurons !

Ils riaient encore de cette histoire, quand arriva Pierre Poigne, le maître d'école, avec le journal du soir. Car Pierre Poigne, – un petit homme tout en nerfs, qui parlait d'une voix de crécelle, en tortillant entre le pouce et l'index les pointes de sa moustache rousse, – connaissait les empereurs, les rois, les ministres, comme s'il leur eût appris l'alphabet. Depuis le commencement du conflit, il s'agitait comme si ses faits et gestes eussent pu

changer quelque chose à la marche des événements. Il leur montra la *Gazette* et se mit à leur lire un article qui disait :

« La neutralité de la Suisse ne pourra guère être respectée dans une guerre entre l'Allemagne et la France. La protection des traités ne sera pas suffisante pour prémunir ce pays contre un partage. La Suisse italienne est le seul équivalent qu'on puisse donner à l'Italie pour l'indemniser des sacrifices que la triple alliance lui occasionne. La ligne du Gothard sera alors non seulement une communication commerciale, mais une communication militaire entre l'Italie et l'Allemagne. Quant à la France, on pourra lui donner la Suisse française, comme compensation pour la perte de l'Alsace-Lorraine. Cela ferait peut-être revenir la France de ses idées de revanche, surtout si cette compensation lui venait de l'initiative de l'Allemagne ».

– Voilà ce qu'ils disent ! s'écria Pierre Poigne en tapant sur le journal. Vous voyez, c'est là, noir sur blanc !

– Qui est-ce qui dit ça ? demanda François-David Ponchet, qui, optimiste comme toujours, n'en croyait pas ses oreilles.

Poigne expliqua :

– Eh bien, c'est les *Nouvelles de Hambourg*, parbleu !

Il y eut un silence. Tous pesaient les paroles qu'ils venaient d'entendre et réfléchissaient. Enfin, Maurice Combe dit :

– Un journal, ça ne prouve rien ! Les journaux, ça ne sait pas seulement toujours bien ce que ça veut dire.

– Mais celui-là, dit Volland, c'est le journal de Bismarck. Quand il écrit quelque chose, c'est parce que Bismarck veut qu'il l'écrive.

Ils se turent de nouveau, inquiets.

– Diable ! exclama Gaspard Clêvoz.

Joseph Cascatey ajouta :

– Oh ! ce Bismarck !...

Nanthelme, dont l'imagination s'emballait, insinua :

– ... Alors, ça veut dire qu'on va nous couper en morceaux ?

À cette idée, Balthazar éclata de rire :

– Qu'ils y viennent voir ! Nom de nom, ils verraient voir !

Il avança son poing fermé pour menacer les ennemis invisibles. Nanthelme revint à son idée :

– Et tout ça, pourquoi ? Parce que des tas de socialistes, d'anarchistes, de nihilistes viennent faire leurs complots chez nous ? Est-ce qu'ils ne pourraient pas rester dans leur pays, ces gens-là ?

Vieille-Suisse, qui ne parlait presque jamais, dit alors :

– Bien sûr, qu'ils feraient mieux de rester chez eux. Mais quand ils sont chez nous, personne n'a plus rien à leur dire !

Tous approuvèrent : c'était le droit d'asile, le droit entre tous sacré d'offrir son foyer aux persécutés, aux coupables, – un droit auquel on tient plus qu'à sa vie, parce qu'il est comme la sanction suprême de l'indépendance et le gage de la liberté. Pierre Poigne ajouta :

– C'est justement ce que Charles Gay leur a dit hier, à Berne !

Reprenant le journal, il le parcourut jusqu'à ce qu'il eût trouvé le morceau qu'il cherchait :

– Voilà ce qu'il leur a dit, reprit-il. Écoutez !

... « Quant aux mesures à prendre contre les fauteurs de désordre... » Les « fauteurs de désordre », vous comprenez, c'est les socialistes, les anarchistes, les nihilistes, tous ces gens-là, quoi... « Quant aux mesures à prendre contre les fauteurs

de désordre, nous n'avons à les discuter avec personne et devons nous réserver de les prendre en vertu de notre libre arbitre. Ce sont là des questions d'ordre intérieur, dans lesquelles nous ne pouvons admettre, comme État souverain, aucune ingérence étrangère ». Voilà ce que Charles Gay leur a dit. C'est clair, ça, hein ? Et c'est tellement juste !

Les regards se portèrent vers le père Clêvoz, comme si l'on eût attendu qu'il prononçât encore un mot décisif. Mais probablement qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire, car il se contenta de tirer deux ou trois grosses bouffées de sa pipe et garda le silence. Peut-être aussi qu'il retournait dans sa vieille tête paisible le problème qui, à cette heure, empêchait les diplomates de dormir, et que pas plus qu'eux il n'en trouvait la solution.

Poigne, avec son esprit vif, aperçut un nouveau côté de la question :

– Moi, fit-il en prenant son air fin, je crois qu'il y a autre chose.

– Que veux-tu qu'il y ait ? demanda Joseph.

– Cette histoire de police et de socialistes, ça n'est pas bien clair !... Plus j'y pense, plus je crois que ça n'est qu'un prétexte. Je vous dis qu'il y a autre chose !

– ... Et quoi ?

– Ah voilà !... Ce Bismarck est un sacré malin qui ne pense qu'à mal faire !... Il a dû se dire à peu près comme ça : « Il y a par là un petit pays, un beau petit pays qui est libre depuis des siècles. Hé ! hé ! il serait bon à prendre, ce petit pays, pour arrondir le mien ! » Alors, vous comprenez, on nous cherche une querelle d'Allemand. Leurs journaux crient en attendant qu'ils nous tombent dessus, voilà tout !

Balthazar répéta son geste et ses paroles avec plus d'énergie :

– Qu'ils y viennent voir ! Nous n'avons pas peur d'eux. Pourquoi est-ce que nous aurions peur d'eux ? Nous sommes assez forts pour nous défendre. Moi, d'abord, j'en démolirais bien une quinzaine avant d'y passer. Si chacun en fait autant, il n'en restera pas beaucoup.

Le curé, qui s'était approché d'eux, – bien qu'il ne s'arrêtât pas souvent avec ceux qui babillent sur la place, – les écoutait depuis un moment :

– Mieux vaut prier Dieu d'éloigner la guerre, dit-il gravement.

– Bien sûr, Monsieur le curé, fit Joseph. Mais que voulez-vous ? Avec ce Bismarck, il faut

s'attendre à tout. Et si la guerre vient, tout de même ?

Le curé fit un beau geste de confiance et de résolution :

– Alors, dit-il, si la guerre vient, nous ferons tous notre devoir, et, comme ce n'est pas nous qui l'aurons cherchée, Dieu sera avec nous !

Il redressa sa haute taille : avec sa tête fière et son corps vigoureux sanglé dans sa soutane, il faisait penser aux prêtres guerriers de son histoire, à ces évêques de Sion qui conduisaient leurs paysans aux combats et bataillaient comme des reîtres. La nuit était venue. La lune les éclairait tous, comme dans le tableau légendaire où elle prête sa clarté au serment de Grütli. Calmes, francs, résolus, ils semblaient à la veillée des armes...

La scène recommençait chaque soir, variant à peine les propos, selon la couleur de l'orage.

Un jour, Pierre Poigne, dont l'imagination fermentait sans cesse, apporta une nouvelle idée, et celle-là leur parut à tous si simple et si juste qu'ils s'étonnèrent de ne pas l'avoir eue en temps utile. Cette idée, c'était que l'étroite vallée de la Thôse, qui relie la vallée du Rhône à celle de Chamonix, devait avoir une importance stratégique : ce que le

petit homme démontra comme un général, en dessinant une carte dans la poussière avec son bâton. Alors, tout s'expliquait : le chemin de fer, son tracé compliqué, l'ingénieur en chef allemand, qui connaissait maintenant le pays comme s'il l'avait fait, mêmes certains propos mystérieux du gros Flammans, qui se cachait depuis quelques jours comme un malfaiteur. Quand Pierre Poigne eut achevé sa démonstration, il y eut un moment de silence, puis Nanthelme triompha :

– Je vous le disais bien, moi, qu'il y avait quelque diablerie par là-dessous. Ils nous ont mis dedans, ces banquiers et ces ingénieurs, avec leurs fausses paroles. Vous vouliez enrichir le pays, vous l'avez livré à ses adversaires ! Voilà ce que c'est que d'être ambitieux !

Les amis du « progrès » baissaient le nez, comme s'ils se sentaient coupables d'une trahison qu'ils auraient commise à leur insu, par cupidité ou par faiblesse. Pourtant Joseph Cascatey, le plus intraitable, essaya de répondre :

– Tu fais des phrases, Nanthelme, et les Prussiens ne sont pas encore là !

Nanthelme répliqua en s'échauffant :

– Des phrases ! Est-ce que c'est des phrases, ce qu'il y a dedans le journal ? On nous y traite de

barbares, on nous y dit des injures, on nous menace de nous couper en morceaux ? Et on voit bien que Bismarck manigance quelque chose contre nous. Tu ne comprends donc rien, toi ? Tu ne penses qu'à voir des hôtels et des locomotives, comme s'il n'y avait pas autre chose au monde.

– Bah ! fit Joseph en haussant les épaules, tout ça, c'est des idées ! Moi, je dis que ces affaires s'arrangeront et que Bismarck ne veut pas nous prendre !

– ... N'empêche qu'on n'est pas tranquille, fit Balthazar.

De son ton le plus sentencieux, le Président prononça :

– Heureusement que le chemin de fer n'est pas encore fait !

Alors, ils se turent ensemble, réfléchissant chacun pour soi, cherchant des moyens de revenir sur leur vote ou de gêner la Compagnie ; et les prétextes ne leur auraient pas manqué, pour sûr, car on est retors, là-haut, quand il faut l'être.

Mais l'orage s'éloigna : les diplomates, qui sont là justement pour arranger ces sortes d'affaires, trouvèrent moyen de tout concilier. Il y eut encore des articles pleins de venin dans les journaux al-

lemands, de grandes réponses de la *Gazette ;* puis la dispute cessa, et l'on apprit que Bismarck et Charles Gay s'étaient mis d'accord. Nanthelme jugeait que, malgré les apparences, ça ne pouvait pas être fini. Les autres se réservèrent encore quelques jours, avec leur prudence accoutumée ; puis, un soir, on enterra la question :

– Alors cette affaire ? demanda Balthazar, ces articles, ces discours, tout ce tapage enfin, ça n'était donc rien ?

– Est-ce qu'on sait ? fit Nanthelme.

Pierre Poigne expliqua, de son air entendu :

– C'est la politique !

François Combe, qui était une espèce de philosophe, résuma l'impression générale en disant :

– Drôle de gens, tous ces gaillards-là !

Oui, drôles de gens, ces rois, ces ministres, qui tiennent dans leurs mains la paix du monde, et qui en jouent comme des enfants avec une pomme ; drôles de gens, ces journalistes qui écrivent aujourd'hui blanc, noir demain, prédisant la guerre et les catastrophes comme s'ils lisaient avenir dans un livre, – sans en savoir plus long que le premier venu ; drôles de gens, ces révolutionnaires qui en peuvent pas rester chez eux et qui viennent faire

du vacarme chez leurs voisins ; drôles de gens, en somme, tout le reste du monde, qui s'agite comme des malades que travaille la fièvre, alors qu'il est si facile d'être tranquille et content de son sort quand on a du pain tous les jours !...

Un des résultats de l'incident fut de retarder la venue annuelle de Charles Gay : on l'avait attendu dès la mi-juillet ; maintenant, on savait qu'il ne monterait plus qu'après la fête des Vignerons, qu'on allait prochainement célébrer à Vevey, et à laquelle il devait assister. Depuis le commencement de la saison, à Vallanches, on parlait de cette solennité, dont l'éclat rayonne sur la Suisse entière. Beaucoup de personnes comptaient s'y rendre : tous les habitués du *Chamois,* plusieurs étrangers, les notables du village. Volland en disant des merveilles, et ses propos évoquaient en Sterny de lointains souvenirs de sa petite enfance.

Il avait quatre ou cinq ans, peut-être : bien que les spectacles du monde passassent encore sans laisser de trace dans ses yeux d'enfant, comme des vols de nuage au-dessus d'une eau claire, son père voulut qu'il assistât à cette fête que chaque génération ne célèbre qu'une fois. D'autres spectacles plus célèbres, – rendez-vous classiques de la badauderie européenne, – en avaient plus tard effacé

le souvenir : la « fête des Vignerons », – ces mots qui font palpiter les cœurs de tous les habitants du bassin du Léman n'éveillaient en lui que de confuses images. Et voici qu'à force de les entendre répéter avec une sorte de ferveur pieuse, ces images se précisaient au fond de sa mémoire : il revoyait des rues étroites, enguirlandées et pavoisées des drapeaux des vingt-deux cantons ; des soldats, – les bons miliciens du vieux temps avec leurs hauts képis, leurs larges épaulettes ; – un tambour-major formidable, en bonnet à poil, qui lançait à la hauteur des toits sa canne à pommeau d'argent ; un cortège bigarré où défilaient des déesses couvertes de fleurs, un jeune dieu couronné de pampres, des moissonneuses, des vendangeuses, des bacchantes. À mesure qu'elles reparaissaient plus nettes, ces images ramenaient d'autres souvenirs, rappelaient des figures plus familières, disparues depuis bien longtemps ; son père, qui pleurait au spectacle, parce qu'il y revoyait sa jeunesse ; une grand'mère très vieille, en cheveux blancs, dont les mains ridées caressaient doucement ses cheveux bouclés ; deux tantes qui le gâtaient, mortes toutes les deux : ceux qui s'étaient penchés sur sa petite âme pour la regarder fleurir, ceux dont l'affection épiait ses sourires et se réjouissait de ses émerveillements, ceux qui

le prenaient sur leurs genoux, le tenaient par la main, essuyaient ses larmes : la famille, en un mot, dont la disparition avait fait de lui un être isolé dans le vaste monde, sans racine dans aucun sol, et de si peu de foi ! Ainsi, les liens de son enfance reformaient autour de lui leur chaîne aux anneaux bienfaisants ; et cette chaîne, il se reprenait à l'aimer, il brûlait de la mieux reconnaître, de la mieux sentir, en sorte qu'il finit par partager l'impatience commune, l'attente frémissante de ce spectacle qui leur apparaissait à tous comme une fête et comme une joie. Et, comme son cœur se dilatait à ces pensées, il combina son déplacement avec la visite qu'il comptait faire à Lestral : rempli d'espérance, prêt à des rêves de bonheur qui faisaient s'épanouir ce qui lui restait de jeunesse, il partit d'abord pour la station fameuse, où il se croyait sûr de retrouver Madeleine.

Un lent chemin de fer, dont la locomotive soufflait bruyamment comme un poumon malade, le conduisit le long d'une rivière aux cours tumultueux, dans une de ces vallées qui circulent comme des veines à travers le massif alpestre. Ses yeux reposaient sur la verdure des pentes, ou sur des forêts où les arolles mêlent aux sapins leurs puissantes silhouettes. De temps en temps, un grand sommet neigeux se dessinait au bout de

l'horizon. Mais quelque tunnel coupait brutalement le paysage ; l'on ne voyait plus que la lanterne des wagons, où résonnaient les gros rires d'un groupe de touristes allemands. Alors, en regrettant le paysage évanoui, la rêverie arrêtée, Julien songeait que ces chemins de fer de montagne, construits à grands frais à travers tant d'obstacles, sont une image exacte de la vie, telle que la civilisation l'arrange ; pour faire le chemin plus vite, à meilleur compte, on en supprime toute la joie ; on arrive au terme sans fatigue et sans plaisir, en ignorant les plus beaux aspects de la route, sans avoir savouré les délices des haltes bienfaisantes au bord de l'eau, dans l'ombre fraîche, devant les splendeurs de l'espace...

Au premier coup d'œil, Lestral déplut à Julien : il n'y sut voir qu'un de ces belvédères naturels qui semblent arrangés de main d'homme, comme Zermatt ou la Scheideck, tant les moindres détails concourent à l'effet de l'ensemble. Du reste, il ne regarda pas d'abord le paysage : au buffet même de la gare, il demanda le *Journal des Étrangers,* se hâta de le parcourir et n'y trouva pas le nom des Vallée. Il ne voulut pas croire à sa déception ; il courut les hôtels, s'informant d'eux en vain : nulle part on ne connaissait personne de leur nom. Il n'eut plus d'autre idée que de quitter au plus vite

ces lieux où il s'attristait, et s'en alla déjeuner au Grand-Hôtel, en attendant l'heure de son train. Comme il prenait son café sur le perron, dans la véranda, en regardant à la ronde les figures inconnues qui l'entouraient, Julien aperçut Rarogne, en veston noir, en gilet blanc, qui se mêlait à la foule de « ses » étrangers, causant avec l'un ou l'autre, dérangé de minute en minute par son secrétaire ou ses portiers. Rarogne, – tels ces bons généraux qui se rappellent les plus humbles parmi leurs soldats et sont toujours prêts à leur réciter leurs états de service, – reconnut Julien, l'aborda, bonhomme et familier, et tout de suite :

– Eh bien ! comment trouvez-vous Lestral ?

Julien dit froidement :

– Très pittoresque.

– Très pittoresque ! s'écria Rarogne. Seulement ? Voyons ! Regardez ce panorama, que vous avez là, devant les yeux ; dites-moi si l'on peut imaginer un spectacle plus admirable !

D'un geste circulaire, il embrassait les pentes clairsemées de chalets, de sapins, d'éboulis ; un grand glacier dont la blancheur rutilait sous le soleil ; le pic des Ténèbres, qui crevait le ciel de sa corne formidable en rocher blond, poudré d'une fine couche de neige. Le geste achevé, sa main

s'engouffra dans sa poche, comme s'il y fourrait pêle-mêle tout l'horizon, et il dit, d'un ton autoritaire qui ne souffrait pas la réplique :

– Une montagne comme le pic des Ténèbres, Monsieur, vous ne pouvez chercher : il n'y en a pas. Elle est unique, entendez-vous ? U-ni-que. Et c'est moi qui l'ai découverte, Monsieur ; c'est moi qui ai, le premier, compris la beauté de Lestral !

Julien répondit, en remuant son café avec un peu de nervosité :

– Il y a du mérite !

Rarogne continua :

– Mais cela, c'est l'ouvrage du bon Dieu. Moi, j'ai fait ceci !

Retirant la main de sa poche, il dessina un second geste, un geste de créateur, plus restreint à la fois et plus possessif, un geste qui désignait ce que les hommes ont su mettre dans cette magnificence : l'entassement des hôtels, avec leurs volets verts, leurs vérandas, leurs cours, leurs jardins plantés de jeunes platanes ; une lignée de boutiques : une librairie chargée des volumes de la collection Tauchnitz, de vues suisses, de reproductions de quelques tableaux célèbres ; un fleuriste étalant des paniers de rhododendrons et des croix

d'edelweiss ; un bazar avec ses sculptures en bois, sa poterie, sa verroterie, toute la petite bimbeloterie des « souvenirs » ; une chapelle anglaise qui faisait vis-à-vis au Grand-Hôtel et que, sans ses ogives, on eût prise pour une dépendance de l'immense bâtisse ; et aussi les gens : un groupe de guides qui fumaient en causant entre eux ; trois ou quatre touristes autour d'un mulet, que montait une grosse dame ; un gendarme magnifique, astiqué de frais, avec un baudrier éblouissant, des gants immaculés, aussi majestueux en son genre que le pic des Ténèbres. Rarogne répéta :

– Oui, Monsieur, j'ai créé tout cela !

Il ajouta :

– Et j'en ferai autant de Vallanches, c'est moi qui vous le dis !

Julien frissonna : la vision d'un Vallanches arrangé selon cette image vint lui rendre plus désagréable encore le paysage, pourtant si beau, de l'endroit fameux.

VIII



Sur les gradins du vaste amphithéâtre, à l'air libre, avec, pour décors, les lointains bleus du lac et la ligne des Alpes aux belles découpures, sous la chaude caresse du soleil qui venait enfin de chasser un vol menaçant de nuages, la foule frémissait d'enthousiasme et d'émotion.

C'est que l'Abbaye de la confrérie des Vignerons, dernière tradition d'un passé très ancien, est à la fois un spectacle très beau et une fête très joyeuse : la représentation que, quatre ou cinq fois dans un siècle, un peuple laborieux se donne à soi-même de sa vie et de son travail, idéalisés par la musique, par les danses, par la gaieté des costumes, par la grâce des vieux symboles. Elle déroule un drame éternel et simple, dont la banalité renferme pourtant la source de toute poésie : – la succession des saisons, – et n'en retient que les sourires. Faneuses ni moissonneuses ne redoutent les mauvaises pluies qui viennent si souvent pourrir leurs récoltes ; les vendangeurs ne savent rien de l'oïdium qui sèche leurs grappes, du mildiou qui flétrit leurs feuilles, du phylloxéra qui ronge leurs ceps ; les bergers, peu soucieux de la clavelée, chantent les vers candides où l'âme triste de Jean-Jacques a mis son rêve idyllique :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes !
Allons danser sous les ormeaux,
Bergers, prenez vos chalumeaux !

Si l'orage menace, c'est pour s'enfuir aussitôt : en sorte que les sains travaux de la terre avec leurs déceptions comme avec leurs espérances, – souci des semailles incertaines, fatigue du labour sous les pluies automnales ou des moissons sous la brûlure du soleil, gaieté des vendanges heureuses devant le moût qui pétille au fond des cuves, ces simples travaux, où s'absorbent les existences qu'ils usent et renouvellent, se changent en danses légères, en fanfares sonores, en chansons qu'ont entonnées les générations passées et que les générations futures chanteront encore, aussi longtemps que la terre récompensera par ses largesses les sueurs qui la fécondent. C'est ainsi qu'aux yeux de tous, habituellement inattentifs à l'invisible poésie qui les enveloppe, les berce, les nourrit, surgissent, une fois au moins, les charmes secrets de leur paisible vie. Un enchantement de quelques heures leur découvre les trésors que recèle l'accomplissement des humbles devoirs quotidiens, la beauté des travaux modestes qui hâlent leurs visages et durcissent leurs mains. Antiques symboles rêvés par les lointains ancêtres, les amicales divinités aux belles formes terrestres, couronnées de fleurs, d'épis ou de pampres, qui sont à la fois les saisons de l'année et les âges de la vie, s'unissent pour remplir les cœurs d'allégresse. D'autres

figures se meuvent parmi ces allégories, des guerriers des temps héroïques, aux pourpoints marqués de la croix blanche, aux toques crénelées qui balancent le panache rouge et blanc, aux longues hallebardes : c'est l'âme de la patrie qui passe avec eux, qui s'exalte au son de leurs fifres et de leurs tambours. Elle vibre autrement encore, cette âme fidèle et vaillante, quand s'avancent les somptueux *armaillis* pour chanter le *ranz* immortel. On dirait alors que l'Alpe descend de ses hauteurs, avec la beauté de ses étendues, ses souffles d'air frais, ses parfums de fleurs et de plantes, avec la vie laborieuse, recueillie et lente, courageuse et saine, qu'elle cache dans les replis de ses vallées. Les strophes naïves se développent au gré de leur rythme grave, coupées de *Ha ha !* et de *Liauba*, comme un chant national qui serait un cantique de paix ; et, sous l'éclat du soleil, dans la magnificence du paysage, un cœur unique bat dans toutes les poitrines, un cœur soudain purifié de ses taches, élargi, généreux et tendre, – le noble cœur que devient le cœur des foules quand un grand poète a su le toucher.

Sur les gradins supérieurs des estrades, perdus parmi les dix mille spectateurs, il y avait le petit groupe des Vallanchais, descendus de leur village après bien des hésitations : le président Combes,

digne et attentif ; Joseph Cascatey et Gaspard Clêvoz, venus ensemble, parce que des hommes de progrès ne doivent manquer aucune occasion de « tout voir » ; Élise Allet, entre ses deux jumelles, qui se serraient contre elle, effarées par le spectacle ; Nanthelme, exubérant d'enthousiasme ; cinq ou six autres encore, – et cette luronne de Frisquine Jordan, qu'ils avaient eu la stupéfaction de trouver à la gare de Servièze, et qui s'était jointe à eux d'un air tout naturel, comme s'il était séant que des gamines de sa trempe quittassent leur maison pour s'en aller courir le monde ! Au moment où elle allait prendre son billet, le Président lui dit avec des yeux terribles :

– Alors, tu t'en vas aussi à Vevey, toi ?

Sans se troubler, elle répondit, en souriant de ses yeux malicieux :

– Eh bien, oui, j'y vais aussi.

– Et pourquoi faire ?

– Eh bien, pour voir !

Dans le train, comme on la regardait un peu de travers, elle s'était mise à rire et à plaisanter, en sorte que, la gaieté venant, ils avaient fini par rire avec elle et la trouver gentille. À cette heure, elle ne riait pas, elle ne plaisantait plus : comme les

autres, elle regardait, elle écoutait, émue sans savoir pourquoi.

Plus près de la scène, clairsemés sur la grande estrade, on pouvait reconnaître M^me^ Sauge, sa vieille figure baignée de larmes, M^lle^ Lechesne, M^lle^ Beaudoir ; plus près encore, aux « places d'honneur », Volland, et, à côté de lui, Sterny, qu'il avait réussi à placer là.

Comme les autres, plus qu'eux tous peut-être, Julien s'exaltait au spectacle, car il achevait d'y reconnaître sa vraie âme, si longtemps cachée à ses propres yeux. Comme déjà là-haut, quand il se mêlait au groupe des montagnards, mais avec une clairvoyance plus directe, il ne se sentait plus qu'un imperceptible atome d'un être collectif, et un grand bien-être lui venait de dépouiller ainsi son obsédante personnalité, d'échapper aux tyrannies de son Moi despotique, de noyer sa vie dans celle de la foule, comme un ruisselet va se perdre dans un fleuve pour rouler à flots plus larges à travers l'inconnu des mouvants paysages. En même temps, apportées par le flux rapide de ses sensations, certaines idées, qui depuis quelques mois flottaient autour de lui, le pénétraient en se précisant : la poésie du travail, d'autant plus sacré qu'il est plus humble, se révé-

lait clairement à son oisiveté lassée d'elle-même ; son scepticisme de blasé s'ouvrait à l'enthousiasme, dont il subissait la force aveugle et salutaire ; son indifférence frémissait, comme une plante stérile que secoue un vent chargé de semences fécondes et qui n'a point de graines à jeter à son tour dans l'espace ; en sorte que son être entier n'était plus qu'une aspiration passionnée vers l'infini de la vie, dont jusqu'alors la sécheresse de son âme, la paresse de ses jours, les médiocres orages de son passé, le séparaient comme des haies de ronces qui coupent l'ampleur des vastes plaines.

Au commencement de l'entracte, après avoir joint ses bravos aux acclamations qui jaillissaient de toutes parts, Sterny se retourna pour regarder la foule. Et voici qu'une émotion nouvelle, plus directe, plus ardente, vint ajouter son frisson à ceux dont les ondes le traversaient déjà : sous une ombrelle bleue, il avait reconnu Madeleine. Elle le voyait aussi, car il sentit, glissant sur lui comme une caresse, le regard de ses grands yeux ardents et tranquilles, et il entendit leur muet appel. Sans calculer ses mouvements, sans répondre à Volland qui lui proposait d'aller se rafraîchir, il bouscula ses voisins, il enjamba des bancs, il fut auprès d'elle.

Les Vallée qui entouraient la jeune fille de leur gendarmerie hostile, accueillirent Julien avec une froideur à peine polie. Il ne s'en aperçut pas ; il vit seulement que le front de Madeleine s'éclairait sous son chapeau fleuri de bleuets, qu'un reflet de joie brillait dans le mystère de ses yeux ; négligeant toute formule préalable, il ne trouva rien à dire, que ceci :

– C'est beau, n'est-ce pas ?

Madeleine ne répondit pas. Les époux Vallée se consultèrent du regard, et M. Vallée prononça :

– Oui... c'est vraiment très bien... Un grand effet... Beaucoup de succès...

Mais M^me^ Vallée lui coupa la parole en se levant :

– Nous allons nous rafraîchir. Adieu, Monsieur !

D'un geste autoritaire, elle appelait sa troupe. Son fils et son mari obéirent avec une promptitude d'êtres bien dressés. Madeleine fut à peine plus lente : un éclair de révolte avait passé dans ses yeux, qui s'éteignirent et se résignèrent. Julien, debout devant elle, lui tendit la main, en disant tristement :

– Adieu, Mademoiselle.

Elle le regarda bien en face, prit la main tendue, et répondit, la voix ferme :

– Au revoir, Monsieur !

Sa tante lui criait déjà :

– Dépêche-toi donc, Madeleine !...

Avait-elle mis une intention dans son *au revoir*, mot d'espérance opposé à la tristesse de l'*adieu* ? Julien le crut d'abord ; puis il en douta ; il se dit qu'il se leurrait d'illusions, il s'adressa mille questions, mille reproches :

« Pourquoi ne leur ai-je pas demandé où ils dînaient après le spectacle, s'ils partaient dès ce soir, où ils passent l'été ? Peut-être qu'ils vont disparaître, peut-être que je ne la verrai plus, – plus jamais... »

Il s'en voulait de ne pas l'avoir suivie, en dépit du dragon qui la surveillait. Il les chercha, de groupe en groupe, à toutes les tables de la « cantine » et des cafés que la foule prenait d'assaut. Il se répétait, pour prendre courage :

« Le hasard ne fait point les choses à demi. Si je l'ai retrouvée ainsi, c'est que son sort est lié au mien par des fils invisibles. Maintenant encore, elle est là, tout près, à deux pas : je ne souffrirai point qu'elle s'envole ou s'évapore ».

Pourtant, il la cherchait encore, dans la poussée des assistants qui regagnaient leurs places, quand il sentit un bras se glisser sous le sien. C'était Volland, qui le gronda d'avoir disparu :

– Mais qu'êtes-vous donc devenu ? Vous avez filé tout à coup comme une anguille qu'on rejette à l'eau !

Les yeux brillants, Julien répondit :

– C'est que j'avais aperçu des amis... des amis que je désirais beaucoup revoir.

Volland remarqua son exaltation :

– Vous avez pu les rejoindre ? demanda-t-il.

– Oui, je les ai rejoints... Un instant, rien qu'un instant... Je n'ai pas pu causer avec eux comme j'aurais voulu.

– Vous les retrouverez, sans doute, après le spectacle.

– Il y a tant de monde !...

– ... Mais si peu de place !...

Ils avaient regagné leur banc. Au lieu de s'asseoir, Julien se dressait sur la pointe des pieds, cherchant vainement, à travers la foule, le chapeau bleu de Madeleine. À la fin, des spectateurs qu'il gênait l'obligèrent à se rasseoir. Les derniers ta-

bleaux se déroulèrent sous ses yeux distraits. Les vignerons d'automne chantèrent leur joyeux refrain ; les bacchantes et les faunes, aux corps bruns enguirlandés de pampres, exécutèrent, sur des rythmes fougueux, leur ballet échevelé ; la noce villageoise déroula derrière les ménétriers son cortège aux couleurs des vingt-deux cantons, qui se mit ensuite à valser sur l'air populaire du Lauterbach. Julien ne regardait plus, n'entendait plus ; ses yeux fuyaient le spectacle, pour chercher toujours, derrière lui, parmi les têtes confondues, celle qu'il se désespérait de ne plus voir ; son âme, un instant mêlée à l'âme collective, s'en détachait violemment, affamée de bonheur, tendue vers un unique objet. Les musiques n'étaient plus qu'un sourd accompagnement à l'orage qui se déchaînait en lui ; son imagination, épuisée à force de tourner dans le même cercle, ne formulait plus que de puériles idées : « Si je la retrouve, si je la vois seulement, c'est un signe du Destin ; si je ne la revois pas tout à l'heure, oh ! mon Dieu, c'est que je ne la reverrai jamais ! »... Autour de lui, la foule acclamait ; puis, après les dernières mesures de l'hymne final, elle se tut peu à peu, comme une forêt où le vent a cessé de bruire, pour se recueillir dans un silence religieux ; et dans ce recueillement, dans ce silence, s'éleva une voix sonore, –

celle de l'*Abbé* de la Confrérie, – dont les moindres paroles traversaient l'immense amphithéâtre. Il dit la sainteté du travail, dont il mêla l'amour au culte de la patrie ; tous frissonnèrent quand le beau mouvement de sa péroraison réveilla le souvenir des récentes angoisses :

« Vignerons, chers concitoyens ! Nous avons pour devise ces mots : *Prie et travaille*. Travaille, non comme le désespéré qui accomplit avec résignation une tâche ingrate, mais comme un homme libre qui, à l'abri des institutions que le peuple dont il fait partie s'est librement données, augmente son bien-être, élargit son horizon, améliore le sort de sa famille. Prie, c'est-à-dire relève vers le ciel ce front que ton œuvre journalière tient courbé sur la terre. Ouvre ton âme immortelle à tout ce qui est grand et beau. Aime ta patrie, ces lieux qui t'ont vu naître, ce sol qui t'a nourri, ces champs, ce lac, ces montagnes, et cette liberté, conquête de nos pères, que nous voulons léguer intacte à nos enfants ! »

D'immenses clameurs retentirent, pendant que les vignerons, en chapeaux de paille, en habits verts, en culottes blanches, s'avançaient pour recevoir les couronnes et les médailles dont la « louable Confrérie » récompense les soins donnés

à leurs vignes. Puis le cortège se forma, pour faire lentement le tour de la scène, les Vieux-Suisses en tête, l'Abbé portant sa crosse à manche d'ébène où s'enroulent des pampres d'or, et, derrière lui, les déesses avec leurs troupes, le roi Bacchus, le gros Silène sur son âne, la noce...

Volland se pencha vers Julien, et, lui désignant l'abbé :

– Un ancien chef d'État, dit-il : cet abbé a joué son rôle dans les grandes affaires du monde.

Sterny ne songeait qu'à profiter du mouvement de la foule pour se retourner et chercher Madeleine. Tout à coup, il crut reconnaître son ombrelle bleue, dressée au-dessus des têtes. Un remous des secteurs la lui cacha. Il quitta sa place.

– Où allez-vous ? demanda Volland.

Sans répondre, il se frayait passage, en jouant des coudes, dans la direction de l'ombrelle bleue. Mais il ne la retrouva pas, en sorte qu'il ne sut pas même s'il avait revu Madeleine. Il suivit la foule qui s'amassait autour de la rustique « cantine » où l'on allait servir le banquet officiel ; il se glissa parmi les groupes, ému à chaque instant parce qu'il croyait la voir, désespéré parce que ce n'était pas elle ; il fouilla les rues, où il ne rencontra que des visages inconnus, des visages joyeux, des vi-

sages d'insouciance et de plaisir, dont les regards, parfois, s'étonnaient une seconde de ses yeux inquiets ou suivaient avec un éclair de pitié son furetage plaintif de chien perdu. Aux abords de la gare il aperçut Nanthelme qui se hâtait, – son enthousiasme ne lui faisant pas oublier ses intérêts, – pour rentrer un train avant les autres, qui pourraient avoir soif en passant devant sa cabane. Quelques pas plus loin, le groupe des Vallanchais stationnait sous un arc de triomphe : ils étaient curieux et graves, regardant toutes choses avec lenteur, sauf cette petite folle de Frisquine Jordan qui, le nez au vent, ses yeux mobiles courant dans tous les sens, frétillait, sautillait, pépiait, s'agitait comme un moineau. Puis il se retrouva devant la cantine, nez à nez avec Volland, qu'il ne voyait pas et qui lui frappa sur l'épaule :

– Enfin, vous voici ! J'ai une carte de banquet pour vous. Allons ! venez goûter nos choux et notre jambon : vous verrez qu'on peut faire un bon dîner sans truffes !

– Mais, dit Julien, qui voulait chercher encore.

– Oh ! pas de « mais », je vous en prie ; il faut que vous fassiez la fête jusqu'au bout !

Volland le conduisit à travers les tables et le fit asseoir devant une serviette en papier. Puis, re-

marquant le pli soucieux qui barrait son front, l'inquiétude de son regard, la nervosité de ses mouvements, il essaya de le distraire, lui montra Cérès qui causait familièrement avec un jeune homme en veston clair, lui nomma, l'un après l'autre, les convives de la table d'honneur :

– Ce grand vieillard tout blanc, c'est l'ambassadeur de France, M. Emmanuel Arago... Voici M. de Bülow, le ministre d'Allemagne ; sa présence ici montre que l'orage a passé... Vous reconnaissez Charles Gay : vous l'avez vu l'an dernier, à Vallanches, où il doit monter ce soir même...

Des choux fumaient dans leurs assiettes ; ils levaient la tête vers la tribune garnie de feuillage, où tour à tour ils allaient toaster en levant la coupe de la Confrérie ; des faneuses en jupes bleues, des moissonneuses en jupes roses, des vendangeuses en jupes vertes, des bacchantes échevelées tourbillonnaient autour de leurs redingotes, comme un essaim de papillons multicolores. Entre les discours, qui se perdaient de plus en plus dans le brouhaha, l'orchestre jouait l'ouverture de *Guillaume Tell,* la valse de Lauterbach ou le Ranz des vaches ; et, dans ce joyeux tumulte, autour de ces tables patriarcales que présidait, avec une éclatante bonne humeur, cet abbé vigneron, on enten-

dait battre le cœur d'une grande famille dont les frères dispersés se retrouvent pour célébrer quelque noce d'or.

Volland s'étant éloigné, au dessert, pour saluer un groupe d'amis, Julien se leva de table et quitta la cantine. Un moment encore, il erra par les rues, où la foule se pressait moins compacte. Il se répétait, avec une tristesse de plus en plus résignée : « C'est fini, je ne la verrai plus ! » par moments, une voix intérieure lui fredonnait un refrain d'espérance. Il la faisait taire : « Non, non, c'est fini, bien fini ! » Il cherchait quand même, les pieds fatigués, la tête vide, les membres rompus. Comme il passait devant le Grand-Hôtel, il entra, et demanda le registre des étrangers. Dans la longue liste des noms, il trouva : *M. Vallée, avocat, et famille, Genève.* Hélas ! arrivés la veille, ils étaient repartis aussitôt après la représentation ! Ainsi, pour la deuxième fois, Madeleine disparaissait de sa vie, après l'avoir éclairée un instant. L'idée de la chercher ailleurs l'effleura. Il la repoussa, en songeant : « À quoi bon ? Que pourrait-elle être pour moi ? Si le hasard l'ôte de mon chemin, c'est un hasard amical, qui veut m'éviter de souffrir davantage... » Mais en même temps que sa sagesse raisonnait ainsi, une voix obstinée murmurait en lui : « S'il n'existe entre sa destinée et la

mienne aucun lien mystérieux, – pourquoi l'ai-je revue ?... Si elle ne sent pas ce lien comme je le sens moi-même, – pourquoi m'a-t-elle dit « au revoir » ?

Le soir approchait. Sterny ne songea plus qu'à sortir de la foule, dont la gaieté de plus en plus bruyante augmentait son malaise ; il prit un des nombreux trains de retour, qui partaient à toutes les heures et s'en allaient lentement, en se vidant à chacune des stations rapprochées. À Serviève, parmi les voyageurs descendus en même temps que lui, il reconnut le grand corps et l'énergique tête brune de Charles Gay. Le chef de gare, les employés, le gendarme, les paysans se confondaient en saluts respectueux devant ce magistrat modeste qui venait prendre un mois de vacances, comme un simple expéditionnaire, pour se reposer d'avoir, pendant six semaines, tenu tête à M. de Bismarck, et d'avoir eu le dernier mot. Ils se disaient, l'un à l'autre, en le regardant :

– C'est lui ! Il n'est donc pas resté jusqu'à la fin ?

– Sa famille est déjà là-haut...

– Dans le chalet à César !

– On ne l'attendait pas encore aujourd'hui.

– Est-ce qu'il va monter en char ?...

– Non. Il monte toujours à pied.

En effet, après avoir fait signe à un porteur, qui se chargea de sa valise, rendu quelques saluts, serré la main du chef de gare, le Président de la Confédération se mit en chemin. Ayant enlevé sa redingote, il marchait d'un pas souple, rapide, régulier, dont le rythme balançait son torse en bras de chemise, d'un bon pas de montagnard, qui ne pouvait manquer de le conduire à Vallanches en moins de cinq quarts d'heure. Julien, parti en même temps, fut bientôt distancé : de lacet en lacet, il le vit passer au-dessus de lui, en s'arrêtant parfois pour s'essuyer le front, le rejoignit pendant qu'il se reposait sous un sapin, fut devancé de nouveau, et le retrouva dans la cabane de Nanthelme. Charles Gay partageait une bouteille de « fendant » avec Testaz, qui restait debout devant lui, son verre à la main, et raisonnait politique.

– ... Par ici, monsieur Charles Gay, disait-il, tout le monde pensait bien que vous arrangeriez cette affaire. On ne comprenait pas tout : c'est tellement compliqué, ces histoires-là, qu'il faut être plus malin que nous pour savoir s'y débrouiller. Il y avait l'agent de police, il y avait Bismarck, il y avait les socialistes : on n'y voyait goutte. Mais on disait :

« C'est monsieur Charles Gay qui mène l'affaire ; tant qu'il sera là, on n'a rien à craindre ! »

Le Président remplit les verres, qui étaient vides, et sourit :

– Si ce n'était pas moi, dit-il, ce serait un autre, et cela n'irait pas plus mal ! Ce n'est pas parce que je suis là que vous pouvez être tranquille, mon brave Nanthelme, mais parce qu'il faut toujours être tranquille quand on a pour soi le droit et la justice. Il en est pour les peuples comme pour les gens : qu'ils fassent leur devoir sans craindre personne, et le monde marchera bien !

Nanthelme se gratta la tête, en cherchant ses mots, car son idée ne venait pas toute seule :

– Bien sûr, monsieur Charles Gay, dit-il, bien sûr ! Mais il y a des gens qui ne pensent qu'à mal faire, comme ces sacrés bougres de maçons qui sont par ici ! Alors on n'est jamais sûr d'être en paix ! Et je me dis souvent que c'est la même chose dans la politique. Tous ces grands ministres qui veulent faire des conquêtes, eh bien ! c'est des gens dangereux ! Les autres assis, ces socialistes qui veulent tout corriger, tout refaire. Alors nous, qui ne demandons qu'à vivre tranquilles et à bien conduire nos affaires, quand on voit que tout se trouble et se gâte... Enfin, comme je vous le disais,

c'est comme avec ces maçons : on n'est plus en sûreté chez soi, quoi !

– Vous voyez bien que, malgré eux, nous sommes là, tous les deux, bien à notre aise, devant une bouteille de « fendant », qui est fameux, encore ! À la vôtre, Nanthelme !

Ils trinquèrent et vidèrent ensemble leurs verres ; mais, comme Charles Gay tirait son portemonnaie, Nanthelme protesta :

– Ah ! non, monsieur Charles Gay, non, non ! Vous pouvez bien accepter un verre de moi, vous qui travaillez tant pour nous !

– Merci, Nanthelme. À charge de revanche, alors ; la prochaine fois, ce sera mon tour !

Et il se remit en chemin, accompagné sur le seuil par Nanthelme dont il serra la main, qui le suivit un moment des yeux et revint à Sterny en disant :

– En voilà un homme, celui-là ! Aussi tout le monde a confiance en lui. Quand il dit : « Vous pouvez être tranquilles ! » eh bien, on est tranquille ! Et on est heureux d'être ce qu'on est !

Il réfléchit un instant, secoua la tête et ajouta :

– Si seulement il n'y avait pas ceux qui veulent tout changer, tout déranger, tout bouleverser !...

TROISIÈME PARTIE

IX



Un hiver exceptionnellement rigoureux suspendit les travaux en cours à Vallanches. Dès la fin de novembre, le gel paraissant établi pour longtemps, Tartinelli se décida à renvoyer ses maçons. Les ingénieurs aussi redescendirent, non sans laisser derrière eux de vives inquiétudes, car le bruit cou-

rait que la Compagnie, en raison des frais énormes que prévoyaient leurs devis, renoncerait à ses projets. Pour quelques semaines, le village reprit donc sa physionomie habituelle des longs hivers presque oisifs. On travailla dans les ardoisières, on se mit à « faire le bois », les troncs des vieux sapins glissèrent le long des pentes où durcit la neige. Mais ces ouvrages n'occupaient que quelques hommes ; beaucoup d'autres, condamnés à l'inaction, se consolaient de ne rien faire en tapant les cartes sur les tables des « pintes » ; et souvent, avec sa place blanche, ses ruelles presque impraticables, ses toits recouverts d'un demi-mètre de neige, avec son silence que rompait seulement le bruit des bêtes qu'on mène à l'abreuvoir et qui gambadent un moment comme prises de folie, Vallanches semblait presque un village mort. Vers le soir seulement, des ombres filaient dans l'obscurité, le long des murs : c'étaient les garçons qui s'en allaient « veiller » chez les filles, pendant que leurs pères jouaient aux cartes et que leurs mères ravaudaient des bas ou reprisaient du linge. Jamais il n'y avait eu tant de gaies soirées, qui se prolongeaient tard : car après les journée oisives, personne n'a la moindre envie de se mettre au lit.

Ceux qui veillaient chez Frisquine Jordan, surtout, ne rentraient qu'à des heures indues, et l'on

s'en donnait à cœur joie, dans son chalet. Chaque soir, à peine la jeune fille avait-elle fait son ménage et couché les petits, – car elle les soignait en bonne mère, malgré sa tête à l'évent, – qu'elle voyait s'entrouvrir sa porte. Une tête apparaissait, qui se cachait sous un bras relevé, suivant l'usage des veilleurs ; une voix contrefaite demandait :

– Est-ce qu'on peut veiller chez toi, ce soir ?

– Bien sûr !

L'éclaireur s'en allait porter la réponse à ses compagnons, qui entraient bruyamment à huit ou dix, en plaisantant :

– Es-tu bien amoureuse, ce soir, Frisquine ?

– Comme les autres jours !

– Et de qui, surtout ?

– De tout le monde !

Elle riait en montrant ses dents, leur donnait des escabeaux, les asseyait partout où l'on peut s'asseoir, et s'installait derrière le poêle, dans le petit rond de lumière du *croïjet*, avec son tricotage. Ses aiguilles se mettaient à courir, avec un bruit familier, qui s'interrompait de temps en temps, quand elle levait ses yeux fripons et son nez d'oiseau sur ses veilleurs. Ceux-ci fumaient leurs pipes en faisant assaut d'esprit. Il y en a qui

n'avaient point d'idées, ne savaient que rire des propos des autres, et restaient là, les mains sur les genoux, comme des statues. Mais certains babillaient comme les hirondelles au printemps. Ainsi, Julien Cascatey, le frère cadet de Joseph, qui savait un tas de devinettes très drôles. Il demandait, par exemple :

– Qu'est-ce que c'est qu'une maison blanche qui n'a ni portes ni fenêtres et qui est bourrée jusqu'au faîte du toit ?

On se cassait la tête pour trouver ce que cela pouvait bien être ; on ne trouvait pas ; il finissait par expliquer :

– C'est un œuf !

Ou bien il disait :

– Tant plus gros, moins il pèse.

Et personne ne devinait qu'il s'agissait d'un trou au vêtement.

Mais le plus amusant de tous, c'était Fritz, le fils de Frédéric-Elie Boson : un petit blond, frisotté, avec un commencement de moustaches, qui n'avait pas beaucoup plus de force qu'un poulet, et qui était malin comme un singe. Aucun parmi les jeunes ne savait autant d'histoires, surtout co-

miques. Aussi ne laissait-on pas beaucoup avancer la soirée sans lui demander :

– Allons, Fritz, conte-en une !

Il tiraillait sa moustache, cherchait un moment, et disait :

– Est-ce que vous savez celle du hareng ?

Ils riaient d'avance, en répondant :

– Bien sûr que non !

– Eh bien, voilà ! C'est arrivé à un du Trecou. Il était descendu à la foire de Martigny, pour vendre sa vache. Et il y avait un marchand qui vendait des harengs. Alors, il en achète un, et il demande au marchand : « Mais comment est-ce qu'on la cuit, cette bête ? » Le marchand lui explique : « N'y a qu'à la montrer au feu ! » Il reste à Martigny tout le jour, il vend sa vache, il boit un verre avec les amis, et il rentre par le dernier train. En route, le vin lui travaillait l'estomac, et il faisait un peu la bise : il n'y voyait pas très clair, quoi ! Et voilà qu'il est pris par la faim. Il se rappelle son hareng et cherche des allumettes, pour le montrer au feu. N'en a pas. Il se demande : « Comment est-ce que je peux faire pour manger cette bête ? » À force de réfléchir, il trouve un moyen : il grimpe sur un sapin et regarde de tous les côtés. Et il finit par voir

une petite lumière de l'autre côté du Rhône. Alors il sort son hareng et le fait voir au feu, et il pense : « Le voilà cuit ». Mais en redescendant, il laisse tomber le hareng. Il se dit : « Je vais bien le retrouver au pied du sapin ! » Il le cherche, il le cherche, il ne le trouve pas. Et voilà qu'en tâtonnant avec ses mains, il finit par tomber sur un crapaud. Il croit que c'est son hareng, et il est tout étonné de le voir se débattre. Et à la fin, il le fourre dans sa bouche en lui disant : « T'as vu le foué (le feu), passa faut que t'y passe !... »

Quand on avait fini de rire, Frisquine demandait :

– Encore une, Fritz, encore une !

Mais le gaillard y voulait mettre le prix.

– Chante d'abord quelque chose !

– Après.

– Non, avant !

– Vous savez toutes mes chansons.

– Ça ne fait rien !

Alors sans se faire prier davantage, Frisquine se mettait à chanter, de sa petite voix de flûte :

– Dis-moi, Nanon ; dis-moi, Nanon,
Le nom de ton village ?

– Appreinde lô, appreindre lô
Monseu, vô lô saraïj !

– À quoi sert-il, à quoi sert-il
D'être tant rigoureuse ?
– Et vô, monseu, et vô, monseu,
D'être tant amouéreü.

– Je m'en irai, je m'en irai
Dans un bois solitaire
– Et iô, monseu, et iô, monseu,
Avoué mon pastoray !

À mesure qu'avançait l'hiver, les garçons venaient plus nombreux, car chez les autres filles qui ont du bien et des parents, les veillées finissent bientôt par les fiançailles, après lesquelles les veilleurs se retirent pour laisser la place au futur. Frisquine, avec qui ça ne tirait pas à conséquence, voyait sa cour s'augmenter des rebuts des autres. Elle accueillait les nouveau-venus avec la même bonne humeur, leur souriait tout comme aux anciens, dénichait pour eux des vieilles chaises ou un bout de coffre, gaie et contente comme si elle avait pris son parti de coiffer sainte Catherine. Le malheur, c'est que les autres filles étaient jalouses, même celles qui avaient trouvé des fiancés, en sorte que les commérages allaient leur train : on

racontait tout ce qui se passait dans ses veillées, et aussi des choses qui ne s'y passaient pas ; et l'on disait que le Fritz à Boson se laissait prendre comme un nigaud aux sourires de la jolie blonde. Bien que les parents soient toujours les derniers avertis de ces bruits-là, Frédéric-Élie finit par en avoir connaissance. Il se mit dans une grande colère : ce n'était pas pour que son fils unique épousât une luronne sans le sou qu'il amassait tant d'argent. Or, avec une délurée comme celle-là, aussi futée, il fallait s'attendre à tout, car il n'y a pas moyen de laisser pousser des enfants sans nom dans le village, et une fois la bêtise faite, les parents n'ont plus qu'à aller parler au curé. Il défendit donc à Fritz de fréquenter Frisquine ; le garçon n'osa pas trop désobéir ; et les veillées finirent plus tristement qu'elles n'avaient commencé.

Pendant que la jeunesse s'amusait ainsi, les menuisiers fignolaient l'intérieur de l'*Hôtel du Florent* – c'était le nom choisi par les Clêvoz pour leur chalet transformé – que les peintres devaient achever aux premiers beaux jours. Poursuivi par son idée de devancer Rarogne, Gaspard avait voulu que les travaux marchassent « vite et bien » ; maintenant que c'était presque fini, il demandait sans cesse de nouveaux enjolivements, malgré les protestations de son père. À chaque commande

nouvelle, en effet, le vieux faisait une moue de dédain, – car plus les choses étaient belles, plus il les méprisait, – et répétait :

– Il n'y a pas besoin de tant d'affaires. À la montagne, on se contente de ce qu'il y a. Même que les étrangers aiment bien mieux que ça soit simple !

Gaspard répondait toujours :

– Quand on fait tant que de construire un hôtel, il faut que ça soit « à la hauteur ».

Il donnait ses raisons : une fois le *Grand-Hôtel* achevé, qui est-ce qui irait encore dans les baraques comme le *Chamois ?* Élise Allet le savait bien : c'est pour cela qu'on la voyait toujours derrière ses contrevents, suivant d'un œil inquiet le bel ouvrage qui se faisait en face. Sûrement qu'elle était jalouse ! Et Gaspard s'échauffait à l'idée de la supplanter, pour être le premier après Rarogne.

– Vous verrez, père, disait-il, dans deux ans d'ici, la *Dent-Grise* tiendra encore, parce que la maison est commode, mais le *Chamois* sera fichu, c'est moi qui vous le dis !

Vieille-Suisse essayait de discuter : tout ça pouvait être vrai ; ça n'empêche pas qu'il ne faut point avoir plus grands yeux que grand ventre. Faire vite et bien, c'est bon pour un Rarogne, qui a de

l'argent pour continuer. Les autres doivent aller lentement et prudemment : ainsi avaient fait les Riédi, au Trecou, et leur petite pension prospérait déjà, parce qu'elle ne leur revenait pas cher, tandis que, si l'on engage un trop gros capital, les fonds viennent à manquer et alors...

Gaspard haussait les épaules :

– Bah ! faisait-il, des fonds, on en trouve toujours !

Et il allait de l'avant, sans rien vouloir écouter.

C'est ainsi que, quand le moment fut là, il voulut, pour les soubassements, de beaux vernis qui imitaient le bois poli ; il choisit pour les murailles des papiers chers, avec des dessins compliqués ; et il disait, en les admirant :

– Au moins, voilà qui fait plaisir à voir.

Le vieux ne pouvait pas prétendre le contraire : il n'en regrettait pas moins l'argent que ça coûtait ; seulement, il n'osait presque plus le dire. Jusqu'alors, pourtant, il avait allègrement porté le poids de son âge, droit, robuste, taillé pour devenir centenaire, despote à la façon d'un patriarche des temps anciens, et Gaspard filait doux sous ses ordres brefs. Mais, depuis la construction commencée, cela changeait comme si les rôles fussent

intervertis : Henri-David ne se ressemblait plus à lui-même ; il devenait doux comme un mouton, hésitait devant une résolution à prendre, revenait sur la parole donnée, se laissait en un mot porter comme un brin de paille par les vents contraires. En sorte que les gens disaient de lui comme ils disent des ivrognes qui titubent le long du chemin : « Il fait la bise ». À mesure que la maison montait, il s'affaissait davantage, comme si ce souci nouveau eût été trop lourd pour ses épaules accoutumées à d'autres fardeaux, ou comme s'il eût senti l'approche d'un temps différent, qui n'était pas bon pour lui physiquement aussi, il se ratatinait comme un vieil arbre dont la sève se retire, dont les branches sèchent l'une après l'autre : son dos robuste, resté droit après tant de « voyages », s'arrondissait de mois en mois, tandis que des rides toujours plus nombreuses labouraient son front autour des touffes épaisses de ses sourcils blancs. Il prenait les allures lassées d'un piéton épuisé par la montée, des airs épeurés, une timidité d'enfant craintif. Son fils, d'ailleurs, aimait à l'éblouir par ses vanteries : il établissait des calculs superbes, montrait son hôtel bondé de pensionnaires, brassait par avance l'argent à pleines mains. Le vieux ne contredisait pas ; mais que pensait-il au juste ? voilà ce qu'on ne pouvait sa-

voir, car il ne s'en ouvrait à personne. Quelquefois, en le voyant se chauffer aux rayons encore pâles au soleil d'avril, les gens pensaient :

– Vieille-Suisse a l'air content ; il paraît que ça marche !

En réalité, assis sur son banc, devant cette maison neuve dont il ne pouvait se croire le propriétaire, puisqu'elle n'était pas toute payée ; il tournait et retournait ses craintes, dressait le bilan de la dette grossissante, rétablissait les chiffres arrangés par Gaspard, en des monologues intérieurs où le radotage se mêlait au bon sens : « Oui, c'est vrai, la maison avance... Ça se voit bien !... Pas moyen de dire le contraire... Mais nous devons déjà huit mille à Pierre-Elie, six mille à Am Fuess... Tartinelli n'est pas payé, ni le charpentier, ni le peintre... Qu'est-ce qu'il nous reste à vendre ? Le champ au bord de la route, le coin de bois derrière le village... C'est tout... Et il y aura encore les meubles et un tas d'affaires... Pourtant, ça avance, oh ! pour ça oui !... Alors, quand les étrangers seront là, on pourra payer... Pour sûr, qu'on pourra payer !... » C'est ainsi qu'il ressassait les mêmes idées, comme un cheval qui mâche à vide une avoine imaginaire. Tantôt il se tourmentait davantage, tantôt moins ; mais il calculait sans cesse,

sans que son visage indéchiffrable trahît l'ombre de ses soucis.

Vers le milieu de mai, quand les derniers ouvriers quittèrent la maison, il se sentit soulagé : c'est qu'elle avait vraiment bonne mine, cette maison, avec ses beaux papiers, ses beaux vernis, son balcon en fer, les quatre marches de son perron, les dalles en couleur de son vestibule. Gaspard se frottait les mains comme s'il en eût été l'architecte.

– Voilà ce qu'on a su faire, disait-il. Maintenant, si les étrangers ne sont pas contents, c'est qu'ils sont difficiles !

Il ajoutait volontiers, en clignant de l'œil d'un air malin :

– Nous sommes prêts une année avant Rarogne. Fameux, ça ! Le gaillard n'a qu'à bien se tenir !

Dans son contentement, il voulut inviter les notables du village, un soir, dans sa belle salle à manger. On y but sec, autour de la table à rallonges, sous la suspension en cuivre rouge. Mais la gaieté fut lente à venir : chacun restant sur son quant-à-soi, ce ne fut qu'après bien des bouteilles que les langues se délièrent. Alors, on parla des affaires du village, notamment du chemin de fer, dont personne ne pouvait dire s'il se ferait ou ne se ferait pas. Le départ des ingénieurs les inquiétait

tous, car depuis longtemps, ils ne songeaient plus à l'affaire du policier allemand ni à l'importance stratégique de la vallée de la Thôse. Ces rêveries oubliées, il ne leur restait que le grand espoir de la prospérité nouvelle qu'apporteraient les locomotives. François-David, qui avait accepté l'invitation de son nouveau concurrent, tâchait d'enterrer l'entreprise, pour lui mettre la puce à l'oreille :

– Moi, dit-il, ça m'est égal. Ma clientèle est faite, mais c'est pour la prospérité du village, vous comprenez !

Le président Combes était à ses vignes, depuis une huitaine : aussi, quand on fut en train, on profita de son absence pour se gausser un peu de lui, car tout le monde n'était pas satisfait de son administration, qui durait depuis plus de vingt ans, et, bien qu'on le renommât par habitude, on trouvait un malin plaisir à le plaisanter. Joseph Cascatey rappela la blague du bouquet de foin qui pousse sur le clocher : les seuls brins d'herbe de la vallée qu'on ne puisse pas recueillir. Au temps de sa jeunesse, le Président ne pouvait se consoler de les voir perdus. Un jour donc, ayant décidé de les faire manger quand même à sa vache, il monta sur le toit du clocher, avec une corde et un ouvrier, et ils se mirent à hisser la bête à l'aide d'un nœud

coulant, pour qu'elle puisse brouter l'herbe ; comme elle tirait la langue, le Président dit : « Elle voit bien que l'herbe approche, et ça lui fait plaisir ! »

Mis en verve par cette histoire, Balthazar en raconta une si bonne, qu'il devait l'avoir inventée.

– Une fois que le Conseil attendait Mgr l'évêque, dit-il, on ne savait pas au juste à quelle heure il arriverait, et l'on tenait à sonner les cloches pour son arrivée. Alors, on envoie un homme en estafette pour revenir avertir dès qu'il l'apercevrait. Et l'homme le rencontre tout près du village. Alors, l'homme pense qu'il n'aura pas le temps de revenir bien avant l'évêque. Il se demande : « Comment est-ce que je pourrais bien faire ? » Et voilà l'idée qui lui vient : il ôte ses socques et les porte à l'évêque, en lui disant : « Monseigneur l'évêque, vous voudrez bien me les porter jusqu'au village, pour que j'aille plus vite annoncer votre venue ! »

Jamais on n'avait autant ri qu'à cette histoire-là, que personne ne connaissait encore. Alors, pour passer le temps, chacun dit la sienne, ou du moins tous ceux qui en savaient une. Et quand ce fut le tour de Vieille-Suisse, il desserra ses lèvres taciturnes pour raconter ce combat des Tsarfäs, dont tous les détails restaient gravés dans sa mémoire.

Comme son esprit s'obscurcissait depuis quelque temps, son récit demeura un peu vague : on y vit cependant passer comme le reflet des réflexions qu'il avait faites, au cours de sa longue vie, sur ces événements si lointains, qui se répètent chaque jour en des formes atténuées, puisqu'il ne furent qu'un moment de la lutte ouverte entre ces éternels ennemis : ceux qui veulent que le monde reste immobile et ceux qui veulent tout changer.

Il passa sa main noueuse sur son front ridé, la ramena lentement le long de son collier tout blanc, et commença :

– Je me rappelle tout très bien !... Oui, tout... Depuis le fin commencement !... N'y avait pas alors de Vieille-Suisse ni de Jeune-Suisse, mais des Noirs et des *Rossets*... Et c'était à cause d'un procès pour les ardoisières... Toutes les familles étaient divisées, le village était comme deux camps ennemis... Les jeunes gens ne sortaient plus qu'avec des triques, on se battait tous les jours... Oui, c'est ainsi que ça a commencé... Après, ça a grandi, toujours davantage... Ça est descendu dans la plaine, où il y avait d'autres histoires...

Il soulignait ses paroles d'un geste circulaire, qu'il terminait en abattant sa main sur la table à la fin de chaque phrase. Les autres l'écoutaient sans

broncher, car, bien que le récit de cette guerre ait été écrit dans des livres, c'est autre chose quand on l'entend de la bouche même de ceux qui ont tout vu et tout fait. Le vieux cependant s'était interrompu. Il répéta :

– ... D'autres histoires...

en tirant des poils rêches de son collier de barbe. Évidemment, il cherchait à expliquer ces « histoires », les causes de la dernière lutte fratricide qui ensanglanta le Valais, l'antique rancune des dizains du Bas-Valais contre ceux du Haut-Valais, qui voulaient maintenir leurs anciens privilèges malgré la marche des temps. Mais c'était difficile : les idées flottaient, insaisissables, dans son cerveau, il ne trouvait pas les mots exacts qu'il faut pour les fixer.

Très lentement, en prenant la question d'un autre côté, il poursuivit :

– Les chefs, eux, ils avaient de bonnes idées... des idées justes... les chefs de la Jeune-Suisse... Ils voulaient la représentation proportionnelle... C'était juste, on ne peut pas dire le contraire... Mais il y avait ceux qui venaient derrière : des déguenillés, des gueux, des brigands, quoi, des vrais brigands !... On leur avait promis de partager les biens des couvents... Alors, en attendant, ils brû-

laient les granges, ils cassaient les vitres, ils vidaient les caves, ils tiraient des coups de feu dans les tonneaux quand ils ne pouvaient plus boire !... J'ai vu tout ça, moi, à Évionnaz, à Veyrossaz, partout, quoi !... Alors, vous comprenez, ça faisait des haines... C'est pourquoi on a envoyé de Vallanches une estafette dans le val d'Illiers, quand on a su qu'ils marchaient sur Sion... Ils s'étaient arrêtés au pont de la Morges ; leur chef, M. Barman, parlementait avec le gouvernement... Le gouvernement, lui, ne disait ni oui ni non : il fallait se réunir, discuter, voter... Et pendant ce temps, il faisait avertir les Haut-Valaisans... Quand les Haut-Valaisans seront arrivés avec des fusils et des canons, quoi faire ?... Ils étaient les plus nombreux... Alors, les Jeunes-Suisses se sont retirés... Et nous, nous étions embusqués sur les Tsarfäs... Ils le savaient bien : on l'avait dit à M. Barman. Mais il n'avait pas écouté, il avait dit : « Bah ! ça n'est rien ! »... Et quand ils sont arrivés sous les Tsarfäs, fallait voir !... Qu'est-ce qu'ils auraient pu contre nous ?... Nous étions là, embusqués derrière les rochers ; ils ne pouvaient ni monter ni tirer... Et nous tirions bien à notre aise, nous... Chacun choisissait son homme... Nous nous disions comme ça : « Laisse-moi ce grand brun ; toi, tu prendras celui qui est à cheval... » Et ça y était !... Parce que,

vous comprenez, il y avait de la haine... Oh ! une haine !... Ils nous avaient fait trop d'outrages, ces brigands-là !... Aussi, point de grâce !... Ils se sauvaient, ils se cachaient, on tirait quand même !... Il y avait un tambour qui était venu se nicher juste au-dessous de nous, dans une espèce de caverne... À la fin de la bataille, il a voulu sortir... On le connaissait bien, ce tambour !... C'était un cordonnier de Martigny... Quand il a vu qu'on le couchait en joue, il s'est mis à genoux pour demander grâce... On l'a foutu bas comme les autres !...

Ils écoutaient, rêveurs, émus de cet écho lointain des passions d'autrefois.

– Ce que les hommes peuvent être mauvais quand la haine les pousse ! dit Maurice Combes.

– À présent, dit Joseph Cascatey, on ne verrait plus ça !

Les autres approuvèrent avec des gestes pacifiques, mais Nanthelme dit :

– Eh ! Joseph, tu ne te rappelles donc pas, en quatre-vingt-six ?

– Eh bien, quoi, en quatre-vingt-six ?

– Quand on a renommé le Conseil.

– C'est vrai, tout de même, dit Maurice.

Nanthelme continua, pour bien montrer que ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux que les autres :

– Les femmes des *ristous* dansaient sur la place, avec des fleurs dans les cheveux, pour embêter celles des libéraux... Et celles-là parlaient de décrocher les fusils et faisaient honte aux hommes de n'être pas plus courageux... Et la Jeanne à Paul-Émile, qui avait failli passer au bout de la liste, avec son pot qu'elle lança dans le tas, pendant que sa mère lui criait : « Jette tout, ma fille, jette tout ». Tu vois bien, Joseph, que ça recommence toujours !

– Mais ça n'est pas la même chose, répondit Joseph : on n'a tué personne !

Maurice Combes, le philosophe, conclut :

– On se déteste toujours autant, dès que les intérêts sont en jeu !

Vieille-Suisse s'était renfermé dans son silence habituel. On cessa de parler politique, la gaieté reprit, on se mit à rire, on chanta. Enfin, il était près de minuit quand on se dispersa, en donnant de fortes poignées de main à Gaspard et à son père, qui avaient bien choisi leur vin.

Presque tous « faisaient la bise » et s'en allaient en tâtonnant à travers la nuit. Alexis Ponchet, Boson et Prélaz Georges-Etienne, qui avaient gardé leur sang-froid, s'attardèrent un moment à cause à voix basse, au bout de la place :

– Eh bien ! dit Boson, voilà leur hôtel fini. Qu'est-ce qu'ils vont faire, à présent ?

Petit-Gris répondit prudemment :

– Faudra voir !

Boson, qui avait d'excellents motifs pour tâcher de deviner l'avenir, insista :

– Je voudrais bien savoir s'ils s'en tireront ?

Pecca-Fava, qui regardait la lune, dit lentement, en pesant ses paroles :

– Ces affaires-là, ces grandes affaires, c'est bon pour des gens comme Rarogne, qui ont de l'argent, qui savent faire. Ça n'est pas pour des paysans comme nous !

Boson ouvrit les oreilles :

– Alors, toi, fit-il, tu crois qu'ils ne s'en tireront pas ?

Prélaz se corrigea précipitamment :

– Je n'ai pas dit ça : je dis seulement que c'est bien difficile, pour des gens comme nous, de faire

ce qu'ils veulent faire. Pour le reste, j'ai mon idée. Et mon idée...

Il s'arrêta comme au bord d'un fossé, et ce fut en vain que Petit-Gris tâcha de lui faire dire son idée : il la garda pour lui tout seul et l'emporta dans son chalet, où l'on ne sut pas même si elle l'avait empêché de dormir.

Au cours de la soirée, Gaspard, content de faire les honneurs de sa belle salle à manger, se croyait au bout de toutes les difficultés : son orgueil s'épanouissait à mesure qu'on vidait ses bouteilles ; il se jugeait, comme il aimait à aire, « à la hauteur » ; il était dès maintenant quelque chose de plus qu'un paysan : un propriétaire d'hôtel, presque un « Monsieur ». Que son hôtel fût grevé d'hypothèques à gros intérêts, il n'en était pas moins un bon outil pour faire fortune. Quant au maniement de cet outil, Gaspard avait assez de confiance en lui-même pour croire qu'il s'en tirerait aussi bien que François-David Ponchet, ou qu'Élise Allet, ou que Jodoc. Aussi, les invités partis, s'écria-t-il, devant leurs verres vides :

– Vous voyez bien que ça va tout seul !

Il s'adressait à son père, dont les yeux à demi fermés, qui comptaient les bouteilles, se levèrent sur lui avec étonnement :

– Qu'est-ce qui va tout seul, demanda Vieille-Suisse.

Un peu interloqué par cette question précise, Gaspard répondit :

– Tiens... les affaires, parbleu !

Vieille-Suisse referma les yeux sans comprendre : les affaires, ça ne consiste pas à payer à boire aux gens, ça consiste à vendre son vin le plus cher possible. Mais il ne creusa pas cette idée : il dormait déjà plus qu'à moitié, et il alla se coucher sans réplique.

Le lendemain, Gaspard se rendit à Lausanne pour acheter son mobilier. Il en revint l'oreille basse. Une fois les peintres partis et Tartinelli payé, il se croyait au bout de ses dépenses, comptant qu'il n'y avait plus qu'à recevoir les étrangers et à empocher les bénéfices. Mais les meubles coûtaient les yeux de la tête, trois ou quatre fois plus qu'il n'avait compté. Pour payer les lits, les chaises, les commodes, un salon, un piano – il tenait d'autant plus au piano qu'Élise Allet s'en était procuré un, – la vente du dernier lopin de terre et du dernier coin de bois ne suffirait point : il faudrait emprunter encore. Or, Frédéric-Élie et Am Fuess, le banquier de Martigny, avaient déclaré qu'ils ne prêteraient plus un liard sur l'hôtel, qui

coûtait décidément trop cher. Frédéric-Élie n'en voulut pas démordre. Am Fuess se montra plus accommodant : il consentit à avancer une petite somme sur les meubles ; mais, comme les meubles ne valent plus rien dès qu'ils sont sortis de la boutique, il exigea du 7 % en jurant que ce qu'il en faisait n'était que pure complaisance, et qu'il faudrait payer les intérêts à la date convenue, sans quoi...

Ce « sans quoi » fit frissonner Gaspard, qui conduisait ces dernières négociations sans prendre avis de son père : « Sans quoi », cela signifiait, clair comme le jour, la vente par autorité de justice de sa belle maison neuve, que le premier venu pourrait acquérir à vil prix. Même, il flairait que les gens au village prévoyaient de dénouement ; que Frédéric-Élie y pensait, sans doute, en lui refusant un nouveau prêt ; que peut-être ils discutaient entre eux quel serait l'heureux acquéreur qui s'enrichirait d'année en année avec l'*Hôtel du Florent*, pendant que lui, le créateur, écrasé par les premiers frais, traînerait une vie de misère. Ces idées lui donnaient une sueur froide ; aussi se dépêchait-il de les secouer, en se disant qu'une bonne saison suffirait pour tout arranger.

Vers la Saint-Jean, son personnel monta : un chef, très gras, grognon, important, qui sortait

d'un hôtel de Nice, un portier, une fille de cuisine et deux filles de chambre, dont l'une, appelée Rosine, était jolie à croquer, avec son bonnet blanc et ses robes claires. Gaspard, qui avait été la chercher à la gare de Serviève, plaisanta avec elle tout le long du chemin, en portant sa valise ; et, dès l'arrivée, il reconnut que c'était une fille de tête, car elle s'aperçut tout de suite d'un énorme oubli de son patron. En achetant son mobilier, l'étourdi avait oublié la vaisselle et le linge de table. Rosine demanda :

– Et les nappes, monsieur Gaspard ? et les serviettes, les plats ? les assiettes ? les cuvettes ?

Éclairé comme par un coup de foudre, Gaspard ne put que s'écrier :

– Nom de nom de nom ! je n'y ai pas pensé.

Elle rit comme une folle en montrant ses jolies dents. Et elle dit :

– Il faut vite aller à la ville, monsieur Gaspard, vite, vite, pour acheter tout ça ! Nous ferons la liste, si vous voulez, pour que vous n'oubliiez rien, cette fois !

Elle ne se doutait pas que le malheureux ne savait plus où prendre l'argent, lui qui déjà escomptait l'avenir pour payer son personnel. Jamais il ne

lui aurait avoué son embarras : aussi prit-il dans sa poche la liste d'objets qu'elle lui remit, le soir même, comme s'il eût su comment se les procurer. Le lendemain, Rosine lui répétant de se hâter, il partait pour la plaine et commandait la marchandise, qu'il se fit adresser contre remboursement à la gare de Servièze. En sorte que les nappes, les serviettes, les cuvettes, les plats, les assiettes attendirent dans leurs caisses qu'il pût aller les retirer. Chaque jour, Rosine demandait :

– Eh bien, cette vaisselle, monsieur Gaspard ?

– Elle n'est pas arrivée, répondait-il ; qu'est-ce que les marchands peuvent bien faire ?

Et, malgré son souci, il se mettait à plaisanter : car il ne pouvait plus causer avec la jolie fille sans avoir envie de rire un peu. Pourtant, son inquiétude augmentait de jour en jour ; l'histoire des caisses se répandait dans le village, et il ne trouvait point d'argent. Am Fuess l'avait traité d'étourneau, en le regardant par-dessus ses lunettes : Frédéric-Élie restait inexorable ; le dernier délai approchait pour retirer les caisses qui, sans cela, reprendraient la route de Lausanne. Gaspard ne savait vraiment plus à quel saint se vouer, quand un après-midi, vers cinq heures, il vit arriver Rarogne.

Le grand homme leva le nez vers les plafonds, tâta les murailles, examina les papiers et les meubles, et finit par ouvrir les armoires vides, sans plus se gêner que s'il eût été chez lui. Puis il s'assit sans façon, et dit :

– Tout ça, c'est très bien compris, mon garçon ; n'empêche que vous êtes dans l'embarras.

Gaspard voulut nier ; l'autre ne lui en laissa pas le temps.

– Ne faites pas le malin avec moi, ça ne prendrait pas. J'ai bien vu que vos armoires sont vides : d'ailleurs, on me l'a dit, et je sais que vous avez des caisses en souffrance là, en bas ! Eh bien ! la belle affaire ! Vous avez été trop vite, voilà tout. Vous avez eu les yeux plus grands que le ventre, comme on dit. Il y a des gens qui vous blâmeraient. Moi, ça ne me déplaît pas : j'aime les hommes qui vont de l'avant ; c'est comme ça qu'on fait son chemin. Vous voyez que vous avez eu tort de vous méfier.

Debout devant son visiteur, Gaspard le regardait en dessous, en tâchant de deviner où il en voulait venir. Il dit :

– Je ne me méfie pas de vous, monsieur de Rarogne !

– Ai fait, vous vous méfiez ! Et c'est injuste, car je viens exprès pour vous tirer d'affaire. Il vous faut de l'argent, n'est-ce pas ? Combien ?

Gaspard ne se pressa pas de répondre : partagé entre sa méfiance naturelle et la joie d'entrevoir son salut, il cherchait la ficelle sans la découvrir. Jamais encore il n'avait entendu parler du « coup de l'étranglement », inconnu à Vallanches, et il n'était pas assez fin pour le pressentir. Rarogne répéta :

– Voyons, combien vous faut-il ?

Le besoin d'espérer l'emporta sur la méfiance ; mais la question était trop directe pour un garçon prudent, malgré sa hardiesse, qui n'avait pas envie de raconter ses affaires en détail au premier venu. Gaspard se contenta donc de dire :

– Il faudrait payer ce qu'il y a en bas.

– Et il y en a pour... ?

– Je ne sais pas le chiffre. Il faut que j'aille voir la lettre de voiture.

Il gagnait ainsi du temps pour réfléchir.

– Allez voir ! fit Rarogne avec un geste d'impatience.

Il sortit de son pas lourd, resta plusieurs minutes, revint en rapportant une bouteille et deux verres.

– Vous accepterez bien une goutte d'Amigne, monsieur de Rarogne ?

– Je vous remercie, avec plaisir.

Gaspard déboucha lentement la bouteille, souffla sur le goulot pour chasser la poussière du cachet, et dit, comme s'il avait oublié l'objet de leur conversation :

– L'Amigne, c'est un bon vin qui réchauffe l'estomac !

Il remplit les verres ; Rarogne, qui n'aimait point à perdre son temps, revint à la charge :

– Avez-vous retrouvé votre lettre de voiture ?

Malgré sa lenteur, Gaspard s'était décidé ; il répondit d'un ton indifférent :

– Bien sûr, que je l'ai retrouvée.

– Eh bien ?

– Il y en a pour quinze cents francs. À la vôtre, Monsieur de Rarogne !

– À la vôtre... Pas davantage ?

– Non. N'est-ce pas, qu'il est bon ?

Il avait vraiment l'air de ne penser qu'à son vin.

– Excellent ! dit Rarogne... Eh bien, je vous les prête, moi, ces quinze cents francs !

Un éclair de joie passa dans l'œil de Gaspard, qui l'éteignit aussitôt, pour demander :

– À quel intérêt ?

– Au cinq, parbleu ! Me prenez-vous pour un usurier ?

Il y eut un silence. Ce fut Rarogne qui dut le rompre.

– Est-ce entendu ?

Gaspard parut hésiter encore :

– Je veux bien, moi ! finit-il par dire.

Aussitôt, Rarogne reprit :

– Seulement, mon garçon, vous n'irez pas loin avec vos quinze cents francs ! Vous figurez-vous que les clients vont arriver comme des poulets qu'on appelle ? Et puis, s'ils viennent, il faudra les nourrir, ces gens-là ; ils ne vous payeront pas d'avance. Alors ? Tâchez d'oublier un peu vos finasseries, pensez que vous causez avec un homme habitué à mener rondement les affaires. Vous n'avez plus le sou, voilà le fin mot de l'histoire. Eh bien, dans un métier comme le nôtre, il faut pouvoir attendre : vous ne pouvez plus. Comment voulez-vous vous en tirer ?

Gaspard regardait le vin d'or au fond de son verre. Il finit par dire :

– C'est bien sûr que c'est toujours difficile de faire quelque chose. Mais ça finira par s'arranger.

– Hé ! sans doute, ça s'arrangera... parce que je suis là ! Heureusement pour vous, je vous en réponds ! Je me suis dit : « Voilà un brave garçon qui s'est donné beaucoup de peine. À présent, il a presque fini. Il est comme un vaisseau qui sombre au port. Eh bien, il faut le tirer de ce mauvais pas ! » Et je vous apporte six mille francs, que je vais vous prêter jusqu'au printemps prochain, au cinq, contre un simple billet à ordre ! Dites après ça qu'il n'y a pas une Providence pour ceux qui le méritent !

Vaincu, conquis, Gaspard ne put que murmurer :

– Il y a pourtant de braves gens au monde !

Et il écrivit le billet, en achevant la bouteille. Il pensait : « Étais-je assez nigaud de ne pas dire oui tout de suite ! »

Une fois le linge empilé dans les armoires et les services rangés dans le buffet de la salle à manger par Rosine, l'hôtel fut prêt à recevoir n'importe

qui. Cette fois, rien n'y manquait plus ; Gaspard pouvait dire, avec une juste satisfaction :

– Il n'y en a pas un à Vallanches qui soit monté comme le mien !

Malgré cela, les hôtes ne se pressaient point d'arriver. Le chef, qui flânait par le village avec des allures importantes, n'allumait pas même ses fourneaux ; Rosine bâillait sur la porte, ou faisait la causette avec Gaspard, qui oubliait ses soucis dès qu'il la voyait rire. Et elle riait toujours, tantôt par malice, pour se moquer des autres hôtels, tantôt par coquetterie, pour montrer ses dents. Au commencement, elle demandait :

– Pourquoi n'avons-nous donc personne, Monsieur Gaspard ?

Gaspard répondait :

– Parce que la saison n'est pas encore commencée.

– C'est que je m'ennuie, moi, disait la jolie fille ; j'aime bien travailler, vous savez !

Mais quand elle vit que personne n'arrivait, elle ne demanda plus rien. Car si la saison tardait pour eux, elle battait déjà son plein pour les autres. De véritables caravanes de voyageurs débarquaient chaque jour devant les deux hôtels, les Anglais al-

lant de préférence à la *Dent-Grise,* tandis que les vieux clients revenaient au *Chamois* avec une fidélité d'hirondelles qui retrouvent leur nid. En sorte que Gaspard et Rosine, de leur seuil, pouvaient observer la gracieuse Élise Allet qui recevait avec de gentils sourires et d'amicales poignées de main ses anciens habitués.

Il y en avait aussi de nouveaux, que Gaspard voyait pulluler, comme un joyeux essaim, autour du vieil hôtel. Mais c'est à peine s'il remarquait, dans le nombre, les belles demoiselles qu'en d'autres temps il aurait eu si grand plaisir à lorgner. Cette année-ci, elles ne l'intéressaient plus : est-ce que Rosine n'était pas aussi jolie et aussi fine que les plus fines et les plus jolies d'entre elles ? Bonne fille, avec cela, riant volontiers, plus sage qu'on n'aurait cru d'abord, toute aux petits soins avec Vieille-Suisse, dont l'œil brouillé regardait les choses sans plus les voir, contente avec cela, comme si c'était pour elle, quand un passant s'arrêtait par aventure, au *Florent.* Alors, il fallait la voir sautiller comme un oiseau autour du voyageur qu'elle servait ! Mais Gaspard, au lieu de se réjouir d'avoir quelqu'un, sentait une grande souffrance et jetait sur son client de hasard des regards furieux. D'ailleurs, les grâces de Rosine ne servaient guère : les passants continuaient leur route,

après avoir vidé une bouteille ou bu une tasse de café, et l'hôtel restait désert, tandis que les étrangers affluaient à la *Dent-Grise* et qu'au *Chamois* la petite coterie des anciens habitués était à peu près complète.

Parmi ceux-ci, George Croissy, arrivé plus tôt que d'habitude pour travailler à sa *Bénédiction des tombes*, eut une déception cruelle. Comme il passait devant la fontaine neuve et se lamentait de la disparition du vieux lavoir pittoresque, Nanthelme, qui l'accompagnait, ne put s'empêcher de lui dire en soupirant :

– Ça n'est pas tout, monsieur Croissy !

– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Venez voir !

Il emmena le peintre vers le cimetière, dont il entrouvrit le portail. Croissy eut un geste de recul : le champ du repos si paisible, où les familles dorment en groupes fidèles, venait d'être bouleversé comme un terrain qu'on défriche. Des débris de croix jonchaient le sol. La terre sainte était remuée et retournée comme pour des semailles. Arrachés, les arbres mortuaires trouvés trop vieux, des cyprès, des ifs, des églantiers qui prêtaient depuis si longtemps l'ombre de leur feuillage ou la grâce de leurs fleurs à des morts inconnus ; arrachées, les

touffes de fleurs sauvages, les mauves, les trolles, les camomilles, les coquelicots qui se balançaient entre les tombes et tapissaient le sol ; dans un coin, contre le mur de l'église, il y avait un tas d'ossements jetés pêle-mêle, tibias sur fémurs et clavicules ; les os des ancêtres oubliés, morts depuis trop d'années, dont les noms s'étaient effacés sur les croix, que leurs petits-neveux ne visitent plus le dimanche, les restes anonymes des pauvres morts aux âmes négligées, privés de prières, qu'on chassait maintenant de leur dernier asile.

– Mais qu'ont-ils donc fait ? s'écria le peintre.

Nanthelme expliqua :

– Ils les ont mis à l'alignement, monsieur Croissy. C'est la loi. Les familles ne seront plus réunies comme autrefois. On sera jeté là l'un après l'autre, au hasard. Tant pis pour ceux qui voudraient rester ensemble !

Comme ils demeuraient là sans rien dire, ils aperçurent le curé, qui partait de son pas pressé, son bâton de montagne à la main. Croissy l'arrêta, et lui désigna de geste le cimetière saccagé :

– Vous avez supporté cela, Monsieur le curé ?

Le curé s'arrêta, et répondit :

– Il fallait bien, monsieur Croissy. On n'avait plus de place.

– On en trouve bien pour construire des hôtels. Ce champ-là, tenez, ce champ de pommes de terre, est-ce qu'on n'aurait pas pu le prendre ?

Debout, appuyé sur son bâton, le curé, que ces reproches troublaient un peu, répondit :

– Bien sûr, monsieur Croissy, qu'on aurait pu le prendre. J'y ai pensé. Je l'ai demandé au propriétaire. C'est Frédéric-Élie. Il m'a répondu : « Trop bien situé, mon champ ! On y peut construire. Après le chemin de fer, il vaudra cinquante francs la perche. Jamais la commune ne me le payerait ce prix-là ».

X



Cette année-là, un pensionnat de jeunes filles s'abattit sur le *Chamois*, comme un vol d'oiseaux bigarrés. Elles avaient de quatorze à dix-huit ans, des cheveux tressés en longues nattes ou flottants sur leurs épaules, blonds, bruns, noirs, roux, « au-

burns » : le français qu'elles parlaient par ordre se nuançait de tous les accents ; leurs rires sonnaient comme des gammes bien perlées. Après les repas, elles papillonnaient sur la place, passaient et repassaient en couples d'amies, les mains à la taille, en chuchotant des confidences, ou s'en allaient rêver sur les roches moutonnées, avec de vagues pensées et d'incertains désirs au fond de leurs grands yeux. À table, leur bruit de volière rendait impossible toute conversation. Ce fut grand bonheur, car il y avait cette année-là, avec les Adeline revenus comme exprès pour emplir la maison de leurs jérémiades, une ancienne institutrice à belles manières, M^lle^ Topin, qui se plaisait à dévider d'interminables discours, en langage choisi, pour être écoutée. Croissy la comparait à ces orchestrions qui mâchent d'atroce musique dans certains restaurants ; il ajoutait :

– Seulement, elle n'attend pas qu'on la remonte et ne s'arrête jamais.

Elle faisait l'effroi des anciens habitués, groupés comme toujours autour de M^me^ Sauge et de Volland. Leur compagnie s'était augmentée de Flammans, revenu depuis peu, qui s'imposait avec son insupportable familiarité. En revanche, elle perdit Sergine, qui fit défection pour passer au pension-

nat, dont il devint le guide et le porteur, – sans qu'on pût jamais savoir si la complaisance s'adressait à l'une des brebis du troupeau ou à sa grâce collective.

Dans l'existence assez monotone de ces gens dissemblables, qui s'efforcent de se témoigner quelque bonne volonté réciproque et bâillent ensemble les jours de pluie, il y avait une heure amusante, celle des nouveaux arrivants, qui coïncidait avec le retour des chèvres. Chaque soir, en sortant de table, on avait cette double distraction : de voir s'arrêter devant les hôtels les petites voitures basses, d'où descendent les figures inconnues, au milieu d'un troupeau folâtre qui se bouscule pour attraper du sel ou du pain. C'était le moment aussi où l'on discutait les projets de courses, en consultant dans sa niche, à côté de la porte cochère, le baromètre anéroïde qui promet toujours le beau temps. Or, par une soirée douteuse, où le « vent de Savoie », en contradiction flagrante avec le baromètre, amassait des nuages inquiétants autour de la Dent-Rouge, on vit arriver Madeleine Vallée, à pied et seule.

La jeune fille avait changé d'expression, sinon de figure : en se fixant et s'accentuant, le caractère de méfiance inquiète que prenait sa physionomie

contrastait davantage avec sa beauté sereine, dont il rompait l'harmonie ; au fond de ses grands yeux moins mobiles, son regard se concentrait, chargé d'énergie et de soupçons ; sa démarche éveillait l'idée d'une résistance toujours prête contre quelque ennemi toujours présent : en sorte qu'elle frappait moins par son charme que par son air de réserve excessive et presque de souffrance. Elle rendit à peine les saluts qu'on lui adressa, ne répondit que par une brève parole au souhait de bienvenue de Volland, pour disparaître aussitôt dans l'hôtel, derrière Élise Allet. Ce fut une arrivée sans expansion, sans gaieté, et ce passage presque maussade d'une personne pourtant si belle, provoqua un vague malaise parmi les hôtes du *Chamois.* Ils se consultèrent des yeux, comme pour se communiquer leur commune impression ; puis, à travers le clochettement du troupeau frétillant des chèvres, on entendit l'aigre voix de M^lle^ Topin, qui demandait :

– Qui est-ce ?

Ses yeux brillaient de curiosité maligne, comme si elle eût deviné, en la nouvelle arrivante, un de ces êtres marqués pour exciter les langues vipérines ; comme sa question tombait dans l'oreille de M^me^ Adeline, il y eut entre les deux femmes un

échange éloquent d'exclamations, de gestes, de sous-entendus. Mme Adeline plissa les lèvres et fit :

– Oh !

Un « oh ! » expressif, qui classait Madeleine parmi celles dont on a beaucoup de mal à dire. Mlle Topin répondit :

– Ah !...

Signifiant ainsi, plus clairement que par une longue phrase, qu'elle comprenait.

Mais les détails manquaient encore : même entre gens qui s'entendent à demi-mot, il ne suffit point d'un cri pour raconter toute une histoire ; et, bien qu'elle eût d'emblée deviné le sens général de celle-là, Mlle Topin brûlait d'en apprendre les épisodes. Elle demanda donc :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Mme Adeline soupira, se tut un instant pour tenir en suspens la curiosité excitée, et reprit, assez haut pour qu'aucune de ses paroles ne se perdît :

– Cette jeune fille est plutôt jolie, n'est-ce pas, Mademoiselle ? On ne soupçonnerait pas qu'un tel visage cache une vilaine âme. Mais c'est toute une histoire, Mademoiselle. Oh ! je puis bien vous la raconter : je la connais par le menu, car je suis intimement liée avec sa famille : j'entends son oncle

et sa tante, Mademoiselle, M. et Mme Vallée, car elle est orpheline. Ce sont des gens excellents, – la bonté même ! – et vous n'imagineriez pas les tourments qu'elle leur cause.

Volland, qui écoutait avec intérêt, murmura à l'oreille de Mme Sauge :

– Vous allez voir que c'est le mouton qui a commencé.

Mme Adeline continuait :

– Notez qu'ils l'ont recueillie, ils lui ont ouvert leur maison, ils l'ont installée à leur foyer comme leur propre fille.

Mlle Topin interrompit :

– Elle n'avait donc point de fortune ?

– Oh ! si fait ! répondit Mme Adeline. C'est-à-dire que son excellent oncle est parvenu à sauvegarder ses intérêts, à force de sacrifices. Mais là n'est pas la question. Sa seconde famille lui a donné mieux que du pain et de l'argent : de bons exemples, une saine atmosphère, des soins maternels. Mme Vallée a été pour elle la meilleure des mères. C'est qu'elle ne savait pas quel serpent elle réchauffait dans son sein !

Mlle Topin trouvait ces préambules bien longs.

– Mais enfin, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Ce qu'elle a fait, Mademoiselle ? Je vais vous le dire. D'abord, l'an dernier, elle s'est enfuie de la maison, où il a fallu la ramener de force. Et puis, à peine majeure, elle a réclamé ses comptes de tutelle, par voie juridique, Mademoiselle ! Comprenez-vous une chose pareille ? Une jeune fille de vingt et un ans qui se conduit comme un procureur ! Car elle a fait un procès, Mademoiselle. N'est-ce pas honteux ?

M^lle^ Topin s'attendait à des révélations d'autre sorte ; aussi trahit-elle sa déception en murmurant :

– C'est tout ?...

M^me^ Adeline se récria :

– Comment, vous ne trouvez pas que c'est assez ?

– Oh ! sans doute, c'est très grave, Madame ! Et son procès, elle l'a perdu sans doute ?

– Mais non, Mademoiselle, elle l'a gagné ! C'est ce qu'il y a d'affreux : les magistrats ne jugent jamais que d'après le Code, sans tenir compte d'intérêts bien plus importants que les intérêts matériels. Sa pauvre tante a failli mourir de cha-

grin, Mademoiselle ! Maintenant, cette jeune fille vit seule, avec une femme de chambre. N'est-ce pas effrayant ? Comment voulez-vous que cela finisse ? Notez qu'elle s'est mise à faire de la peinture, encore ! Elle veut être artiste ! Ah ! si ses pauvres parents la voyaient !...

Rien de tout cela ne ressemblait à « l'histoire » que M^lle Topin avait espérée ; comme elle y tenait, elle demanda, d'un ton discret :

– Vous m'avez dit qu'elle avait quitté la maison de son oncle Madame. Était-elle... seule ?...

M^me Adeline se mordit les lèvres : pour répondre, elle baissa la voix, avec cette instinctive pudeur qu'ont parfois les gens qui disent de très vils mensonges ; et les deux femmes continuèrent à papoter, sans qu'on entendît leurs propos.

Le lendemain, quand Madeleine fit son entrée dans la salle à manger, pour prendre à côté de Volland la place qu'on lui avait marquée, toutes les têtes se tournèrent de son côté. Tranquillement, avec cette énergie résolue et volontiers combative dont les impulsions la guidaient souvent, elle fit des yeux le tour de la table, croisa son regard avec les regards malveillants de M^lle Topin, puis avec le regard haineux de M^me Adeline, qui cependant se

trouva forcée de la saluer ; faiblesse dont elle se vengea en murmurant à l'oreille de M^lle^ Topin :

– Quelle effrontée !

Ce petit manège avait causé une gêne à laquelle la bruyante arrivée de Rarogne fit une heureuse diversion. Depuis le commencement de la saison, il montait ainsi de temps en temps à Vallanches, pour surveiller les travaux de son hôtel. Il venait alors prendre ses repas au *Chamois*, comme un simple touriste. Mais il s'y comportait en souverain, qui partout est chez soi. Selon son habitude, il se mit d'emblée à parler très haut, en s'adressant à ses voisins, Croissy et Flammans, – avec l'expansion familière et intarissable qui lui était naturelle. Grâce à sa voix, à sa carrure, à son importance, à ses gestes, sa conversation devenait tout de suite un monologue. M^lle^ Topin elle-même n'éprouvait plus le besoin de placer son mot ; le pensionnat se taisait comme une ruche endormie ; Élise Allet, qui aidait au service à cause du grand nombre des convives, négligeait de passer les plats pour mieux écouter, car il lui semblait que cette voix sonore allait toujours proférer des oracles, – quelque chose comme les Douze-Tables des aubergistes.

Rarogne choisissait lui-même ses sujets, qu'il traitait à bâtons rompus, sans écouter les répliques de ses interlocuteurs quand elles le gênaient. Ce jour-là, après avoir constaté qu'il faisait très chaud sur la route, il se mit à dire : J'ai rencontré un savant, hier, à Sion, une espèce d'historien qui fouille dans les vieux papiers. Cet homme m'a raconté toute l'histoire de mes ancêtres. C'étaient des gaillards, savez-vous, Monsieur Croissy ?

Ainsi interpellé, Croissy se contenta de répondre :

– Je le pense bien.

Rarogne agita la main au-dessus de sa tête :

– Oh ! fit-il, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ! Ce qu'ils se sont battus, ces vieux barons, contre les Savoyards, contre l'évêque de Sion, contre les paysans, contre les Bernois, contre tout le monde, enfin ! Ils étaient vainqueurs, ils étaient vaincus, ils étaient prisonniers. Leurs femmes vendaient leurs bijoux pour payer des soldats. On leur rasait leurs châteaux. Ils allaient en pèlerinage. Ils partaient pour l'exil. Et ils revenaient toujours ! Ils étaient puissants comme des princes, ils dirigeaient toutes les affaires du Valais. Et puis, un beau jour, la Matze s'est levée contre

eux : ils se sont effondrés comme une tour qui s'écroule. Il y a près de cinq cents ans de cela ! cinq cents ans ! Et je descends d'eux, moi qui vous parle ! Ce que ma famille a fait dans l'intervalle, par exemple, je n'en sais pas le premier mot. Un plongeon !

Il cligna de l'œil, d'un air malin :

– C'est moi qui la relève ! Oh ! par des procédés nouveaux, en moderne que je suis, en homme qui comprend son époque.

– Fin de siècle, quoi ! fit Croissy, d'un ton qui frisait l'impertinence.

Rarogne eut un geste de magnifique étonnement :

– Croyez-vous par hasard que je plaisante ? Pas le moins du monde, Monsieur ! J'ajouterai que ce que je fais vaut bien ce qu'ils faisaient : à l'occasion, ils détroussaient les voyageurs ; moi, j'offre aux étrangers de bonne cuisine et des logements confortables, – sans les tondre, encore !

Croissy, agacé, ne se déridait pas ; Flammans seul rit bruyamment de la boutade.

– Voulez-vous que je vous raconte, continua Rarogne, ce que j'ai répondu un jour à un ambassadeur descendu au *Grand-Hôtel de Lestral ?* Il

s'étonnait de voir un gentilhomme aubergiste, et rappelait le temps où les Suisses ne vivaient guère que de leurs armes. Je lui ai dit : « Monsieur l'Ambassadeur, les nobles de ce pays servaient autrefois l'étranger l'épée au côté ; moi, je le sers la serviette sous le bras ; mais le cœur est resté le même ! »

Plusieurs approuvèrent.

Croissy cita ironiquement un vers d'un chant militaire :

– Les fils seront dignes des pères...

Rarogne se tourna vers le peintre, et, le foudroyant du regard, continua :

– Hé ! Monsieur, trouvez-vous par hasard que c'était si beau, ce commerce de chair humaine ?

– En tout cas, c'était héroïque ! dit Croissy.

– Allons donc ! Ils se battaient pour de l'argent, sans souci du drapeau qu'ils servaient. Ils en changeaient, d'ailleurs, et combattaient le lendemain ceux qu'ils avaient défendus la veille. Ils abandonnaient leur pays, ils n'avaient plus de patrie. Les champs restaient en friche, on ne trouvait plus d'ouvriers. Ces héros étaient des pillards ; ils

ne songeaient qu'au butin. S'ils se battaient pour le compte d'autrui, ils se décidaient avec peine à défendre leur patrie ; car pour eux, la guerre était un commerce, un commerce qu'on ne cultive que quand il rapporte ! Aussi a-t-il fallu que les hommes de cœur du pays les arrêtent et les retiennent, et leurs exploits n'ont jamais été que la plus triste page de notre histoire !

Quelque peu sympathique que lui fut Rarogne, Volland ne put s'empêcher de l'approuver.

– Vous avez raison, dit-il. Ce fut une heure de folie d'un peuple honnête et vaillant.

– C'est pour cela que je me fâche quand on nous jette au nez nos ancêtres ! ce qu'il faut, voyez-vous, c'est être de son temps. Que voulez-vous qu'ils fassent aujourd'hui, les descendants de nos grandes familles ? Leurs châteaux sont en ruines, ils n'ont plus même de vieilles épées à vendre aux antiquaires. Il y en a quelques-uns qui meurent de faim dans des palais délabrés ; il y en a qui se contentent d'humbles places de fonctionnaires, sous prétexte qu'il est plus noble de gratter du papier timbré que de tenir des livres de compte. Ceux-là sont bien finis : la Matze les a tués. Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui s'emparent des armes nouvelles pour redorer leurs vieux blasons, ceux

dont vous pouvez lire les noms illustres à la quatrième page des journaux, parmi les annonces, ceux qui ouvrent des hôtels, qui vendent du vin, qui travaillent et produisent. Voyez Moi ! L'écusson des Rarogne était tombé dans la poussière : je l'ai refait à ma manière : c'est mon enseigne ! Ils portaient, – à ce que m'a expliqué mon savant, – d'or à l'âge de sable, allumée, lampassée et armée de gueules. Moi, je porte simplement : *Grand-Hôtel de Lestral.* C'est aussi de sable et d'or, comme ils disent, puisque les lettres sont jaunes sur fond noir !

Là-dessus, Rarogne repoussa le plat de fraises que lui offrait Élise Allet.

– Non, merci, Madame Allet, je ne prends jamais de fruits. Envoyez-moi le café devant la maison. Sans chicorée, n'est-ce pas ?

Il se leva de table pour rester sur son effet, en faisant signe à Flammans de le suivre, et sortit sur la place, qu'il traversa pour s'approcher de l'*Hôtel du Florent*, en attendant son café.

Trois ou quatre étrangers sortaient de la maison neuve, avec des mines ennuyées. Gaspard stationnait devant sa porte, à côté de Rosine, avec laquelle il plaisantait aussi gaiement que si son hôtel eût été rempli. Rarogne s'approcha de lui, les

mains dans les poches de son veston, et lui demanda, d'un air insouciant :

– Eh bien, ça marche, les affaires ?

Gaspard, en se dandinant, répondit de sa voix traînante :

– Ça va comme ça peut, monsieur de Rarogne.

– Ça va comme ça peut, ça veut dire que ça ne va pas, hein ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire, fit Gaspard, qui ne voulait pas se plaindre. Mais le monde a de la peine à venir.

– Vous avez pourtant tout ce qu'il faut pour l'attirer, riposta Rarogne en coulant un regard vers la jolie chambrière.

Comme Rosine rougissait, enchantée du compliment, il lui donna deux ou trois tapes amicales sur la joue : ce qui la fit rougir plus fort, tandis que Gaspard, au contraire, devenait pâle comme un linge et roulait des yeux furieux. Pourtant il avala sa colère, sans souffler mot. Maurice Combes et César Cascatey, qui avaient observé la scène à trois pas de distance, en se concertant pour une course prochaine, se regardèrent en riant : depuis quelque temps, les gens répétaient que Gaspard en tenait pour sa jolie bonne ; il paraît bien que

c'était vrai. Et le malheureux n'était point au bout de sa jalousie, car, comme Rarogne s'éloignait, Flammans voulut l'imiter, s'approcha de Rosine à son tour et lui prit le menton, en faisant la bouche en cœur. Mais la patience de Gaspard était à bout : sa lourde main s'abattit sur le bras de l'ingénieur, qu'il tordit à le faire crier, tandis que Rosine, confuse, se hâtait de s'esquiver, et que Flammans, contusionné, s'excusait, avec son accent rauque :

– C'était pour rire, Monsieur Clêvoz, c'était pour rire !

– Eh bien, allez rire ailleurs !

Rarogne, qui s'était retourné, haussa les épaules en grognant :

– En voilà un qui n'ira pas loin !

Assis seul sur le « banc des vieux », le père Clêvoz suivait la scène, de son œil morne qui ne s'intéressait plus à rien. Car, maintenant, il ne se mêlait plus aux groupes où l'on cause ; il se réfugiait avec sa pipe sur la planche allongée devant le cimetière, où viennent s'asseoir ceux qui n'ont plus rien à dire, ceux qui ne pensent plus, les septuagénaires trop faibles pour aucun travail, trop las pour réfléchir encore, bons seulement à ressasser ensemble leurs vieux souvenirs, qu'ils ne se communiquent même pas, comme des bœufs qui

ruminent à la même étable, mûrs pour le champ du repos, dont on croirait volontiers qu'ils ont enjambé la muraille. Rosine l'inquiétait, le pauvre vieux, comme un danger qu'on pressent sans le comprendre, comme un de ces petits nuages qu'on aperçoit au bout du ciel la veille d'un jour de moissons. Mais il ne s'en rendait pas compte et n'en aurait rien dit à Gaspard : il se contentait de la regarder avec des yeux étonnés, comme on regarde une machine aux rouages compliqués, dont on ignore le fonctionnement. Quand il la rencontrait dans la maison, il avait toujours l'air de penser : « Qu'est-ce que c'est donc que ça ? » Quand elle lui adressait la parole, ses lèvres mâchonnaient une réponse qu'elles ne prononçaient pas. Du reste, la jolie bonne l'entourait de petits soins gentils : sans les apprécier, il se laissait câliner, comme un enfant par une belle-mère dont il se méfie.

Comme Rarogne et Flammans, – l'ingénieur, un peu penaud, baissant l'oreille, – s'attablaient devant le *Chamois* pour prendre leur café, les autres convives sortaient de la salle à manger. Les pensionnaires se dispersèrent aux quatre vents, et l'on vit Sergine hésiter entre leurs divers groupes ; M^lle^ Topin s'installa sur un banc, au-dessous du baromètre anéroïde, à côté de M^me^ Adeline, – non

certes pour se taire ensemble ; les hommes allumèrent leurs pipes ou leurs cigares ; des enfants gambadaient. Madeleine passa, sans rien dire à personne, prit une chaise, et s'assit à l'écart, toute seule. Volland, se détachant du groupe des fumeurs, s'approcha d'elle. Il prononça quelques phrases banales qui n'obtinrent que des réponses distraites, – la jeune fille restant méfiante, comme résolue à repousser toute avance pour s'enfermer en elle-même. Sans se laisser rebuter par cette attitude presque hostile, il dit :

– Moi qui suis un vieux Vallanchais, je me réjouis toujours de voir revenir les figures des autres années. L'an passé, nous avons regretté votre absence, avec M. Sterny. Cette année, c'est lui qui n'est pas là.

Elle le regarda, surprise, un peu troublée, en se demandant quelle intention amenait ce nom dans leur indifférent entretien. Volland, non sans l'observer, continua :

– Mais j'ai reçu une lettre de lui...

Il s'arrêta.

– Ah ! fit-elle en jouant l'indifférence.

Ses yeux s'étaient fixés sur la tête noire de la Matze, qu'ils ne quittaient plus. Volland dit lentement :

– Je ne sais pas encore s'il viendra ; il hésite.

Un imperceptible frémissement des sourcils lui indiqua seul qu'on l'écoutait avec intérêt.

– Je crois plutôt qu'il se décidera, ajouta-t-il.

Madeleine répéta :

– Vous croyez...

Il y eut un silence, comme si le sujet était épuisé. Mais Volland reprit, d'un ton changé, qui n'affectait plus l'insignifiance convenable aux propos oiseux :

– C'est un homme un peu singulier, que M. Sterny, tel qu'on n'est guère habitué d'en rencontrer ici : un homme compliqué. Je lui crois une âme très noble, mais que des mélanges impurs ont longtemps enveloppée et qui a eu de la peine à se dégager. La vie a été pour lui l'opération qui délivre de ses alliages le métal précieux... Vous savez sans doute, Mademoiselle, qu'on ne trouve jamais l'or pur, qu'il faut tout un triage pour le tirer de son minerai ?

Madeleine murmura :

– Je ne savais pas...

– Ce triage est une opération difficile : on a des machines qui écrasent, broient, chassent les éléments grossiers... M. Sterny a passé par ces machines. Il a traversé des épreuves dont bien d'autres, aux âmes nulles, ne seraient point sortis meilleurs. Lui, en a été renouvelé, transformé, – épuré. Si je vous dis cela, Mademoiselle, c'est parce que je crois qu'il doit un peu sa métamorphose à Vallanches, à la beauté de la nature, à la bonté de l'air, à la simplicité de cœur des gens qu'il a rencontrés ici, – peut-être aux sympathies que quelques-uns d'entre eux ont su lui inspirer.

D'un grand effort, Madeleine détourna ses yeux troublés de la Matze, les ramena sur Volland, et dit, en abaissant malgré elle ses longs cils :

– Ce que vous me dites peut être vrai, Monsieur, mais je connais très peu votre ami.

Sa voix se faisait d'une douceur infinie, qui corrigeait l'indifférence des paroles.

– Je ne puis dire que je le connais beaucoup, répondit Volland. Je l'ai vu d'abord ici, il y a deux ans, quand il venait pour la première fois ; puis, l'an dernier, nous sommes allés ensemble à la fête des Vignerons, où je sais qu'il vous a rencontrée, mais où je n'ai pas eu le plaisir de vous apercevoir. Enfin, cet hiver, avant de partir pour la Tunisie, où

il a fait un assez long voyage, il a passé quelques jours auprès de moi, à Vevey. C'est là surtout que j'ai appris à le connaître, car nous avons causé très confidentiellement. Toutes sortes de questions le préoccupent. Il voudrait donner un but à sa vie. Grave problème ! Oh ! facile à résoudre pour les gens comme moi, qui sont soumis aux exigences d'une carrière. Mais lui ! Il ne veut plus de ce qu'il appelle un métier parasitaire, c'est-à-dire qu'il se refuse généreusement la part meilleure, celle que réclament d'habitude les jeunes gens de sa fortune et de sa position. Il a d'autres ambitions, il voudrait être utile, servir par son œuvre la bonne cause des hommes de progrès ; il se demande ce qu'il pourrait faire.

Volland s'arrêta. Madeleine fixait un point invisible dans l'espace, immobile d'attention, frémissante d'une émotion que sa volonté contenait. Volland reprit :

– Je vois par sa lettre qu'il n'a pas encore trouvé la solution du problème, bien qu'il me parle avec un certain enthousiasme de ces grands pays nouveaux qui réservent à l'homme une vie saine et ses joies de créateur. Mais ce n'est qu'un éclair pour autant que j'en puis juger. Après avoir passé quelques semaines en Tunisie, il a voyagé au ha-

sard. Je plains les âmes errantes : ce sont des épaves qui se laissent ballotter à travers le monde. Il faut que l'arbre jette ses racines dans un bon terrain, pour croître, pour fleurir, pour donner ses fruits. Mon ami ne demanderait qu'à trouver ce sol propice. Et moi, je ne saurais vous dire combien je lui souhaite de fixer sa vie vagabonde.

Il avait parlé avec une émotion croissante, Madeleine comprit le vrai sens de ses paroles : elle sentait la délicatesse de cette sympathie qui, ayant deviné son cœur et celui de Julien unis par tant de fils mystérieux et séparés par le fleuve de tout ce que la vie se plaît à rouler entre des êtres qu'elle destine au véritable amour, leur offrait son loyal concours. Elle aurait voulu répondre à cette confiance par une confiance égale, accepter d'un mot ou d'un signe cette médiation bienveillante. Elle aussi, la vie l'avait enveloppée dans une gangue impure : trop de soupçons étaient entrés dans son cœur, où tremblaient encore les reflets honteux des laides convoitises, des viles pensées qu'elle avait innocemment suscitées ; elle sortait trop meurtrie d'un conflit trop laborieux, où la bassesse humaine s'était trop librement dévoilée à ses yeux candides : elle ne pouvait ni se confier ni s'épanouir ; une invisible force arrêtait sur ses lèvres les paroles confiantes, enfonçait au fond de

son cœur les douces pensées. Elle ne trouva pas un mot pour dire à Volland l'émotion qui la bouleversait, pas un regard pour répondre au regard infiniment triste qu'il posa sur elle. Et pendant qu'il s'éloignait, elle songeait que seul, peut-être, cet homme honnête, intelligent et bon, pouvait leur ouvrir la vraie voie de la vie ; qu'elle le laissait passer, pareille au blessé qui cacherait sa plaie au bon Samaritain ; qu'un mot suffirait pour le retenir, une phrase pour lui tout expliquer, et que cette phrase ni ce mot, elle ne pouvait les dire...

Mais avec cette intuition propre aux hommes que leur cœur éclaire, Volland comprit quand même : peu de jours après cette scène, dont le souvenir lui restait pénible, Julien arrivait, averti de la présence de Madeleine.

XI



Entre deux êtres qui s'aiment déjà sans savoir presque rien l'un de l'autre, naît bien vite le besoin des intimes confidences : ils veulent s'entendre penser, se dire tout ce qu'ils pensent, et chacun s'efforce de se révéler, non peut-être tout à fait tel qu'il est, mais tel qu'il désirerait l'être. Dans cet effort pour sembler meilleur, ou plus généreux, ou plus noble, il n'y a d'ailleurs aucun mensonge : car lequel est le plus vrai, de l'être réel que nous

sommes, dont la vie a troublé l'essence, ou de l'image idéale de nous-mêmes que nous conservons intacte au fond de notre cœur ? Or, au cours des heures délicieuses qui sont comme l'annonciation de l'amour, cette image que souillent les contacts ou que ternissent les reflets du train journalier se dégage et se fixe en nous exaltant. Pour quelques heures, ou pour quelques jours, ou pour un temps plus large, nous cessons de lui être inférieurs. Tels qu'elle nous forme, pareils à notre rêve, nous nous épanouissons pour l'être aimé en une splendeur que nous n'atteindrons jamais plus. De même, dans l'enchantement du printemps, les arbres cachent sous leurs fleurs leurs branches noueuses, blessées ou tordues, sous plus de fleurs qu'ils n'ont de feuilles et qu'ils n'auront de fruits. – C'est ainsi que Madeleine et Julien s'efforçaient de se raconter l'un à l'autre, à travers leurs rêves, l'enchaînement d'incidents qui faisait la trame de leur vie, et le mystère plus profond de leurs cœurs. Ils s'en allaient par la route qui monte vers les Traversis, ou par les sentiers des prés et des bois, si follement désireux d'être seuls ensemble qu'ils ne songeaient point aux yeux qui les observaient, aux commentaires qui naissaient derrière leurs pas, aux propos de M^me^ Adeline et de M^lle^ Topin, dont ils défrayaient maintenant les conversations.

Assises devant le *Chamois* sur le banc qui leur servait d'observatoire et de tribunal, les deux dames se communiquaient leurs remarques :

– *Ils* sont encore arrivés en retard au lunch. Avez-vous vu comme *elle* était rouge ?

– Vous savez qu'on *les* a vus partir ensemble de grand matin, avant le premier déjeuner ?

– Seuls ?

– Naturellement !

M^me^ Adeline soupirait, M^lle^ Topin levait les yeux au ciel, en murmurant :

– Triste, n'est-ce pas, chère Madame ?

– Pour ces pauvres Vallée, surtout, qui ont pris tant de peine pour *elle* et qu'*elle* récompense si mal !

Eux, cependant, s'émerveillaient de se trouver toujours d'accord, d'éprouver ensemble les mêmes émotions, d'aimer les mêmes paysages, de découvrir, à mesure qu'ils avançaient dans leurs confidences, des traits de ressemblance jusque dans leurs deux histoires : ne s'étaient-ils pas trouvés orphelins au même âge ? n'avaient-ils pas souffert tous deux de leur adolescence privée d'affection ? ne pouvaient-ils pas également se plaindre de la méchanceté des hommes ? Surtout, ils arrivaient

en même temps à ce tournant du chemin de la vie où l'on en mesure les contours, où l'on en cherche le but : moment décisif, car le chemin, si l'on se trompe, va se perdre dans les fourrés. Pouvaient-ils croire qu'en vain le hasard les faisait se rencontrer ainsi au même point difficile, et non pas plutôt un de ces signes du destin qui nous guide ? Volontiers, Julien parlait du « que faire ? » qui se dressait devant lui, Madeleine, plus naïve, plus confiante en la vie malgré ses déceptions premières, l'encourageait doucement :

– Vous êtes trop hésitant, trop complexe. Pourtant, un homme est le maître de son sort ; il peut faire ce qu'il veut : le monde lui appartient ; nul ne peut l'empêcher d'en faire la conquête, ou du moins de la tenter. Il me semble que si vous vouliez...

– Vouloir, répondait Julien ; n'est-ce pas justement là tout le problème ?

– On le résout !

Il savait ce qu'elle ignorait encore : qu'à côté des obstacles extérieurs il y a aussi, pour nous arrêter, ceux qui viennent de nous-même :

– Oui, disait-il, il y avait peut-être en moi de bonne étoffe ; j'aurais peut-être pu faire quelque chose, si...

Il n'allait pas plus loin : c'est qu'il venait de toucher lui-même à sa propre plaie, dont la douleur assoupie s'éveillait brusquement. Tandis que dans la limpide existence de Madeleine il n'y avait rien qu'elle ne pût dire, tandis qu'elle ne connaissait du mal que celui qu'elle avait souffert, Julien demeurait prisonnier de son passé, condamné à le taire et à le cacher. Les impurs souvenirs, l'horreur et la honte creusaient entre elle et lui comme un abîme étroit et profond, rempli d'ombre ; en sorte que leurs causeries s'arrêtaient toujours ainsi, au moment où, en devenant plus intimes, elles les rapprochaient davantage. Alors, ils se taisaient en se regardant ; puis Sterny détournait ses yeux ; et leur silence les effrayait. Il lisait sur le front de Madeleine qu'elle *savait ;* et il se disait avec désespoir qu'elle savait mal, à travers les propos de M. Vallée, et il voulait l'éclairer et il ne pouvait pas : car où prendre le courage d'appeler ces beaux yeux sur de laides images, de troubler cette âme candide par un récit affreux ? Ce récit, pourtant, elle l'attendait, prête à l'indulgence, après se l'être mille fois fait à sa manière, tel qu'elle pouvait le concevoir et l'arranger.

Inquiète, déçue, irritée après la première révélation de son oncle, elle en avait ensuite corrigé le sens en exerçant son imagination : en sorte que

son esprit romanesque, enclin à la révolte, faisait de Julien un héros et une victime, un héros de ce grand amour qui peut exiger de ses élus tous les sacrifices, une victime des lois injustes, des préjugés barbares, de l'universelle platitude. Ce qu'elle savait de lui ne fut plus que le canevas d'un roman magnifique, dont elle admira de confiance les péripéties inconnues, les couleurs violentes et rares, le dénouement tragique. Bientôt, quoique jalouse de l'héroïne inconnue du drame, elle s'introduisit elle-même dans cette fiction poétique, pour le rôle de la consolatrice attendue, de la sœur aux mains pleines de dictames, de l'amie entrevue en des rêves. Elle souhaita l'explication nécessaire, – la confession qui laverait la faute, la joie suprême de relever le pénitent, de guérir le blessé. Plusieurs fois, elle eut sur les lèvres des paroles pour en hâter l'heure : mille craintes confuses les arrêtaient dans sa gorge. Pourtant, elle sentait bien que Julien ne parlerait pas le premier de ces choses, – l'effort étant trop grand pour lui ; et ni l'un ni l'autre n'eussent consenti à les effacer dans l'oubli. Elles étaient là, toujours. Elle les enveloppaient de leurs ombres ; d'où jaillirait la lumière pour les dissiper ? Et les jours s'enfuyaient du vol rapide qu'ont les jours heureux.

Un soir, ils se trouvaient seuls sur cette espèce de promontoire rocheux où ils aimaient à voir mourir la lumière. Le soleil éteint, les glaciers épandus dans l'espace se couvraient de leurs teintes livides. La nuit montait du fond des vallées, gagnait les sommets, remplissait le ciel vide d'étoiles. Un silence divin les enveloppait, plus harmonieux que les plus belles musiques, ouatant la mousse sous leurs pieds, un silence dont ils percevaient les attouchements invisibles, qui remplissait leurs cœurs d'une tendresse débordante et pourtant inexprimable, dont la douce force irrésistible les inclinait l'un vers l'autre, un silence qui les emportait comme un fleuve très lent emporte deux plumes de cygne, et qu'ils eussent voulu aussi éternel que le ciel obscur leur semblait infini. Longtemps ils en savourèrent le mystère mélancolique à force de douceur. Puis des souffles froids firent frissonner Madeleine. Le charme était rompu, l'heure passée : il fallut prendre le chemin du retour, mais nulle parole banale ne pouvait plus tomber entre eux.

Ils descendirent de leurs rochers, ils se trouvèrent dans les prés. Madeleine posa la main sur le bras de Sterny, et dit :

– Je sais depuis longtemps que vous avez eu un grand malheur dans votre vie.

Il balbutia :

– Ah ! vous savez...

– Je sais.

Elle attendait la confession que l'aveu suivrait bientôt. Mais il continuait à marcher d'un pas ralenti, sans rien dire, la tête basse. Elle eut peur de l'avoir froissé, plus peur de l'avoir affligé ; pourtant, elle sentait qu'aucune volonté ne pouvait rappeler la parole prononcée, et qu'après cette parole, d'autres devaient venir pour faire éclater la lumière, le sentait comme elle et ne pouvait rien dire. Et, comme il tâchait de parler par un regard d'angoisse qui brilla dans la nuit, elle reprit, la voix tremblante, enfermant dans une courte phrase le sens complet de toutes ses pensées, de toutes ses rêveries, – le dernier mot de son roman :

– Comme vous avez dû l'aimer !

Sterny comprit aussitôt qu'avoir aimé, c'était son excuse, son pardon. Il eut l'intuition que leur avenir entier dépendait de sa réponse, la tentation de confirmer d'un mot, – peut-être que le silence aurait suffi, – cette explication de sa misérable

aventure, qui l'absolvait en le grandissant. Mais il sentit, en même temps, quelle serait l'infamie de ce mensonge, de quel poids il pèserait sur leur vie, la tache qu'il mettrait à leur bonheur, le mépris définitif où il le jetterait de lui-même.

Il détourna les yeux, et dit :

– Mais non, je ne l'ai pas aimée !

Madeleine retira la main si doucement posée sur le bras de Julien. À ce geste d'éloignement, il comprit que sa douloureuse franchise venait de déchirer un voile, qu'un poème s'effondrait, qu'une méfiance nouvelle entrait dans l'âme de la jeune fille ; il devina ou pressentit, les idées qui galopaient à travers l'espace qu'ouvrait en elle la fuite de son roman : « On peut donc vivre sans amour les drames les plus violents de l'amour ! On peut, sans cette suprême excuse, courir au-devant de la honte et de la mort ! » Et c'était là son secret, la honteuse blessure qu'elle rêvait de panser et de guérir ! Ah ! pourquoi donc l'avait-elle imprudemment découverte dans sa hideur d'ulcère empoisonné ! Pourtant, toute pitié n'était pas morte en elle : la révélation qui mettait sous ses yeux le mal en pleine lumière, l'éclairait aussi, plus faiblement, sur l'excuse qu'il a d'être universel et fatal, comme la laideur, la douleur et la vie. Et puis, il souffrait,

l'ami de tout à l'heure, auprès duquel elle venait de parcourir l'infini ; et sa souffrance était sincère, faite de honte, de remords, de regrets, de désir. Il cheminait à côté d'elle comme ployé sous le poids d'un monde, d'un monde très lourd de vices et d'iniquités. Aussi, son cœur de femme tremblait-il de le sentir si proche et si douloureux : si elle s'éloignait, c'est qu'une force secrète la tenait à distance ; si elle se taisait, c'est que la même force l'obligeait à se taire. Mais lui, pourquoi, pourquoi ne disait-il rien ?

Des lumières apparaissaient aux petites fenêtres des premiers chalets du village : de faibles lumières falotes, qui veillaient à peine, comme une lueur d'espoir au fond d'un cœur désolé. Julien murmura :

– Vous ne pouvez pas comprendre.

Madeleine répondit :

– C'est vrai, je ne veux pas.

Ce fut tout. Devant l'hôtel, ils se séparèrent sans rien dire, elle montant dans sa chambre, lui s'arrêtant sur la place où stationnaient encore quelques ombres attardées.

Ce fut là que, plus tard, quand les derniers étrangers furent rentrés dans l'hôtel dont les fe-

nêtres s'éteignaient une à une, Volland, qui avait rejoint Sterny, écouta le triste récit de cette soirée. Un instinct mélancolique les avait poussés sur le « banc des vieux ». Arrivé au terme de sa confidence, Julien dit :

– Maintenant, c'est fini, je n'ai plus d'espoir. J'ai fait ma dernière banqueroute.

Volland l'avait écouté avec une bienfaisante sympathie. Il tâcha de le consoler :

– Vous vous désespérez pour une impression qui passera. Je suis sûr que vous êtes aimé : donc elle vous reviendra.

Mais Julien ne voulait rien entendre :

– Non, non, disait-il, je partirai demain. Et cette fois, je ne reviendrai plus. C'était un joli rêve, j'en suis éveillé. Adieu, Vallanches et l'espoir d'une nouvelle vie !

– Sachez attendre. Ayez un peu de patience. Il en faut pour acheter son bonheur. Trop heureux encore quand on peut l'acquérir à ce prix, et qu'on l'a devant soi !

Souvent, les paroles de Volland trahissaient ainsi l'arrière-goût amer d'une vie déçue. Jamais il n'en parlait, mais sûrement il avait aussi son passé : plus lointain, effacé par les années, brouillé

comme un paysage éloigné sous un ciel gris, – toujours là, pourtant. Sans doute, c'était ce passé qui donnait le ton à son âme stoïque et fière, y faisait courir les douloureux frissons du souvenir, la dressait au-dessus de la destinée. Peut-être aussi était-ce encore ce passé qui, après avoir trompé les espoirs de son cœur romanesque, le rejetait tout éperdu vers la montagne. Le fait est qu'elle remplissait sa vie, qu'il l'aimait violemment, avec les sourdes colères, les dépits, les retours, les extases, les malédictions d'une passion invincible. Elle le torturait, d'ailleurs, comme une amante capricieuse, en le forçant à de continuelles victoires sur lui-même ; car il souffrait du vertige qu'il ne dominait qu'à force d'entraînement et d'énergie ; et pas toujours. Que de fois il était revenu, la mort dans l'âme, d'une ascension que sa faiblesse l'avait empêché de pousser jusqu'au terme ! Avec quelle ardeur fiévreuse, avec quelle ferveur presque sensuelle il désirait ces joies et de les renouveler sans cesse ! Or, le soir même où il écoutait avec une bienveillance si sympathique les confidences de Sterny, il mûrissait un grand projet pour le lendemain : « faire » la Tour-aux-Fées par Solnoir, directement, par la muraille presque perpendiculaire du Grand-Revers, et ses arrangements étaient pris.

Mais le lendemain, il trouva Sterny si accablé, qu'il lui offrit de renoncer à sa course pour lui tenir compagnie. Julien remercia, sans accepter : il avait passé la nuit à faire des malles ; il voulait partir. Après avoir, en vain, repris ses bons arguments de la veille, Volland cessa d'insister. Toutefois il voulut l'accompagner jusqu'à Servièze, – une telle promenade du matin ne pouvant nuire à sa course ; et en le quittant, il lui dit ces mots, – que Julien ne devait point oublier :

– Vous avez manqué le bonheur, mon ami ! Rappelez-vous que vous le retrouverez ici !

Rentré pour le déjeuner, Volland remarqua que Madeleine ne venait pas à table. Élise Allet, quand il s'informa de la jeune fille, répondit qu'elle avait la migraine. En sorte que ce fut en rêvant aux singuliers tours de la vie, à ses caprices qui rapprochent et disjoignent les cœurs faits pour s'entendre et si souvent séparés à jamais, qu'il se mit en route vers la fin de l'après-midi. Maurice Combes et César Cascatey l'accompagnaient, avec leurs cordes et leurs *piolets*. Il n'avait parlé de son projet à personne ; mais Peney rencontra la petite caravane au sortir du village, et, bien que les alpinistes soient toujours fort discrets, il ne put s'empêcher de leur dire, en regardant leur attirail :

– Oh ! oh ! c'est du sérieux aujourd'hui !

Volland répondit :

– Je l'espère.

– Tâchez de ne pas vous casser le cou !

– On tâchera.

Les deux guides échangèrent un regard de confiance : avec celui-là, on pouvait risquer n'importe quoi, sans courir d'autres dangers que ces dangers objectifs auxquels il ne faut jamais penser : avalanches, chutes de pierres, ouragans de neige. Aucun alpiniste ne savait mieux tout son art, aucun n'était plus absolument maître de soi, prudent, raisonnable, d'un sang-froid merveilleux dans les moments difficiles, sachant aussi se résigner quand il fallait rebrousser chemin, trop sage pour s'obstiner contre la chance. Jamais d'ailleurs ses compagnons habituels n'eussent soupçonné ce que lui coûtaient les sacrifices qu'il accomplissait aux menaces du temps ou à la faiblesse dont il souffrait ; car il était de ces passionnés qui ne font aucune folie et restent toujours maîtres des émotions que leur visage ne trahit pas.

– Bonne chance ! leur dit Peney.

– Merci !

De leur grand pas égal, ils gravirent le sentier qui s'élève le long des pentes vertes, au-dessus des hêtres, pour disparaître bientôt sous les sapins et les mélèzes. À de longs intervalles, ils échangeaient quelques paroles qui tombaient dans le silence dont la montagne les enveloppait. Les pointes de leurs *piolets* cliquetaient sur les pierres du chemin. De place en place, de larges échancrures à travers la forêt découvraient des pans de la vallée, ou encadraient des montagnes : la pyramide boisée du mont Catogne, le dôme éblouissant du Grand-Combin, le cône tronqué de la Pierre-à-Voir. Comme ils approchaient des mayens de Belle, ils aperçurent un gamin qui ramassait du bois mort. César lui jeta, en patois, une petite phrase, car les montagnards ne se rencontrent guère dans les solitudes sans se saluer par quelques paroles.

Un peu plus loin, le troupeau des chèvres qui redescendaient au village leur barra le chemin : elles marchaient à petits pas, serrées les unes contre les autres, derrière un bouc noir, majestueux et puant. Ce ne fut pas sans effort que les trois alpinistes réussirent à percer leur troupe bêlante et clochettante. Le chevrier, son chapeau chargé de fleurs d'automne, leur cria bon voyage.

Le bruit des clochettes s'éloigna.

Ils arrivèrent dans le vallon qui étend, sous les pierriers du scex de Belle, autour des mayens disséminés le long de l'Épendes, ses épais regains d'un vert d'émeraude. Les mayens, inoccupés jusqu'à l'automne, étaient vides et silencieux.

– Les vaches vont redescendre la semaine prochaine, dit Maurice.

– Déjà ? fit Volland.

– Au 15 septembre, comme toujours.

Ils gravirent le dur sentier pierreux dont la pente s'adoucit plus haut, s'arrêtèrent pour boire un coup à l'endroit où l'Épendes, après s'être perdue sous le sol, semble jaillir du rocher, et arrivèrent en vue de Solnoir à l'heure où la nuit tombe. Volland regarda sa montre, et dit :

– Nous avons bien marché.

– C'est vrai, répondit Maurice.

Plus près des chalets, pendant que les dernières lueurs du couchant s'éteignaient sur l'arête de la Dent-Grise, Volland s'arrêta pour examiner la paroi formidable de la Tour-aux-Fées, le « Grand-Revers » dont il allait tenter la conquête. Qu'est-ce donc qui l'attirait ainsi vers cette montagne, dont son œil fouillait les couloirs noyés d'ombre, les re-

plats où il se cramponnerait demain, le puissant glacier qui la cuirassait de ses reflets de fer ? Non pas, certes, sa seule beauté : sa sauvagerie, plutôt, son orgueil d'être inexpugnable, la hardiesse de l'entreprise, la griserie du danger, et puis qui sait ? un de ces signes muets de la destinée qui nous poussent où il faut que nous allions. Ses regards se brisaient contre les parois impénétrables dont l'obscurité effaça les saillies, qui ne furent plus qu'une masse uniforme presque noire, un corps énorme obstruant l'espace. Alors Volland rejoignit ses deux guides, qui l'avaient précédé dans le chalet.

Une chandelle dans une lanterne éclairait l'intérieur de la « chavanne » : le tablat mobile attenant au mur, les ustensiles appendus aux parois, l'échelle qui monte à la soupente, la porte du cellier. Le fruitier, dont la besogne approchait de sa fin, plongeait ses bras nus dans la chaudière où cuisait le fromage. Trois pâtres mangeaient dans des écuelles de bois leur pâtée de pain noir et de *serret*, en devisant lentement avec les guides. On distinguait à peine, sous leurs chapeaux informes, leurs barbes et leurs traits ; leurs gestes graves, presque solennels, ennoblissaient la misère de la hutte. Ils ne regardèrent même pas Volland ; ils ne répondirent à son salut qu'en touchant le bord de

leur chapeau. Ce n'est pas un des moindre charmes de ces hauteurs que d'y être dénoué des liens de la sociabilité : les rudes hommes qu'on y trouve vous donnent une place devant leur feu, un coin pour vous étendre dans leur foin, mais vous n'entendez guère le son de leur voix. Volland les connaissait assez pour se dispenser des phrases vaines que d'autres croient devoir prononcer. Après avoir mangé un morceau sur le pouce, il tira sa pipe de sa poche, demanda d'un geste du tabac à César, et, tout en tirant de larges bouffées de fumée, il s'abandonna à de confuses rêveries. Un instant, l'image de Sterny passant devant ses yeux ; il songea aux ruines où peut refleurir l'amour, à l'éternel renouveau des cœurs, à l'oubli bienfaisant qui s'étend sur nos peines. De là, il glissa sur la pente de ses propres souvenirs : bien que les années leur eussent enlevé toute amertume, il se sentit comme envahi par une profonde tristesse toute chargée d'inutiles regrets. Puis, sa rêverie devint plus vague encore, broyant les confuses idées de la vie et de la mort.

Bientôt tous gagnèrent les *raccards* où ils allaient dormir.

Ce fut Volland qui s'éveilla le premier, avant le jour. Il appela ses compagnons : tous trois s'étirè-

rent dans le foin, tâtonnèrent pour trouver leurs chaussures, et furent bientôt debout, devant le chalet. La faible lueur grise du crépuscule du matin s'étendait sur la vaste plaine ; les silhouettes noires des pâtres, qui allaient traire, glissaient dans l'obscurité, leurs escabeaux attachés au derrière. Le *pâto* descendit de sa soupente. Il faisait un froid vif et piquant. Maurice Combes alluma du feu pour préparer le café, tandis que les deux autres se dirigeaient vers le torrent, « acheter pour un sou d'eau » pour une toilette sommaire.

Ces préparatifs prirent un peu de temps. Puis, les touristes déjeunèrent à la hâte, debout, leur écuelle posée sur le tablat à pivot.

– Nous aurons une belle journée, dit César.

Après un silence, Volland répondit :

– Il ne faut pas nous attarder !

Maurice avalait sa dernière bouchée :

– En route ! fit-il.

Ils saluèrent le *pâto* qui, debout devant le chalet, les suivit un instant des yeux. Leurs pieds enfonçaient dans le sol marécageux du pâturage, en secouant la rosée des hautes herbes. En peu de minutes, ils se trouvèrent aux pieds de la Tour-aux-Fées, qu'ils avaient résolu d'attaquer par la droite,

à son point de jonction avec la Dent-Grise ; ils commencèrent à grimper.

Ce fut d'abord, entre deux névés, un long éboulis en pente raide, fatigant, car le sable et les cailloux roulaient sous les pas, mais qui ne présentait aucune difficulté. Il leur fallut plus d'une heure pour le gravir. Volland, dont le souffle était court, s'arrêtait de temps en temps pour reprendre haleine : il se sentait un peu las, un peu faible : mais c'est une impression fréquente au début des courses, dans l'air trop frais, après un sommeil trop bref, et il n'eut garde de la trahir. Ses deux compagnons avançaient comme d'habitude, attentifs, silencieux et lents, instinctivement ménagers de leurs forces. Arrivés au bout du pierrier, ils s'arrêtèrent, hésitant entre deux couloirs qui inclinaient vers la gauche et devaient aboutir à un replat d'où l'on pourrait gagner le glacier transversal :

– Je crois qu'il faut prendre celui-là, dit César, après avoir examiné de son regard perçant les saillies des deux couloirs.

Il désignait celui qui semblait le plus rapide. Il ajouta, pour justifier son choix :

– L'autre a une mauvaise « plaque ».

Du doigt, il montrait un rocher lisse, pareil à une grande ardoise, qui interrompait le couloir, sans une « prise ». Les autres acquiescèrent. Maurice dit :

– On va s'attacher.

– Pas encore, dit Volland.

– Ça serait peut-être plus prudent.

– Il n'y a aucun danger.

Avec un touriste novice, le vieux guide aurait imposé sa sage volonté, mais il n'insista pas : M. Volland, dans son idée, était de ceux auxquels on n'apprend rien ; s'il ne voulait pas de corde, c'est que pour sûr on pouvait s'en passer. Ils se mirent donc à grimper, l'un devant l'autre, lentement, en tâtant des pieds et des mains les saillies où ils s'accrochaient.

– La roche est bonne, dit Maurice.

Volland ajouta :

– Meilleure qu'on n'aurait cru.

En ce moment même, comme pour leur donner un démenti, cinq ou six grosses pierres bondirent au-dessus de leurs têtes, tandis que des débris et du sable pleuvaient un instant sur eux.

– Diable ! fit César.

Ils s'arrêtèrent. Avec un bruit sourd, la petite avalanche roula plus bas, en éveillant des échos prolongés ; puis le silence se rétablit, – un silence profond où montait, à peine perceptible, le bruit éloigné des « sonnailles » des vaches qui pâturaient loin au-dessous d'eux, de l'autre côté des chalets de Solnoir.

– Continuons ! dit Volland.

Ils reprirent leur grimpée, plus lentement encore, en évitant autant que possible d'ébranler la roche qui les portait. Comme ils l'avaient calculé, le couloir aboutissait à un replat, fort étroit d'ailleurs, où ils s'arrêtèrent.

– Jusqu'à présent, ça n'est pas bien terrible ! dit Volland, qui s'essuyait le front.

– Il faudra voir ! répondit Maurice en regardant vers le sommet.

En ce moment, le soleil pointait à l'horizon, qu'il emplissait d'une grande nappe de lumière pâle, tandis que des lueurs blondes se jouaient sur l'arête de la Dent-Grise. Le pâturage, comme enfoncé dans sa ceinture de pentes et de contreforts, demeurait noyé d'ombre, ouaté d'une mince couche de buée, piqué des petites taches noires qu'y faisaient les bestiaux. Derrière, à mesure que les brumes du matin s'entrouvraient sous des

coups d'air ou se dissipaient dans la lumière, apparaissaient les montagnes lointaines : déjà, les cimes du Haut-Valais sortaient des nuages, l'on pouvait distinguer la grande paroi désolée du Pleureur, le dôme paisible du Grand-Combin, et plus loin, à demi cachés encore, des fragments de sommets rocheux, des morceaux vaporeux de glaciers. Bien qu'on se fût à peine élevé de quatre cents mètres, on avait déjà une de ces vues panoramiques si fréquentes dans les Alpes, qui semblent étaler aux yeux le mystère dévoilé de la montagne. Les trois grimpeurs ne s'attardèrent point au spectacle, quelque magnifique qu'il leur parût. Volland, assoupli par la gymnastique de la montée, se sentait plus léger, plus fort ; les pentes raides qu'il dominait ne l'incommodaient pas outre mesure ; et puis, il éprouvait ce plaisir de voir ses prévisions justifiées, puisque, jusqu'à ce moment, les difficultés de leur entreprise étaient plutôt moindres qu'il ne l'avait supposé. Ils gagnèrent sans aucune peine le glacier, – ce glacier qui, d'en bas, semble accroché aux flancs de la montagne, prêt à crouler, et qu'il leur fallait traverser en longueur, pour rejoindre l'épaulement qu'ils visaient.

– Cette fois, dit Maurice en arrivant à la rimaye, il faut nous corder.

Ils s'attachèrent aux distances voulues.

La pente devint tout à coup extrêmement rapide : lisse, striée, crevassée en plusieurs endroits, poudrée de place en place par la poussière noirâtre que laissent après elles les chutes de pierres, la glace descendait, puis s'arrêtait net, comme coupée au couteau, droit au-dessus de la paroi verticale qui surplombe Solnoir. César, qui tenait la tête, taillait des pas avec son *piolet*, et la glace était si dure qu'elle rejaillissait en esquilles de cristal ; les deux autres posaient lentement leurs pieds sur la marche ainsi préparée, juste suffisante à leur assurer l'équilibre. En se prolongeant, cet exercice est singulièrement énervant : Volland se sentait repris par un vertige d'autant plus pénible qu'il avait la pente à sa gauche. Il le combattait à force d'énergie, en évitant de regarder dans le vide ; mais par moments, il sentait fléchir ses genoux, tandis qu'un indicible malaise lui serrait la poitrine et qu'une force cruelle, irrésistible l'obligeait à plonger ses regards dans l'espace béant. Ils allaient ainsi, presque suspendus à la surface glissante sur laquelle il fallait conquérir chaque pas. Leur vie à tous les trois dépendait de leur vigueur et de leur sang-froid, car à la moindre glissade, ils filaient vers l'abîme, malgré l'illusoire précaution de la corde qui ne servait qu'à les unir dans le pé-

ril. Mais ils se connaissaient : ils savaient de façon certaine *qu'ils ne glisseraient pas.* Ce danger-là, ils le bravaient avec une tranquille confiance : peu à peu, Volland lui-même triomphait de sa faiblesse, retrouvait la sûreté de son pied, son souffle, sa force. Par moments, les pentes s'adoucissaient ; ils faisaient alors quelques pas sans le secours de leur piolet ; puis il fallait recommencer. Cela dura près de trois heures, sans qu'ils trouvassent un endroit où ils auraient pu s'arrêter : trois heures d'attention toujours tendue, de mouvements calculés, d'efforts de tous les muscles, de danger toujours présent. Enfin, ils arrivèrent au terme, franchirent la rimaye ; ayant longé la montagne dans toute sa longueur, ils se trouvaient maintenant perchés sur un replat de sa paroi la plus verticale, entre la ceinture du glacier et la paroi nouvelle qui le surplombe.

– On ne peut pas s'arrêter là, à cause des pierres, dit César.

Maurice répondit :

– Il faudrait pourtant bien se reposer un peu !

En inspectant l'étroit espace où ils pouvaient se mouvoir, ils découvrirent une sorte de grotte. Ils y étaient à peine blottis, qu'un grondement sourd, arrivant des hauteurs, leur annonça une nouvelle

décharge de la montagne. Quelques cailloux bondirent au-dessus d'eux, puis toute une avalanche : les plus gros blocs tombaient en immenses paraboles, avec des détonations d'artillerie de siège, tandis que les pierres plus petites roulaient plus près, parmi des crépitements plus aigus, en s'enveloppant de poussière. L'avalanche s'abattit sur le glacier, fila le long de sa pente avec une rapidité folle, disparut parmi des grondements de tonnerre qui s'éloigne. Les trois grimpeurs, restés muets pendant cette razzia qui, quelques minutes plus tôt, les eût emportés, se regardèrent ; Maurice dit :

– J'espère *qu'elle* a bien fini, à présent !

Son front se ridait d'un pli soucieux. Sans s'attarder davantage à cette idée inquiétante, il reprit :

– Si on cassait une croûte, hein ?

– Avec plaisir, répondit Volland.

Le guide tira de son sac un pain, du saucisson, une bouteille de vin blanc, qu'ils se partagèrent.

Un espace immense s'ouvrait maintenant devant eux : un amoncellement de montagnes massives ou capricieuses, des glaciers étendus dans la lumière, des vallées où traînaient encore des raies

d'ombre. Volland, dont l'œil exercé reconnaissait toutes les cimes, saluait celles qui lui rappelaient de chers souvenirs ou de fortes émotions ; là-bas, au dessus du glacier de Fürggen, une avalanche pareille à celle de tout à l'heure avait déjà passé au-dessus de sa tête ; plus haut, dans quelle gymnastique vertigineuse il avait gravi la paroi des Rochers-Rouges au Cervin, – et il entendait encore le *iouhé* triomphant de son guide, Peter Knubel, « l'homme du Cervin », après ce dernier et vaillant effort. Quelles émotions, sur les corniches poudrées de neige du versant sud du Weisshorn, au-dessus du précipice qui domine de douze cents mètres le glacier au Hohlicht ! Quelle déception quand, à vingt minutes du sommet du Rothhorn, la lâcheté d'un porteur l'avait obligé à battre en retraite, sans achever l'ascension ! Oui, ces grandes cimes, il les adorait, il avait fait de leur commerce le but et la joie de sa vie, il ne cesserait jamais de les aimer et de les prendre, il ne craignait point la mort qu'elles recèlent dans leurs linceuls de glace.

– Eh bien, dit César, si nous nous mettions en route ?

– Allons !

Le guide examina les rochers dressés au-dessus d'eux, et dit :

– C'est maintenant que ça va chauffer !

En effet, il s'agissait de gravir une succession de « cheminées » perpendiculaires, dont nul indice ne leur révélait la nature : en sorte que, pour choisir les plus accessibles, il leur fallait se fier à leur instinct. Telle pouvait être brusquement coupée, manquer des saillies indispensables, aboutir à un passage tout à fait infranchissable. Ce fut donc une véritable bataille qu'ils engagèrent là : repoussés quelquefois, ils se repliaient, se recueillaient, recommençaient l'attaque ; après avoir dangereusement conquis quelques mètres, il leur fallait les rendre, redescendre à travers un autre péril pour prendre une autre direction. Suivant les exigences du rocher, ils attachaient ou dénouaient les cordes, ou faisaient la courte échelle, le dos solide de Maurice leur prêtant son appui. La montagne avait cessé ses décharges : elle ne se défendait plus que par sa formidable inertie. Un silence infini les entourait, que rompait seul le halètement de leurs poitrines ou les rares paroles qu'ils se jetaient l'un à l'autre :

– Par ici, je crois...

– Non... La roche est mauvaise... par là, plutôt !

Les « cheminées » se succédaient, plus raides à mesure qu'on s'élevait davantage ; mais toute

cause de vertige ayant disparu, Volland se jouait dans cette vigoureuse gymnastique, qui n'exigeait aucun effort qu'il ne pût fournir. Il se sentait libre et gai, maintenant, – de cette gaieté qu'il connaissait bien, qui ne manquait jamais de s'épanouir en lui, dans les hauteurs, aux approches de la victoire finale. Tout à coup, il poussa un cri de joie :

– Hop là ! nous y sommes !

La dernière cheminée les avait comme jetés sur l'arête, assez large à cette place pour qu'ils pussent s'asseoir.

– Cré mâtin ! fit Maurice en se frottant les genoux, – ses genoux de cinquante-cinq ans, qui commençaient à se rouiller un peu.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient : celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Proches ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'une mer furieuse : les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées ; les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance, par-dessus les moutonne-

ments de l'espace ; fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des sveltesses de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon ; plus près, par delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leurs déserts de glace ; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc ; plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolée, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges. Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites de pierre et de glace pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplait ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la

marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant, de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur étincelante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus : sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en des reflets condensés, toute la beauté des choses : elle s'élargissait, comme si elle eût embrassé l'infini, elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à réfléchir avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instants dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel ; un de ces instants où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant ; un de ces instants où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tour-

nant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître, parmi des cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute : la montagne avait, d'un seul coup, dévoré sa proie et rentrait dans son silence tranquille et souriant.

QUATRIÈME PARTIE

XII



La saison avait mal fini pour les Clêvoz. Peu de jours après la mort de Volland, leur hôtel étant vide comme une noix pourrie, on vit partir leur personnel : d'abord le chef majestueux, insolent et grognon jusqu'à la dernière minute ; puis quelques

jours après, le portier, goguenard, avec la seconde femme de chambre ; enfin Rosine, enveloppée comme une demoiselle dans un beau cache-poussière gris et luisant. Gaspard marchait à côté d'elle, portant sa valise, en évitant de regarder les gens qui les suivaient des yeux et se moquaient de lui. Quant à la jolie bonne, pimpante comme au jour de son arrivée, elle s'en allait, narines au vent, en distribuant comme une reine de petits saluts gracieux de tous côtés, emportant ailleurs son gai sourire, ses dents blanches, son teint frais, l'aimable bagage qu'elle ne confiait à personne et dont elle se servait pour égayer son temps. Sans y mettre aucune malice, Nanthelme, debout devant sa cantine, arrêta le couple au passage.

– Vous partez donc, mademoiselle Rosine ?

– Il faut bien, monsieur Nanthelme !

– Ça ne vous fait rien de nous quitter ?

Elle rit gentiment :

– Oh ! si, monsieur Nanthelme, ça me fait beaucoup de chagrin !

– Est-ce qu'on peut vous offrir quelque chose, en passant ?

Ce fut Gaspard qui répondit d'un ton bourru :

– On n'a pas le temps !

– Alors, bon voyage, mademoiselle Rosine !

– Merci, monsieur Nanthelme.

Gaspard resta toute la journée à Servièze : le soir, Joseph Cascatey, en remontant avec la poste, le trouva affalé au bord du chemin, pleurant comme un veau.

Depuis ce jour, il s'en allait à la dérive. À la Saint-Michel, la vente de son dernier lopin de terre, que Vieille-Suisse consentit sans avoir l'air de comprendre ce qui arrivait, lui permit encore de payer ses intérêts. Mais les gens se demandaient comment il se tirerait d'affaires à l'échéance de Pâques, et lui-même, quelque insouciant qu'il fut autrefois, devait être tourmenté par cette pensée, car il passa son carnaval sans se mêler aux réjouissances de la jeunesse, pas même le dernier jour, celui où les filles payent à boire aux garçons. Pourtant, l'année d'avant, il n'y avait pas eu de boute-en-train comme lui, mieux convaincu du vieux dicton qui recommande de s'amuser pendant le temps où c'est permis :

Carmintran
Mina-no plan :
La Carayima duré tant !

(Carnaval, sois-nous propice : le carême dure tant !)

En sorte que ses amis, en voyant filer le long des murs son ombre mélancolique, se disaient entre eux :

– Pour sûr que Gaspard a bien fini de rire !

Tout en lui prédisant de mauvais jours, on fut stupéfait lorsqu'un matin l'on vit une affiche collée sur la porte de l'*hôtel du Florent*, dont elle annonçait la vente prochaine par autorité de justice, chez le curial Tarentey, de Saint-Maurice. On est habitué, là-haut, à plus d'atermoiements : les créanciers se laissent attendrir et prolongent les délais, parce qu'il ne faut jamais être impitoyable au pauvre monde ; les débiteurs déploient des ruses de lièvre pourchassés, et la catastrophe n'arrive jamais que longtemps après qu'on l'a prévue, comme ces orages qui n'éclatent qu'après que beaucoup de nuages se sont lentement amassés au bout du ciel. Mais Gaspard n'avait point de ruse : tout ce qu'il trouva, ce fut de demander du temps. Am Fuess et Boson auraient consenti, n'étant pas inquiets de leurs fonds, car ils ne tenaient point à l'étrangler ; Rarogne, en revanche, quand il alla le trouver dans son bureau du *Grand-Hôtel*, haussa les épaules et lui dit :

– Du temps, mon garçon, pourquoi faire ? Pour vous endetter davantage ?

Gaspard balbutia :

– La saison pourrait être bonne. L'an dernier, les clients étaient contents. Il y en a qui m'ont promis de revenir. Et puis, il en viendra d'autres.

– Bah ! fit Rarogne, vous ne savez pas votre métier : la saison ne sera pas meilleure que l'autre, parce que vous n'êtes bon à rien.

Gaspard essaya de dire encore :

– Et puis, il y a le père, qui est bien malade... Et alors, vous comprenez que...

Rarogne lui coupa la parole :

– C'est un service que je lui rends, à votre père, et à vous aussi. Si je vous vends tout de suite, il vous restera au moins quelque chose. Si j'attends, vous vous endetterez encore plus, et la vente suffira tout au plus à payer vos dettes.

Ce fut donc à sa requête qu'on opéra la saisie, et qu'on apposa l'affiche que les gens épelaient en se disant l'un à l'autre :

– Jamais je n'aurais cru que ça irait si vite.

Certains s'apitoyaient en eux-mêmes sur cet effondrement d'un vieux travailleur, qui n'aurait pas

seulement la consolation de mourir sous son toit. Mais bientôt, parmi les plus riches et les plus entreprenants, quelques-uns songèrent à tirer parti de la catastrophe : car enfin, cet *hôtel du Florent*, où s'étaient engouffrées les économies de cinq ou six générations laborieuses, il se vendrait probablement pour un morceau de pain. S'il n'avait pu marcher, à cause de l'excès des frais généraux, il constituerait une fameuse affaire pour celui qui pourrait l'acquérir à vil prix. Ou bien, en passant dans les mains d'Élise Allet ou de François-David Ponchet, il deviendrait une excellente succursale du *Chamois* ou de la *Dent-Grise*. Les propriétaires des deux hôtels rivaux ne se faisaient pas faute d'y penser ; d'autre part, Boson calculait que c'était là une bonne occasion d'établir son Fritz, qui venait de rentrer au village, après avoir passé un hiver dans l'Engadine pour apprendre à la fois le service et l'allemand ; Petit-Gris entendait bien se tenir prêt, à tout hasard, quand ce n'eût été que pour contrecarrer son cousin, avec qui il était en procès ; le président Combes guignait aussi du côté de l'hôtel ; et tous dissimulaient leurs désirs en tâchant de deviner ceux des autres.

Le jour de la vente, malgré les précautions qu'ils mirent à descendre de Vallanches, ils ne purent éviter de se rencontrer à la gare de Servièze. Mais

ils feignirent de ne pas se voir et montèrent dans des compartiments séparés, par crainte de lâcher en route des paroles imprudentes, s'ils se mettaient à babiller. Ils se retrouvèrent à Saint-Maurice : cette fois, plus moyen de se cacher dans la courte avenue toute droite qui conduit à la ville. Ils en prirent leur parti.

– Tiens ! Alexis, tu es donc par là ? dit le président Combes en s'étonnant. Je ne t'ai pas vu monter à Servièze.

Petit-Gris répondit, en louchant de tous les côtés pour voir qui venait derrière eux :

– Moi non plus, je ne t'ai pas vu.

Il ajouta, d'un ton lamentable :

– Ça me dérangeait rudement, va, de descendre aujourd'hui. Mais il faut bien que je cause avec mon avocat.

– Pour ton procès avec François-David ?

– Bien sûr !

Alors, pour paraître confiant, Petit-Gris se mit à raconter l'histoire de ses démêlés avec son cousin, parce qu'il ne livrait ainsi que le secret de Polichinelle : il voulait absolument construire sur un terrain juste à côté de la *Dent-Grise*, dont il aurait ainsi bouché les fenêtres ; et François-David

s'acharnait à l'en empêcher, comme si chacun ne peut pas faire ce qu'il veut de son bien. Le Président lui poussa le coude :

– Voici ta partie adverse qui s'amène, dit-il.

En effet, François-David arrivait, en compagnie de Boson, qui marchait à côté de lui sans rien dire ; un peu plus loin, derrière eux, Élise Allet apparut, un panier au ras. Le Président se retourna vers la gare.

– N'y a plus personne, dit-il, c'est fini.

Quand ils eurent fait quelques pas, le Président demanda :

– À propos, est-ce que ça n'est pas pour aujourd'hui ?

– Quoi ? fit Petit-Gris, comme s'il ne comprenait pas.

– La vente parbleu ! La vente de l'hôtel aux Clêvoz.

– Tiens, c'est juste, je n'y pensais plus. Y vas-tu, toi ?

– Un moment, si j'ai le temps. Et toi ?

– Peut-être bien, pour voir.

Ils étaient fixés sur leurs intentions respectives. Le Président reprit :

– Frédéric-Elie y sera, pour sûr !

– Mon cousin aussi, ajouta Ponchet dont les yeux s'injectèrent de bile.

– Et Élise, qui ne vient pas pour des prunes ?

Petit-Gris fit une moue de dédain :

– Ils ont tous envie de cette baraque, dit-il. Qu'est-ce qu'ils en veulent faire ? Ça est mal situé, ça n'a pas de vue, ça est construit comme en papier mâché. Moi je n'en voudrais ni pour or ni pour argent.

– C'est certain que ça ne vaut pas cher, dit le Président.

Ils avançaient par l'avenue bordée de marronniers très vieux dont les feuillages échancrés laissent voir des murs d'église ou de couvent qui se dessinent en minces reliefs sur un fond de grandes parois rocheuses. Bien qu'ils allassent lentement, en bons flâneurs, Boson et François-David réussirent à maintenir leur distance. En revanche, Élise Allet les dépassa, en personne pressée qui a son but et marche tout droit, sans trop se soucier du qu'en-dira-t-on.

Elle les salua d'un gentil signe de tête et leur dit :

– Je viens pour ma vigne au Bois-Noir. Il paraîtrait qu'il y a un peu de mildiou.

Ils se regardèrent sans la démentir. Seulement, en la voyant filer devant eux, de son pas alerte de petite femme intelligente et résolue, le Président ne put s'empêcher de grogner :

– Sa vigne, sa vigne ! qu'est-ce qu'elle nous raconte là !

Trois pas plus loin, il trahissait, malgré lui, sa préoccupation dominante en murmurant :

– Ce pauvre Vieille-Suisse ! Où est-ce qu'il ira coucher demain ? Le voilà sur la paille, et c'est la faute de son toqué de fils !

Petit-Gris demanda, en tâchant de prendre un air compatissant :

– Est-ce qu'il ne leur reste rien ?

– Tu sais mieux que nous ce qu'ils doivent, dit le Président.

– Mais on ne sait pas ce qu'on vendra l'hôtel.

– Ah ! ça, c'est la question ! En tout cas, je crois bien que les amateurs ne manqueront pas !

Ils arrivaient au bout de l'avenue qui coupe une rue étroite et longue, bordée de maisons irrégulières, la principale artère de la vieille ville abba-

tiale. Ils se retournèrent pour observer encore Frédéric-Elie et François-David, qui se traînaient sur la route avec des lenteurs de limaces, évidemment contrariés d'être collés l'un à l'autre. Puis l'un prit à droite et l'autre à gauche, chacun prétextant ses affaires et n'ayant qu'à tuer le temps jusqu'au moment des enchères.

Ils se retrouvèrent, deux heures plus tard, dans la chambre grise, mal éclairée par des fenêtres à guillotine, qui sert d'étude au curial Tarentey. Frédéric-Élie et François-David étaient déjà installés sur leurs chaises, silencieux : l'un regardant bravement autour de lui, avec ses honnêtes yeux francs ; l'autre, sa tête menue enfoncée entre ses épaules étroites, pareil à un maigre corbeau. À côté d'eux, Élise Allet attendait, son panier sur les genoux, bien tranquille. Puis, deux ou trois inconnus arrivèrent encore, éveillant aussitôt l'inquiétude et la méfiance des Vallanchais, qui se consultaient des yeux en les regardant, ou s'interrogeaient à voix basse :

– Qui est celui-là ? qu'est-ce qu'il veut ?

– Connais pas.

Tout à coup, ils frissonnèrent et s'agitèrent, éperdus, comme de petites bêtes de proie que chasse l'approche d'un grand carnassier : Rarogne

faisait son entrée. De le voir arriver ainsi, l'air aussi sûr de son affaire que si elle était déjà faite, Élise Allet lâcha son panier, qu'elle eut juste le temps de retenir ; le Président devint tout pâle ; Boson planta ses dents jaunes dans ses lèvres minces, tandis qu'Alexis et François-David, oublieux de leur querelles, échangeaient un regard de commune détresse. C'est qu'ils sentaient tous que Rarogne ne venait pas là « pour voir », qu'il savait ce qu'il voulait, que leurs finasseries ne pouvaient rien contre lui, qu'en deux coups de sa solide mâchoire il allait leur croquer leur gâteau. Lui, cependant, bonhomme, après avoir salué de la main le gros curial rasé qui maniait des grimoires, se mit à leur dire, à haute voix, sans plus de gêne que s'il eût été à la pinte :

– Tiens ! vous êtes là, vous autres ? Vous voulez l'hôtel, vous aussi ? Hé, hé ! bonne affaire, n'est-ce pas ? Quand la justice s'en mêle, il y a toujours un bon coup à tenter pour les honnêtes gens. Pas vrai, Président ?

Ainsi interpellé, le Président balbutia, en tortillant sa moustache :

– On est venu comme ça, pour voir !

– Ah ! vous êtes venus pour voir, fit Rarogne en riant. Eh bien, tant mieux, vous allez voir, mes petits, vous allez voir !

On partit, lentement, sur une mise à prix de trente mille francs, pour l'hôtel avec « tout ce qu'il y avait dedans » : meubles, vins, linge, etc. Personne ne se décidait à commencer. Le notaire, la main sous son menton, répéta trois ou quatre fois :

– Trente mille francs, ça n'est pas le tiers de ce que ça a coûté !

Rarogne les observait, en gros matou qui joue avec des souris. Eux, le regardaient aussi, à la dérobée, attendant qu'il commençât. Mais il ne bronchait pas, résolu à se donner le spectacle de leur bataille, ou peut-être par politique, pour les écraser en choisissant le moment de son attaque. À le voir aussi indifférent, ils finirent par espérer qu'ils s'étaient trompés sur ses intentions, et comme le notaire s'impatientait en répétant le chiffre de la mise à prix, François-David, moins matois que les autres, plus prompt à se découvrir, se décida, et insinua doucement, comme s'il avait peur d'entendre le son de sa propre voix :

– Cinq cents francs !

Le notaire commença :

– Trente mille cinq cents francs !

Aussitôt, Petit-Gris glapit de sa voix aigre :

– Cinq cents !

– Trente et un mille !

Les deux adversaires échangèrent un regard de défi. François-David, tout prêt à s'emballer, ouvrait la bouche pour continuer, quand Rarogne articula nettement :

– Trente-cinq mille !

Il ne tâtonnait pas lui : il jetait d'emblée la forte somme sur le tapis, en bon joueur dont les poches sont pleines, qui ne craint rien. Sans doute qu'il avait ménagé son effet, pour les intimider. Mais il avait à qui parler. Avant même que le notaire eût répété le chiffre, et pendant que le Président et François-David échangeaient des regards effarés, Élise Allet, comme pour détruire d'un coup les calculs qu'elle avait devinés, prononça, de sa voix douce, un peu fluette :

– Trente-huit mille !

Aussitôt, aux oreilles stupéfaites des trembleurs et des hésitants, les chiffres se succédèrent du tac au tac :

– Quarante !

– Quarante et un !

– Quarante-cinq !

– Cinquante !

Il y eut un temps d'arrêt. Un peu pâle, Élise Allet se recueillait, ses mains sur son panier, agitées d'un tremblement léger. Le curial dit :

– Cinquante mille francs ! Cinquante mille francs !... C'est la moitié de ce que ça vaut...

Boson, fixé dès maintenant sur le résultat des enchères, se serait gardé de s'en mêler comme de se brûler les doigts. Quand le notaire eut annoncé :

– Cinquante mille francs, pour la première...

François-David, après avoir regardé si personne ne bronchait, lança de nouveau, d'une voix un peu plus résolue que tout à l'heure :

– Cinq cents francs.

Aussitôt Alexis de riposter :

– Cinq cents !

Rarogne, fidèle à sa tactique, cria :

– Cinquante-cinq mille !

Il y mettait de l'emphase et un commencement de colère. Les Vallanchais, comme prêts à s'unir pour faire face à un ennemi commun, se consul-

taient des yeux : la somme, inférieure encore à la valeur de l'hôtel, devenait pour eux une somme importante ; faisable sans doute, l'affaire cessait d'être une de ces affaires d'or, une de ces aubaines comme il en surgit quelquefois des ruines du prochain. Il était clair maintenant que Rarogne voulait la maison : alors, à quoi bon le contrarier ? Sûrement, le dernier mot lui resterait ; pourquoi donc s'en faire un ennemi en lui résistant ? Leurs figures matoises et dures révélaient cette crainte : la crainte de l'homme riche et fort, dont le prestige les domptait. Le curial annonça :

– Cinquante-cinq mille francs, pour la première !...

Rarogne les regardait à la ronde, d'un air vainqueur qui signifiait : « Vous voyez bien, il n'y a rien à faire, tenez-vous donc tranquilles ! » Le curial dit :

– Cinquante-cinq mille francs, pour la seconde !...

En ce moment, le regard de Rarogne, dans sa tournée, rencontra celui d'Élise Allet. La brave petite femme le soutint sans broncher, puis, comme fouettée par l'insolence triomphante de ce regard, elle dit, de sa voix fluette, douce et sûre :

– Cinquante-sept mille !

Rarogne murmura :

– Cré nom !...

Coupant l'air d'un coup de poing, il cria :

– Soixante !

– Soixante et un !

– Soixante-trois !

– Soixante-quatre !

À chaque réplique, sa voix devenait plus forte et plus menaçante :

– Soixante-cinq, nom de Dieu !

Une larme brilla dans les yeux d'Élise. Non certes qu'elle eût peur : bien au contraire, la fureur du gros homme éperonnait sa vaillance et triplait son envie d'avoir la maison ; mais elle était avant tout raisonnable ; elle avait établi son calcul : au chiffre atteint, l'affaire ne lui convenait plus. Elle eut le geste de serrer son panier contre elle et baissa sa jolie tête, plus affligée de l'humiliation que de la perte.

– Soixante-cinq mille francs, dit le curial, qui prévit que c'était la fin. L'hôtel en a coûté plus de nonante, avec les meubles et le reste. Soixante-cinq mille francs !... Pour la première !... Pour la seconde !... Pour la seconde, Messieurs !...

Soixante-cinq mille francs pour la troisième !... Adjugé !... À monsieur de Rarogne !...

Tous se levèrent en remuant leurs chaises, tournèrent le dos au curial et les clous de leurs gros souliers sonnèrent sur le plancher. Ils sortirent, sous le regard ironique de Rarogne, un peu irrité du prix que lui coûtait sa victoire : vaincus, piteux, ils ne songeaient plus à dissimuler leurs projets ni à feindre des affaires imaginaires. Ils prirent ensemble le chemin de la gare, où ils vidèrent tristement un litre ou deux au buffet, en attendant le train. Cette fois, ils montèrent dans le même compartiment, où Petit-Gris se trouva placé vis-à-vis de son cousin, sans seulement y faire attention. Ils n'étaient plus des rivaux qui s'épient, mais des alliés unis dans un commun désastre. En route, ils échangèrent à peine trois ou quatre phrases : s'ils se taisaient maintenant, ce n'était plus par méfiance, c'était à cause de leur grande préoccupation, tous ayant d'ailleurs des pensées de même couleur, qui se rencontraient dans leur silence. Leurs langues ne se délièrent qu'à Vallanches, où, sitôt arrivés, ils répandirent la nouvelle.

Bien qu'elle fût prévue, elle fit sensation.

C'est souvent ainsi que cela se passe : il y a des choses auxquelles on s'attend longtemps à l'avan-

ce, mais dont on ne mesure la portée qu'une fois qu'elles sont accomplies. On avait bien pensé, en épelant les affiches, que Rarogne pouvait acheter *l'hôtel du Florent :* pourtant, quand ceux qui venaient de Saint-Maurice dirent aux autres que le coup était fait, ce fut comme si des écailles leur tombaient à tous des yeux.

Depuis des siècles, en effet, le village vivait de sa vie propre, enfermé dans le repli des Alpes où fument ses cheminées, où ses herbes ondulent, où mûrissent ses blés. Sans doute, ses familles augmentant trop pour que le sol pût les nourrir, il essaimait à travers le monde : ses chèvres portaient leur lait aux habitants de la ville, il envoyait ses ardoises dans des pays lointains ; les plus entreprenants parmi ses habitants s'en allaient jusqu'en Tunisie pour le commerce de tartre qu'ils avaient inventé. Mais il restait impénétré, pur de tout élément étranger : de sorte que les Vallanchais formaient comme une grande famille où l'on s'entraide les uns les autres, si même on se dispute quelquefois. Leurs querelles, leurs procès, qui s'arrangeaient presque toujours avant d'arriver au tribunal, ne les empêchaient point de vivre unis, en somme, retenus ensemble par une espèce de solidarité fraternelle, toujours prêts à se mettre d'accord pour améliorer leur lot ou faire face à

leurs ennemis communs. Comment eussent-ils, sans cela, conquis leur vie au jour le jour, sur l'avarice de leur sol ? Chacun possédait son pré, son chalet, ses vaches, ses chèvres : il fallait bien s'entendre pour faucher l'herbe rare ; pour résister aux avalanches qu'à chaque printemps les mauvais esprits roulent sur les flancs du Scex de Belle, ou pour réparer la route quand les pluies d'automne en ont emporté de grands morceaux. On confiait ses chèvres au même berger, le même bouc les fécondait. Les vaches montaient dans les mêmes pâturages, dont les « consorts » se partagent les produits de leur lait, le beurre et le bon fromage gras. On se partageait de même les sapins qu'on peut couper sans compromettre l'avenir des forêts, le lichen qui charge leurs branches et fournit pour l'hiver la litière des bêtes. On formait ainsi un petit monde dans le vaste monde, un groupe aux membres solidaires, tous combinant leurs efforts pour exploiter la terre comme un trésor commun. Et voici qu'à peine découverte une nouvelle industrie, plus facile à la fois et plus profitable que celles que leur ingéniosité avait créées, un étranger survenait pour s'en emparer ! Installé parmi eux de la veille, il dépouillait un vieux travailleur, un survivant de leurs dernières guerres, un doyen, presque un ancêtre ! L'homme nouveau, muni d'argent,

saisissait la maison où s'était absorbé le travail des générations, et disait à l'homme ancien : « J'ai pris ta place ; va-t'en mourir ailleurs ! » N'y avait-il pas là de quoi faire réfléchir les plus audacieux ? Aussi, ceux-là mêmes qui, l'an dernier, se réjouissaient de l'arrivée de Rarogne, qu'ils accueillaient comme un guide pour leurs ambitions, s'inquiétaient maintenant en flairant le péril. Qu'il eût construit chez eux un hôtel, à ses propres risques, avec ses capitaux, c'était bien, mais qu'il en reprit un autre, dont les sueurs d'une vieille famille avaient fourni les pierres et le mortier, – la question changeait de face. « Il veut tout pour lui » : voilà quelle fut leur commune pensée. Avec leur prudence coutumière, ils ne l'exprimèrent pas. Chacun garda pour soi sa part du souci collectif. S'ils commentèrent l'événement, ce ne fut guère que par des « Oh ! » des « Ah ! » des « Est-il possible ! » Mais derrière leur étonnement, derrière leurs réticences, il s'accomplissait dans leurs têtes un lent travail d'appréhension, de regret, de repentir. De vagues idées de résistance s'esquissaient en eux, contre cet ennemi nouveau qu'ils pouvaient combattre comme ils avaient combattu les autres. Est-ce que, depuis des siècles, leurs efforts n'arrêtaient pas les avalanches, n'endiguaient pas le torrent ? Pourquoi donc, en s'unissant, ne

parviendraient-ils pas à repousser l'envahisseur, à conserver contre lui leurs terres et leurs biens ? Chacun se posait la question, sans oser la soumettre au voisin, qui pouvait être un complice de l'adversaire, – et se répondait : « C'est un peu tard ! »

Oui, c'était un peu tard : depuis trois ans que Rarogne allongeait ses racines dans le vieux sol du pays, il avait conquis son coin, qu'il conserverait en l'élargissant. Son hôtel achevé allait ouvrir avec la saison : les annonces en remplissaient déjà les journaux. On ne pouvait plus l'empêcher de posséder *le Florent*, puisque l'adjudication en était un fait accompli, ni d'y installer son fils. Ah ! si l'on y avait pensé, on aurait pu se liguer entre plusieurs, pour lui tenir tête et faire monter l'enchère, fût-ce au-delà du prix normal : une perte qu'on aurait partagée, comme celles qu'occasionne aux « consorts » l'entretien des pâturages, pour le plaisir de rester chez soi. Mais la débâcle des Clêvoz, au lieu de leur paraître un malheur commun, les avait mis en appétit chacun pour son compte, en sorte que l'autre avait fait son affaire, sans crier gare. Maintenant, il tenait le village, au centre et à l'extrémité, par ses deux hôtels qui recruteraient deux clientèles différentes en se prêtant un appui mutuel. Il le tiendrait mieux encore par le chemin

de fer, dont les premiers travaux commençaient, puisqu'il en était le principal actionnaire. Il serait le maître, – le seigneur, comme autrefois ses terribles ancêtres qui régnaient sur le Haut-Valais, pillant les couvents, rançonnant les communes, courbant sur leur glèbe le peuple des corvéables ; un seigneur d'une nouvelle sorte, qui, pour n'avoir d'autres droits que ceux conférés par l'argent, n'en[2] est ni moins puissant ni moins redoutable. Quant à eux, indépendants la veille, rois chacun dans son petit domaine, ils ne seraient bientôt plus, – selon la prophétie du pauvre Volland, – que ses portiers, ses sommeliers, ses charretiers, ses guides. Ils auraient à compter avec ses caprices, à briguer ses bonnes grâces, à craindre ses humeurs. Car il deviendrait, quoi qu'ils fissent, un intermédiaire obligé entre eux et les étrangers. Que seraient-ils désormais ? Que serait François-David, avec son hôtel dont Petit-Gris menaçait de boucher les fenêtres ? Que serait Élise Allet, malgré sa finesse, et comment son vieux *Chamois* supporterait-il la concurrence de deux maisons neuves, bien construites, bien tenues par des gens qui savent toutes les ficelles du métier ? Que seraient les autres, ceux qui venaient d'emménager leurs chalets pour les louer l'été, et ne les loueraient que si Rarogne voulait bien le permettre, les

deux boulangers et les deux bouchers qui se disputeraient sa pratique, les guides forcés d'accepter son tarif ? Sans doute, ils gagneraient de l'argent autant que par le passé : seulement, au lieu d'être de vrais hommes libres, comme leurs pères, ils seraient des mercenaires, ils auraient un maître.

Ces idées, avec beaucoup d'autres qu'elles suscitaient indirectement, défrayaient les causeries du soir, – pour autant qu'on osait encore les exprimer. L'intérêt en effaça bientôt celui des autres questions, en sorte qu'on vit se produire des choses inattendues. C'est ainsi qu'Élise Allet et François-David, qui depuis des années se regardaient d'un mauvais œil, se rapprochèrent tout à coup, causèrent ensemble, complotèrent comme s'ils eussent été sur le point de s'associer. Les deux Ponchet, renonçant à porter leur querelle devant le tribunal, recoururent à l'arbitrage du curé, qui parvint à les mettre d'accord. D'autres faits au même ordre surgirent encore en peu de temps. Mais cette accalmie ne dura pas une quinzaine, car il y avait comme un levain qui travaillait le village, comme une force invisible qui le poussait vers de nouvelles destinées. Il fallut discuter les indemnités d'expropriations que la compagnie du chemin de fer de la Thôse aurait à distribuer : ce fut une nouvelle carrière ouverte aux convoitises, aux ja-

lousies, aux rivalités. François-David ayant été favorisé dans cette répartition, Petit-Gris, toujours rongé d'envie, recommença à lui chercher querelle, sans vouloir, cette fois, écouter le curé. Maurice Combes lui-même, le vieux sage, fut entraîné dans la bagarre, à propos de terrains qu'il possédait sur le parcours de la ligne, et dont il venait de vendre à Boson des portions mal délimitées. Vers la fin de mai, il y avait cinq ou six procès entamés, qui suivaient leur cours, semant la haine, préparant la ruine.

XIII



La vente de *l'hôtel du Florent*, la construction de plusieurs chalets nouveaux, le détail des procès pendants, la mise en train des travaux du chemin de fer, la récente ouverture du *Grand-Hôtel*, où chaque jour les charretiers de Servièze amenaient quelques étrangers élégants, voilà les nouvelles qu'apprirent les vieux habitués de Vallanches, en arrivant l'un après l'autre pendant les beaux jours

de juin. Jamais il n'y en avait eu tant à la fois : suspendus ou ralentis pendant un temps, les événements se précipitaient tout à coup, en sorte qu'on distinguait les effets des causes multiples qui, depuis plusieurs années, travaillaient à transformer la vallée. Le nouveau village, jusqu'alors caché sous les échafaudages, encombré de tas de pierres, de poutres et de mortier, pointait maintenant et chassait l'ancien, comme un frais bourgeon chasse une pousse morte ; il apparaissait moderne, gai, cossu, luisant, solide, avec les murs blancs de ses maisons neuves, leurs volets verts, les tuiles régulières de leurs toits, des bouts de trottoirs devant leurs portes. Plus trace de l'incendie. Sur le terrain où les décombres avaient longtemps stationné, se dressait le *Grand-Hôtel*, orgueilleux de ses quatre étages, de ses fenêtres serrées, de son perron, de sa marquise, de sa belle enseigne, de son balcon en fer, tandis que, sur le derrière, poussaient les arbres de ses futurs bosquets : de minuscules sapins, des marronniers en diminutifs, des commencements d'érables et de platanes, toute une petite pépinière qui, dans le paysage à grandes lignes, semblait des joujoux de Nuremberg déposés le long des allées bien ratissées, pour des poupées à prétentions. Les vieux chalets de bois, qui subsistaient encore autour des

bâtisses neuves, avaient l'air de vieillards décrépits qui tremblotent au milieu d'un essaim folâtre de jeunes gens, où ils se sentent gênés, ne demandant qu'à s'en aller. Les jours étaient comptés, d'ailleurs : ils disparaîtraient comme les autres, comme ceux qui bordaient la place, où l'échoppe du cordonnier survivait seule des anciens temps. La poutre servait encore aux causeries du soir ; mais en face, le long du mur recrépi du cimetière, le « banc des vieux » n'existait plus ; et parfois on les voyait passer, les pauvres octogénaires dépossédés de leur refuge, appuyés sur leurs cannes, avec des regards d'inutiles regrets vers cette place affectionnée, où ils ne chaufferaient plus leurs membres gourds. Comme les choses, les gens changeaient aussi : les hommes s'habillaient mieux, portaient des cols de chemise, des cravates, quelques-uns même des vestons. Les maçons italiens, plus nombreux que jamais, étalaient, chaque dimanche, des ceintures rouges et des cravates écarlates, dont leurs effets de torse accentuaient l'éclat. Derrière les ingénieurs montèrent bientôt des bandes de terrassiers, prêts à faire sauter les rochers, à lancer des ponts sur les précipices, à dévaster les champs pour y placer les rails. Dans les forêts de la commune, on abattait les mélèzes centenaires, les antiques sapins au tronc dépouillé,

aux branches tronquées, où pendillaient des barbes grises de lichens : ces vétérans tombaient sous la cognée, avec des craquements désespérés, et leurs cadavres descendaient péniblement par les pentes, en broyant les fleurs printanières.

M^me^ Sauge arriva en voiture : pour la première fois ses jambes refusèrent de la porter jusqu'au bout du chemin bien connu, le long des lacets familiers. Émue déjà par cet appel de l'âge, quand elle vit ce qu'on avait fait de la place, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, et, tout en s'appuyant sur l'épaule d'Élise Allet pour descendre du char, elle répétait :

– Ah ! c'est la fin, c'est la fin ! Et moi, je vais finir avec le vieux Vallanches !

La jolie hôtesse essaya de la consoler :

– Mais non, madame Sauge, il ne faut pas se figurer ces choses-là. Voyez, Vallanches est toujours Vallanches, et nous restons les mêmes, et vous nous reviendrez comme ça encore bien des années.

Claude Jacquot, qui l'avait amenée, allongeait sa mine attristée en pensant que la vieille dame ne se trompait pas, qu'il y aurait bien des catastrophes dans cette métamorphose, que le moment arrivait où la vie serait dure pour les charretiers de Ser-

vièze. Les autres habitués éprouvaient tous la même impression douloureuse. Planteau, qu'on vit à peine, disparut après avoir fait deux courses avec Maurice Combes. Peney, qui se préparait à « faire » le Grand Revers, où Volland avait péri, déclarait qu'après cet exploit il ne reviendrait jamais à Vallanches.

– Il est vrai, ajouta-t-il, que depuis que le bouleversement est commencé, je fais ce serment-là chaque année.

Quant à Sergine, il se félicitait de n'avoir acheté aucun des terrains qu'il avait marchandés, qui tous auraient pâti des constructions nouvelles ou du chemin de fer. Un jour même, après avoir querellé Élise Allet, comme si elle eût été coupable de tout ce qui se faisait, il boucla sa valise et partit furieux. Mais ce fut pour remonter la semaine suivante, honteux, repentant, comme un fils qui s'est sottement enfui de la maison paternelle ; et il disait à Peney :

– J'ai voulu chercher autre chose. Mais où trouver ce qui nous attache ici ? le charme de l'habitude et dix ans de souvenirs ! Quand le tracé du chemin de fer sera établi, j'achèterai mon terrain au-dessous des Traversis, pour de bon, cette

fois, et l'on pourra bouleverser le pays tant qu'on voudra, j'y reviendrai quand même chaque année !

Au fond, c'est ainsi qu'ils pensaient tous : ils se trouvaient mal et revenaient pourtant, et ils erraient le long des maisons neuves, pareils à des bannis qui, en rentrant d'un exil trop long, cherchent en vain leurs toits disparus, leurs cheminées éteintes, les vieux arbres, les vieux bancs d'autrefois. Leur petite phalange, au lieu de se disperser, ne perdit que deux de ses membres : Croissy qui, ayant achevé son tableau, cherchait ailleurs un sujet nouveau ; et Marie Baudoir : elle s'était mariée, malgré son âge et son « envie », avec un veuf dont elle élevait les filles, en sorte que Marthe Lechesne était seule à courir le long des pentes en broutant des fleurs.

La saison s'annonçait très chaude ; une tenace sécheresse menaçait les foins. Jadis, ce danger eût inquiété la vallée, dont les champs parcimonieux fournissent à peine le fourrage indispensable ; mais, cette année-là, les gens commençaient à comprendre que la vraie richesse du pays n'était plus là, et l'on se consolait de la chaleur hâtive en voyant qu'elle amenait au *Grand-Hôtel* des caravanes d'Anglais. Seuls, les plus pauvres, n'ayant rien à attendre du flot des étrangers, s'inquiétaient

de leurs vaches, qu'ils ne sauraient comment nourrir en hiver et qui, pour l'heure, broutaient l'herbe rare dans les pâturages du printemps. Ce souci, d'ailleurs, n'empêchait pas ceux qui les gardaient d'y passer gaiement leur mois de juin, car, si l'existence est monotone dans les hautes « montagnes », où trois ou quatre pâtres s'isolent avec un troupeau, elle ne manque pas d'agrément dans ces « mayens » plus hospitaliers, construits plus près des villages, où montent des familles entières. Pour peu qu'il y ait des filles, – et il y en a toujours, – on y continue, dans la splendeur des mois printaniers, les joyeuses séances des « veillées » de l'hiver ; et la jeunesse, tout en travaillant dur, trouve moyen de s'y amuser comme ailleurs. Or, c'est justement ce qui se passait dans le frais vallon que traverse l'Épendes, aux mayens de Belle qui, à l'automne et au printemps, deviennent un vrai hameau, rempli de jeux, de rires, de babils. Il faut dire que Frisquine Jordan s'y était installée avec ses deux petits frères et son unique vache, et que, presque tous les soirs, ses « veilleurs » allaient l'y trouver : car la petite flamme qui pétillait toujours au fond de ses yeux gris aurait attiré les garçons jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Fritz Boson, rentré depuis peu au village, y montait comme les autres, en cachette ; pourtant, son père,

qui ne se dérangeait pas depuis la vente du *Florent,* le lui avait défendu, en jurant qu'il l'assommerait s'il le prenait en faute ; mais le gaillard n'y tenait pas, tiraillé entre sa grande peur du terrible homme qui le menait comme un nègre malgré ses vingt ans passés, et sa grande envie de revoir Frisquine. En définitive, c'était toujours celle-là qui l'emportait. Seulement, sa désobéissance lui laissait une inquiétude qu'il ne savait pas bien cacher, et souvent Frisquine lui disait :

– Il faut t'en aller, puisque tu as si peur !

En disant cela, elle le regardait d'une certaine façon, et il se serait laissé mettre en pièces plutôt que de quitter la place : d'autant plus qu'il y en avait toujours d'autres là, qui n'auraient pas mieux demandé que de lui voir les talons. Au bout d'un moment, d'ailleurs, il oubliait son père tout comme s'il n'en avait point eu ; alors, il riait, il racontait des histoires, il chantait des chansons. Puis, quand approchait l'heure du départ, il s'assombrissait de nouveau, et Frisquine recommençait à se moquer de lui. Élevée en liberté, sans mère, sans personne pour la morigéner, sans autres leçons de sagesse que celles des voisines et les prêches du curé, elle ne comprenait pas qu'un garçon manquât autant de courage. Au fond,

quoiqu'elle affectât d'en rire, elle était piquée et chagrine, parce que Fritz lui plaisait, avec sa drôle de petite moustache rousse et son teint de demoiselle, et qu'elle n'aurait pas mieux demandé que de le trouver plus hardi ; souvent, après l'avoir vu disparaître au bout du sentier qui suit les bords de l'Épendes, elle s'attristait en roulant toutes sortes de pensées, tellement que des larmes lui venaient aux yeux. Dès que Fritz arrivait, au contraire, son chagrin s'en allait comme une poussière qu'on essuie ; elle ne pensait plus qu'à lui dire des plaisanteries ; et puis, sa tristesse recommençait aussitôt qu'elle ne le voyait plus.

Or, un jour, monté aux mayens vers la fin de l'après-midi, Fritz Boson trouva Frisquine en train de faire sa soupe, en compagnie de son amie Reine, la fille à Balthazar Prélaz : une jolie fille aussi, celle-là, aussi brune de peau et noire de cheveux que Frisquine était blanche et blonde, et cousue de malice. La soupe cuisait dans l'âtre ; les enfants jouaient autour d'un grand baquet de petit-lait, qu'ils lapaient à la façon des chats. On plaisanta comme d'habitude ; Frisquine était toute rouge, sa petite flamme au fond de ses yeux pétillait comme du moût dans un verre. Reine riait à pleine bouche ; Fritz était un peu plus sérieux. Tout à coup, un des mioches, sans y penser,

l'éclaboussa de petit-lait. Les deux amies rirent plus fort, et lui, en s'essuyant, demanda à Frisquine, pour dire quelque chose :

– Qu'est-ce que tu veux en faire, de ce petit-lait ?

Aussitôt, une de ces idées folles, comme il lui en venait quelquefois, passa par la tête de la jeune fille, qui répondit :

– Hé, tiens, te mettre dedans !

Fritz s'esclaffa. Elle reprit :

– Veux-tu parier ? Avec Reine, je parie que nous pouvons !

– Essayez, repartit Fritz.

Voilà les deux luronnes qui l'empoignent comme un sac de farine. Elles avaient des bras solides, qui s'attachaient à lui comme des cordes, d'autant plus que son corps fluet était de bonne prise. Il se débattait en beau diable, plus vigoureux qu'elles ne l'eussent cru, agitant ses membres frêles entre leurs pinces. Mais Reine réussit à s'emparer de ses deux jambes : elle serrait si fort qu'il ne pouvait plus gigoter, et Frisquine lui tenait les deux bras, en sorte qu'au lieu de prendre la chose en plaisanterie, il commençait à les croire tout de bon capables d'exécuter leur projet ; les

petiots se moquaient de lui, battaient des mains, criaient ; la perspective d'être plongé dans le baquet par des filles ne lui semblait pas drôle au tout, d'autant moins qu'il pensait bien que Reine ne se priverait pas de raconter l'histoire à tout venant. Mais, au moment où elles croyaient bien le tenir, il réunit ses forces et se dégagea d'une brusque secousse, qui repoussa violemment les deux jeunes filles. Reine fit quelques pas en chancelant, puis retrouva son équilibre. Quant à Frisquine, elle donna du front contre l'âtre, si malheureusement qu'elle en perdit connaissance et tomba presque dans le feu, en renversant la marmite où bouillait la soupe. Les deux autres se précipitèrent pour la relever : pendant qu'ils la portaient sur son lit, elle revint à elle, les regarda de ses yeux vagues, dont la petite flamme s'était éteinte, et porta la main à son bras gauche en disant :

– Qu'est-ce que j'ai là... qu'est-ce que j'ai là...

Alors elle se rappela toute la scène.

– Ah ! oui, ça n'est rien !

Mais la douleur était si vive que, malgré son courage, des larmes lui vinrent aux yeux ; elle se mordit les lèvres, fit une grimace et tâcha de rire.

– Je crois que je me suis un peu brûlée ! fit-elle.

Fritz expliqua d'un ton piteux :

– C'est la soupe !

– Est-ce qu'elle est par terre ?

– Toute !

– Qu'est-ce que les petits vont manger ?

Ils pleuraient dans un coin, les petits, serrés l'un contre l'autre, effrayés comme des poussins qui ont aperçu le bon oiseau.

Frisquine leur cria :

– Taisez-vous ! Vous voyez bien que je ne suis pas morte !

Elle se remit debout, bravement, en se frottant les yeux comme quand on se réveille trop tard.

– Montre ton bras ! dit Reine.

– Oui, fais voir, ajouta Fritz, comme si l'on allait recommencer à rire.

Mais quand il vit le pauvre bras gonflé, tuméfié, sanguinolent, avec des morceaux de chair qui tombaient, quand il le sentit brûlant sous son doigt, il n'eut plus envie de plaisanter.

– Ça doit faire rudement mal ! dit-il.

– Un peu.

Il regarda Reine en demandant :

– Qu'est-ce qu'il faut faire ?

– Bah ! dit Frisquine, ça ne sera rien !

Là-dessus, elle alla prendre la burette où elle tenait l'huile de son *croïjet,* en versa quelques gouttes sur un morceau de journal, l'appliqua sur la plaie, et dit :

– Ça fait déjà du bien !

Fritz, l'air penaud d'un maraudeur pincé par le garde-champêtre, baissait l'oreille, se faisait doux comme un mouton. Mais il ne se consolait pas, et comme il avait le cœur tout remué, il fut bien content quand Reine rappela que c'était l'heure de rentrer à Vallanches.

– C'est vrai, dit Frisquine en revenant à sa coquetterie, sans quoi, son père pourrait bien se douter de quelque chose.

Fritz ne lui répondit que par un regard navré ; il se mit en route à côté de Reine, et tout le long de la descente, il ne desserra pas les dents.

Il revint aux nouvelles le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, déployant pour déjouer la surveillance de son père autant de ruse que celui-ci en mettait à gouverner ses affaires. Frisquine lui disait chaque fois :

– Ça va mieux, ça n'est rien.

Car elle lui savait bon gré de venir si souvent et craignait de le chagriner. Mais une fois, elle avait si mal, elle se sentait si faible, avec la tête brûlante et le cœur qui chavirait, elle se mit à pleurer.

– Tu vois bien que tu as plus mal, lui dit Fritz.

Elle essaya de le tromper encore :

– Mais non, c'est autre chose.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des idées !

– Eh bien, fais voir ton bras.

Elle refusa : son bras devenait noir, commençait à sentir mauvais, et jamais elle ne l'aurait montré. Fritz devina que le mal s'aggravait.

Il faut aller chez le curé ! dit-il.

Frisquine refusa du geste. Fritz répéta :

– Il n'y a pas, il faut y aller !

De nouveau, des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

– Je ne peux pas ! dit-elle.

– Pourquoi ?

– Il faudrait tout lui dire ; j'aurais trop honte !

Fritz haussa les épaules, en répondant :

– On n'a pas fait bien du mal... On s'amusait un peu, voilà tout !

Elle reprit :

– Et puis ;

– Et puis ?

– Il irait peut-être *y* répéter à ton père ?

Cette fois, il n'y avait pas une ombre de malice dans ses yeux qui semblaient demander grâce, ni dans sa voix qui tremblait.

– Qu'est-ce que ça fait ? dit Fritz, puisqu'il faut !

Elle ne résista pas davantage. Toute docile, elle se laissa emmener, après avoir recommandé aux petits d'être bien sages en l'attendant. Moitié faiblesse, moitié crainte, ses genoux ployaient le long du chemin ; par moments elle voyait tout tourner : les mélèzes, les montagnes de l'autre côté de la vallée, les chalets sur les pentes. Pourtant elle tâchait encore de plaisanter.

Elle dit :

– Je suis comme une chèvre qui s'est cassé la patte et que le berge ramène !

Bien qu'elle voulût le renvoyer, par peur de Frédéric-Elie, Fritz eut le courage de traverser tout le village à côté d'elle et ne la quitta que lorsqu'elle

eut tiré la sonnette du curé. Si elle n'avait pas senti qu'il la suivait des yeux, peut-être qu'elle se serait sauvée, car elle tremblait comme une feuille en suivant la servante le long du vestibule.

En voyant le bras de Frisquine, le curé s'écria :

– Sainte Mère de Dieu ! Comment t'es-tu fait ça ?

Elle se mit à raconter son histoire, si émue qu'elle bredouillait comme au catéchisme. Mais le curé l'écoutait à peine et ne songeait pas à la gronder.

– Quand est-ce que ça t'est arrivé ? demanda-t-il.

– Voilà six jours.

– Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

Elle baissa la tête sans répondre.

– Tu n'as pas osé, hein ?... Je ne te gronde pas, parce que le bon Dieu s'est chargé de te punir. Mais si tu avais attendu encore un jour ou deux, – tu entends ! – c'était trop tard !

Il prit ses instruments, mit un tablier blanc sur sa soutane, retroussa ses manches comme un vrai chirurgien, appela sa servante pour l'aider, et se mit à couper et à tailler dans le mal comme dans

du beurre. Pâle de douleur, Frisquine serrait les dents pour ne pas crier. Le curé lui dit :

– Tu as du courage !

Mais elle ne pouvait presque plus se tenir : sans penser à ce qu'elle disait, ni à la servante qui dressait l'oreille en tendant la cuvette, elle laissait échapper des bouts de phrases :

– Si je le tenais !... S'il était là !... Mais ça n'est pas sa faute !... L'a pas fait exprès !... Je crois que je le grifferais !... Il est bien gentil !... Il vient tous les jours voir comment ça va !... Aïe ! Aïe ! ça fait trop mal !

– C'est fini, dit le curé, avec un ouf ! de soulagement.

Il lava la plaie, l'oignit d'une pommade blanche, enveloppa le bras dans des bandelettes, et, avant de renvoyer Frisquine, il lui fit boire un verre de vin d'Amigne pour lui rendre des forces.

– Est-ce que tu vas remonter là-haut ? demanda-t-il.

– Bien sûr, Monsieur le curé.

– Tu ferais mieux de te reposer un peu.

– C'est qu'il y a les petits qui sont tout seuls, Monsieur le curé.

– Et puis, tu seras sage à présent, hein ?

Frisquine devint rouge comme une framboise et balbutia :

– Oui, Monsieur le curé.

Mais, quand elle releva sa paupière, la petite flamme qui pétillait de nouveau dans ses yeux semblait démentir sa promesse.

Elle avait fini son vin et se tenait debout, avec un air d'oiseau qui ne demande qu'à s'envoler.

– Tu peux t'en aller, dit le curé, si tu te sens assez forte.

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

– Merci bien, merci, Monsieur le curé !

Quand elle fut partie, vaillante et crâne, le curé acheva sa demi-bouteille : car, s'il cachait ses émotions comme doit le faire un homme qui veut soulager les maux et les misères du prochain, elles n'en étaient pas pour cela moins vives. Tout à l'heure, pendant qu'il taillait à grands coups dans ce bras à moitié pourri, il s'était senti tout faible, lui aussi ; il n'avait pas moins besoin que Frisquine de se remonter le cœur. Heureusement que c'était fini, et, en vidant son verre à petites gorgées, il se disait :

« Ce qui va se passer, je le devine bien : dans quelque temps d'ici, la luronne viendra à confesse toute en larmes, parce que ça ne peut pas finir autrement. Alors, il faudra que j'aille parler à Frédéric-Élie : il sacrera, il jurera, il se démènera comme un diable qu'il est, mais il faudra bien qu'il donne son consentement, puisque le mal sera fait ! Ces jeunesses finissent toujours par où elles auraient dû commencer : et c'est encore heureux qu'on ne renâcle pas devant le saint sacrement du mariage, quand le mal est commis... »

Comme il se plongeait ainsi dans ses réflexions, Gaspard Clêvoz fit son entrée derrière la gouvernante, aussi pâle que Frisquine tout à l'heure. Il n'était plus le brillant garçon des temps anciens : les traits tirés par le souci, les yeux inquiets, il prenait cet air gauche, craintif, perplexe qu'ont ceux auxquels la vie prodigue de dures leçons. En le rencontrant, chacun pouvait se dire : « Voilà un gaillard qui n'est pas heureux ». Mais on ne le rencontrait guère, car il ne sortait plus qu'en rasant les murs et ne parlant à personne, sauf à Nanthelme Testaz, qui lui donnait des renseignements sur le Colorado.

Il s'arrêta sur le seuil, son chapeau à la main, et il dit :

– C'est par rapport à mon père que je viens vous trouver, Monsieur le curé, parce que ça ne va pas.

Le curé lui montra une chaise.

– Avance donc, Gaspard, fit-il. Alors, tu dis que ça ne va pas ? qu'est-ce qu'il y a ?

– Je ne pourrais pas bien vous expliquer, Monsieur le curé. Il y a le cœur qui bat tant qu'il peut vite. Et puis, il ne peut pas ravoir son souffle. Il ne dort plus, il ne mange plus, il ne parle plus. Il reste ainsi penché en avant, en faisant : *han ! han !* avec un bruit de sifflet dans le corps. J'aimerais bien que vous veniez le voir.

– Quand tu voudras, mon garçon. Voilà déjà du temps qu'il est malade ?

– Bien sûr, Monsieur le curé. Je voulais toujours venir vous chercher, et c'est lui qui ne voulait pas. Il y a déjà des mois qu'il baisse, mais c'est surtout depuis qu'il a vu l'affiche sur l'hôtel. D'abord je lui ai fait croire que ça s'arrangerait... Et puis quand il a vu que ça ne s'arrangeait pas... quand il a fallu lui dire que la chose était faite... ç'a été comme si on lui donnait un grand coup dans l'estomac ! Il me regardait et il n'avait pas l'air de comprendre. Et puis, il a fait : « Hé ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! » Et puis il a toussé, que j'ai cru qu'il

allait passer. Après, il s'est un peu remis, et ça va, ça vient, on ne sait pas que croire, quoi !

– Eh bien ! fit le curé, allons le voir tout de suite !

Les deux hommes sortirent ensemble : sur la porte de l'*hôtel du Florent*, ils aperçurent le fils de Rarogne, – un beau garçon bien vêtu, qui semblait le portrait de son père, – et Gaspard serra les poings dans les poches de son veston. Puis ils s'engagèrent dans une des ruelles étroites qui sortent de la place : car les deux Clêvoz, maintenant, logeaient dans un *raccard*, où Gaspard avait porté leurs lits et arrangé une espèce de cheminée pour cuire leur café au lit. En approchant de la misérable grange, il expliqua :

– M. de Rarogne nous a bien proposé de loger dans l'hôtel jusqu'à ce qu'il y vienne du monde. Mais le père n'a jamais voulu. Alors, on reste là, en attendant que ça aille mieux.

Ce qui lui restait d'insouciance et d'optimisme perçait dans ces derniers mots : car d'où serait venu le « mieux » dont il parlait ? Leurs dettes payées, il restait à peine aux Clêvoz quelques centaines de francs ; ils ne possédaient plus un lopin de terre, plus un coin de bois, plus rien que ce *raccard* où jamais, au temps de leur prospérité, ils

n'auraient cru qu'on pût loger des chrétiens. Maintenant, pour gagner son pain, il faudrait que Gaspard travaillât à la journée, comme un ouvrier, tant que vivrait son père. Après, il partirait pour l'Amérique, et peut-être bien qu'il y referait sa fortune ! En attendant, il fallait montrer leur misère : et ça lui coûtait ; il devint tout rouge en ouvrant la porte et en disant :

– Entrez donc, Monsieur le curé !

Ratatiné, diminué, réduit, Vieille-Suisse était assis sur son lit, sa chemise entrouverte montrant son cou décharné, d'où saillaient les veines et les muscles ; son souffle difficile soulevait sa poitrine et sifflait entre ses lèvres violettes, recroquevillées sur ses gencives ; le corps penché en avant, dans la poursuite désespérée de la respiration qui fuyait, il s'appuyait sur le bras gauche ; ses yeux vagues, au fond de leurs orbites creusés, regardaient dans le vide, éteints et mornes. Il ne parut ni surpris ni soulagé de voir approcher le curé, qui lui prit la main en disant :

– Eh bien, ça ne va donc pas ?

Vieille-Suisse fixa sur lui ses yeux qui se brouillèrent et prirent une expression lamentable ; sans répondre autrement, il secoua plusieurs fois, de droite à gauche, sa tête qui semblait prête à se cas-

ser au bout de son cou maigre. Le curé reprit, en lui tâtant le pouls :

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Le vieux leva sa main droite, – noueuse, tordue et brune comme une racine depuis longtemps desséchée, – la laissa retomber sur ses draps, et finit par dire :

– C'est le souffle... c'est le cœur... je crois...

Penché sur lui, le curé écouta un instant palpiter, souffler, bruire la pauvre machine usée, aux ressorts cassés, qui ne marchait plus. En se relevant, il dit à Gaspard :

– Je crois que tu ferais bien d'aller chercher le médecin, mon garçon !

Quand le curé demandait le médecin, on savait ce que ça voulait dire. Bien qu'il eût baissé la voix, le vieux l'entendit, et se mit à répéter avec un geste de refus obstiné :

– Non... non... non... non...

Gaspard consulta des yeux le curé, qui répondit :

– Il faudrait pourtant bien !

Mais sans instance, avec un regard qui signifiait, clair comme le jour, que le médecin n'y pourrait rien de plus.

– Moi, reprit-il, je vais vous envoyer des poudres : ça le soulagera toujours un peu.

Le vieux le laissa partir sans rien dire, en le suivant de son regard terne jusqu'à la porte ; et il ne parla plus jusqu'au soir, où il demanda à Gaspard :

– Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le curé ?... Qu'est-ce qu'il dit que j'ai ?

– Il dit que c'est le cœur, expliqua Gaspard.

– Ah ! c'est le cœur ! Tu crois ?

– Puisque le curé le dit.

– Hum !

Il doutait, le pauvre, il ne savait pas : à de certains moments, son cœur battait la charge à coups redoublés, comme le tambour à la journée des Tsarfäs ; à d'autres, il se calmait, tranquille comme une petite bête endormie. Pourtant, même en ces moments-là, Vieille-Suisse ne se sentait guère mieux, ses membres pesaient des kilos, il pouvait à peine les mouvoir, et ce qui lui arrivait de meilleur, c'était de sommeiller un peu, alors, du moins, aucun chagrin ne s'ajoutait à son mal, il ne voyait plus la misère qui l'entourait, il pouvait se

croire encore chez lui, dans le vieux chalet démoli par ses mains imprudentes, dans la chambre où avait tenu toute sa vie. Quand il s'éveillait, étonné d'être dans son lit, il tâtait ses membres et se demandait :

« Mais qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai donc ?... »

Et il se rappelait à la fois sa maladie, sa ruine, son cœur qui allait recommencer à battre la générale, son maudit souffle après lequel il fallait courir, l'hôtel qu'on venait de vendre, et qu'il n'était plus qu'un pauvre homme, un gueux, comme il appelait autrefois les soldats de M. Barman, et que, s'il guérissait, il ne lui resterait qu'à mendier le long des routes. Vagues, sourdes, incertaines, comme amorties par les approches du grand silence, ces idées flottaient autour de lui plutôt qu'elles ne le pénétraient, l'enveloppant d'une ombre épaisse, et cette ombre était faite du regret confus des choses de la terre, – souvenirs, visions, espérances ; – de la honte de ne pas laisser derrière soi un peu du bien amassé par le travail, comme un morceau de survie, comme une bribe d'éternité ; et encore d'une immense fatigue, de la fatigue accumulée de soixante-quinze ans de labeur, comme si le foin, la paille, le seigle de tous

ses « voyages » eussent ployé ses épaules, comme s'il eût donné dans un effort condensé tous les coups de pioche dont il avait fendu le sol, tous les coups de cognée dont il avait frappé les sapins au cours de sa longue vie...

Juillet commençait ; les hôtels regorgeaient déjà, même l'*hôtel du Florent*, pour lequel la saison s'annonçait bonne, quand Sterny arriva à son tour.

Il revenait, ramené par une espèce d'habitude, mais plus encore par une secrète espérance, comme averti que ce petit endroit où son âme troublée avait peu à peu retrouvé la paix, exercerait encore une action bienfaisante sur sa destinée. Il revenait, après un hiver mauvais, passé à chercher la saveur des plaisirs anciens dont il ne retrouvait que le dégoût. Il revenait, effrayé d'avoir constaté la mort en lui de l'homme d'autrefois sans pouvoir encore dégager l'homme nouveau qu'il sentait s'agiter : forme vaine, entrevue, poursuivie et perdue, image enfuie après un rayonnement. Il revenait, en se rappelant que Madeleine, dont l'an dernier il osait à peine prendre congé, lui avait dit pourtant au revoir, comme les autres années, sans qu'il pût deviner la part d'espoir, de tendresse ou de pardon qui tenait dans cette parole. Il revenait, sans rien savoir d'elle et pourtant

rempli d'elle : tantôt irrité jusqu'à la haine, tantôt doux, craintif, amolli, n'ayant qu'un désir éperdu de larmes et d'adoration. Une fois de plus, en montant de Servièze, il reconnut, au bord du chemin, les arbres qu'il aimait : les noyers dont les branches s'élancent dans des gestes de passion, les vieux sapins dépouillés, pareils à de grands vieillards chauves, que la vie aurait tenus longtemps ployés sous la même épreuve. Une fois de plus, au dernier contour, il s'arrêta pour contempler le dernier morceau de la plaine prête à disparaître et le moutonnement des roches polies par les vagues des antiques glaciers. Une fois de plus, en passant devant la cabane à Nanthelme, il fut arrêté par le brave petit homme dont il reçut l'habituelle bienvenue :

– Hé bonjour, monsieur Sterny, vous êtes donc de nouveau au milieu de nous ?...

Des larmes mouillèrent ses yeux quand il vit pointer à l'horizon la cime de la Dent-Rouge qu'incendiait le couchant, quand le clocher gris de la vieille église sortit du renfoncement où se cachait le village. Il salua le bon François-David, debout devant son hôtel, Joseph Cascatey qui attelait son cheval devant la poste, le curé qui sortait du cimetière, – du paisible cimetière où dormait aus-

si, maintenant, le cœur généreux de Volland. Devant le *Chamois,* sur le banc vert installé au-dessous du baromètre anéroïde qui promet toujours le beau fixe, il aperçut la figure ridée de M^me^ Sauge : elle lui sourit et le salua d'un signe amical, comme si elle l'eût quitté la veille, tandis qu'Élise Allet s'avançait vers lui, toujours fraîche, aimable et souriante :

– Hé ! bonjour, monsieur Sterny...

En lui serrant la main, elle lui glissa, en baissant la voix, ce renseignement :

– Si vous voulez votre chambre, monsieur Sterny, il faut vous dépêcher : je sais qu'il y a des gens qui en ont envie...

L'affaire n'était pas encore conclue, heureusement : les Jumieux purent donner la préférence à leur ancien client, et la petite scène des autres années se répéta autour de l'arrosoir, car le père Jumieux, que deux années de sobriété avaient rajeuni, revenait à ses habitudes :

– On peut bien vous offrir un verre, monsieur Sterny !

– Ah ! vous avez recommencé ! s'écria Julien.

– Un petit peu... Avec l'âge, vous comprenez on se rouille : il faut bien mettre de l'huile dans la machine.

Il éclata d'un bon gros rire, qui secoua toute sa grosse petite personne, sa bedaine et son triple menton.

– Et que dit le curé ?

– Le curé, on ne lui demande pas la permission.

– Ça va donc tout à fait bien, à présent ?

– Le coffre est bon, monsieur Sterny ! Et puis, tout marche, par ici ! Il faut voir de quel train : un vrai plaisir, quoi !

En redevenant fort et jeune, Jumieux s'était rallié à la cause du progrès, tandis que sa femme restait conservatrice et geignait sur la marche des choses. Elle marmonna quelque chose, pendant qu'il continua :

– Car ça y est, maintenant, monsieur Sterny, le chemin de fer ! Pour de bon, cette fois. Les ingénieurs ont fixé leurs plans, les ouvriers travaillent déjà ; peut-être qu'on pourra voir encore, avant de partir, les locomotives passer par là !

La femme grogna :

– En attendant, ils vont saccager nos pauvres champs. Ils passent justement sur notre seigle, monsieur Sterny, et il était si beau, cette année !

Jumieux cligna de l'œil et se tapa sur les genoux :

– Pour ça, c'est vrai, dit-il, le seigle était beau. Aussi, il faudra qu'ils le paient ! Et puis, plus tard, le chemin de fer nous apportera bien de quoi nous acheter du pain blanc. Mais les femmes, monsieur Sterny, ça ne voit jamais plus loin que le bout de son nez.

– Ce que je vois bien, riposta la vieille, c'est qu'on est en train de tout bouleverser par ici, et Dieu sait ce qui en sortira, à la fin !

Debout sur son perron qui dominait les prés, elle montrait d'un large geste la ligne blanchâtre du terrassement commencé ; une fente à peu près parallèle à la formidable échancrure du passage de la Thôse, une mince blessure faite à la terre qu'ouvraient les coups de pioche d'une armée d'ouvriers piqués à travers l'espace...

Jumieux n'aimait pas les discussions ; il se garda de répliquer, remplit de nouveau son verre et dit :

– Ce qui arrivera dans l'avenir, personne ne le sait... À la vôtre, monsieur Sterny !

Des jours passèrent, sans amener Madeleine. De gracieuses silhouettes d'étrangères emplissaient le village d'élégances inaccoutumées, en sorte que les vieux habitués, qui gardaient par bravade leurs chemises de flanelle, leurs cordons noués autour du cou, leurs gros souliers cloutés et leurs vêtements de courses, semblaient les survivants d'une façon d'âge de pierre. Ils s'isolaient, d'ailleurs, restant ensemble pour éviter le contact des couches nouvelles, groupe mécontent et dépossédé ; et ils échangeaient leurs réflexions mélancoliques, qui, toutes, aboutissaient à ce triste refrain :

– Décidément, Vallanches n'est plus Vallanches !

Parfois avec Sergine, – compagnon taciturne, mais bienveillant et spontané, – plus souvent seul, Sterny refit une à une les belles courses aimées des précédentes années. Il grimpa les durs sentiers pierreux qui conduisent dans ces replis de verdure qui sont comme les sourires des Alpes, dans les combes désertes que surplombent les hautes parois rocheuses, sur les cols ou sur les sommets d'où le regard embrasse la gloire des hautes cimes surgissant dans l'entassement des glaciers. Il jouit

de ces solitudes, de la beauté de leurs aspects, de la pureté de leur silence, de la fraîcheur de leur air. Il jouit aussi de cette gymnastique de la marche, saine et forte, qui vide le corps de ses inutiles pensées et lui prépare de bons sommeils de bête inconsciente et lassée. Ces fatigues salutaires atténuèrent un peu la déception qu'aggravait la fuite des jours : car maintenant, il ne se demandait plus, en des éclairs d'espérance : « Viendra-t-elle ? » Il se disait avec une cruelle certitude : « Elle ne viendra pas ». Et il s'avouait les causes de cette retraite : ayant lu dans son cœur, de son clair regard de vierge aimante et fière, Madeleine en avait aperçu la ruine, deviné le néant : devant ce cœur à ressusciter, à refaire, à épurer, à ennoblir, elle reculait comme devant une tâche indigne d'elle, ou vaine, et passait son chemin ; en sorte qu'après avoir entrevu le salut en elle, dans un effort utile dont seule elle pouvait lui donner le courage, dans un départ, peut-être, avec elle, vers l'inconnu des pays nouveaux où le travail refait l'âme simple et tranquille, il ne lui restait plus qu'à retomber, abandonné, dans les bas-fonds de sa précédente vie.

Ce fut en traînant de tels sentiments que Julien vit s'approcher ce dimanche du premier août, dont on parlait déjà depuis le début de la saison, que

Vallanches se préparait à célébrer avec toute la Suisse ; car ce jour-là, six siècles auparavant, dans une autre vallée des Alpes, des pâtres et des paysans avaient prêté le serment solennel de secouer la tyrannie qui pesait sur eux pour vivre libres : et leur serment créait un noyau auquel vinrent s'agglomérer d'autres morceaux de montagnes, des miettes de pays tombées des nations voisines qui, peu à peu, formèrent aussi une nation. Or, à six siècles de distance, l'âme de cette nation, jusqu'alors fidèle à ses origines, remontait pieusement à ces pères des temps anciens. Que de convulsions, depuis cette époque lointaine, avaient secoué cette terre ! Que de sang charrié par ces fleuves au fond de leurs vallées ! Que de luttes entre ces cantons, unis maintenant, que tant de haines avaient divisés ! Que de batailles plus glorieuses où le danger commun rapprochait les alliés infidèles ! Que de fois le vaisseau de la patrie avait failli sombrer dans les tempêtes qui bouleversaient le monde ! Pourtant, il flottait encore, avec ses vingt-deux bannières aux simples emblèmes : le taureau d'Uri, l'ours de Berne, le curé de Glaris, les treize étoiles du Valais. Il flottait vers l'inconnu de ses destinées, porté sur les vagues des orages, défendu par la force des choses et par celle de sa volonté. L'ombre saine de son passé vaillant

planait encore sur lui, dans la douteuse lumière des temps nouveaux. Et voici qu'en un jour solennel, il voulait revivre par le souvenir ces heures grandes et sombres de son aurore, où sa conscience était née dans l'effort d'affirmer ses droits, ces heures qu'enveloppe la brume des légendes et dont une flamme de poésie illumine l'incertitude. Ce jour-là, ses trois races, ses vingt-deux cantons, ses paysans, ses montagnards, ses bourgeois et ses ouvriers, ses protestants et ses catholiques, ses radicaux et ses conservateurs, tous ses éléments enfin, quels qu'ils fussent, tous ses fils et tous ses atomes, allaient se confondre dans la commune pensée de joie, de courage, de solidarité, qu'exprime la devise des vieux confédérés. Ce jour-là, dans la montagne comme dans les villes, dans les casernes comme dans les derniers couvents, dans les plus humbles hameaux et par delà les étroites frontières du pays, les cœurs suisses, partout où il y en a, frémiraient ensemble aux souvenirs évoqués de toute leur histoire.

Dès la veille de cette grande journée, des feux brillèrent dans la montagne, car c'est une belle coutume, pendant les nuits solennelles, d'allumer des bûchers sur les hauteurs. Dans les temps anciens, quand on redoutait les attaques d'ennemis toujours menaçants, c'était un signal d'alarme : en

éclatant dans le ciel, les feux appelaient les pères et les époux à s'unir pour la défense du foyer, et l'on s'armait de la hallebarde ou de l'arbalète. Aujourd'hui, quand ils brillent encore, ils ne parlent plus qu'un langage de bienveillance et de paix : ils sont un salut qu'on s'envoie de village à village, une pensée amicale qui s'en va vers les pâtres isolés dans les hautes Alpes ou qui vient d'eux, un signe d'accord joyeux, d'espoir commun, de foi et de fraternité. Les feux dans les montagnes rappellent que, perdus dans l'immensité des choses, enveloppés dans les mystères de la nature et dans les ténèbres de la nuit, les hommes veillent avec leurs pensées, que leurs âmes brillent comme la flamme et montent comme elle, qu'elles sont aussi des points lumineux dans l'espace, des étoiles allumées par des mains inconnues pour répandre la chaleur, pour semer la lumière, pour se répondre entre elles comme les notes graves d'un écho.

Épars sur les roches qui moutonnent autour du village, des groupes de paysans, de touristes, d'étrangers, les regardaient jaillir, ces feux qui semblaient des étoiles, pendant que, dans le ciel, s'allumaient aussi, tremblotants et timides, les myriades des soleils épars dans l'infini. Des lueurs pareilles, dont les unes étaient des bûchers et les autres des mondes, apparaissaient à tous les

points de l'horizon. Il y en eut bientôt sur tous les sentiers invisibles du ciel, sur toutes les montagnes dont l'obscurité confondait les lignes, au sommet de la Pernelle, le long de la Voie Lactée, sur les flancs de la Matze, à mi-côte du Scex de Belle. Elles nageaient dans le vide, elles tachaient l'ombre épaisse, elles vacillaient, s'éteignaient, éclataient de nouveau, elles valsaient comme des feux follets, elles mouraient comme des yeux qui se ferment. Parmi les groupes, on les cherchait, on les montrait, on les comptait, on les suivait :

– Encore une, regardez-la !

– Est-ce une flamme ? Est-ce une étoile ? On ne sait pas !

La distance des conditions, des habits, des langues s'effaçait dans un sentiment de fraternité attendrie ; tous communiaient ensemble avec ces inconnus dispersés à travers l'espace, dont les vacillantes lumières leur adressaient des signes affectueux. Ils étaient bons, ils étaient généreux, leurs cœurs débordaient d'une indéfinissable émotion. Plus ému qu'aucun autre, étant plus sensible, Sterny sortait de sa propre vie, fils des ancêtres lointains dont ces feux célébraient la mémoire, frère des braves gens qui les allumaient dans les ténèbres. Lui que d'obscures aspirations tourmen-

taient depuis si longtemps, il ne connaissait pas encore un besoin si éperdu de tendresse et de bonté, un tel désir de se dépouiller, de s'oublier, de se donner. À chaque flamme nouvelle qui frappait ses yeux, il entendait plus claire la voix intérieure qui criait : « je veux être ». Mais cette voix attendait en vain la réponse, – l'autre voix qui aurait dit : « Me voici ! » Et comme un feu très brillant éclatait très loin, de l'autre côté du Rhône, comme la voix sonnait un appel de fanfare, – il eut soudain la sensation d'une approche inattendue. Il se retourna : Madeleine était auprès de lui. Le paysage s'effaça, les figures s'effacèrent ; il murmura :

– Vous... Vous ici !...

Madeleine répondit, tout bas :

– Oui, c'est moi, je suis revenue...

Mais Peney se mit à tirer des fusées, qui soulevèrent des bravos. Sergine, habile aux imitations, lança des cris de coq et des beuglements de taureau, que roulèrent, grossirent, multiplièrent les échos cachés au fond des gorges de la Thôse. Des rires éclatèrent, troublant la solennité de la nuit. D'ailleurs, l'heure avançait ; quelques feux s'éteignirent, engloutis par l'obscurité. Les femmes se plaignirent des souffles d'air frais qui frissonnaient sur leurs châles. Quelqu'un dit :

– Il faut rentrer !

On alluma des lanternes vénitiennes pour revenir par le sentier qui ramène au village, à travers les prés.

Sergine cria :

– Sterny ! Sterny ! Où donc êtes-vous ?

Julien dut répondre :

– Je suis là !

Et la bande des touristes s'ordonna, descendit parmi des cris, des rires, des bruits de fête, accompagnée à distance par le groupe plus grave des montagnards, qui rentraient aussi, de leurs pas allongés, en observant les plongeons des lanternes multicolores. Une voix demanda :

– Et la musique ?

Une autre voix répondit aussitôt, en entonnant :

Roulez, tambours, pour couvrir la frontière...

Et l'on chanta, jusqu'au bout, sur son air de marche, l'hymne belliqueux dont le doux philosophe Amiel composa les paroles et la musique, en un jour d'enthousiasme, au temps où le roi de Prusse menaçait un rameau de l'arbre fédéral.

Puis ce fut le beau chant d'orgueil où le Suisse réclame « le fleuve souverain » qui descend de ses glaciers et dont ses vallées sont le premier berceau :

Il est à nous, le Rhin !...

Enfin, quand le monôme déboucha sur la place, un rythme de pas redoublés précipitait les vers alertes de Rambert, entraînants comme une *Marseillaise* des grimpeurs :

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux !

Le chant se prolongea sur la place, où galopèrent des bandes folles sous les yeux des montagnards ; le vin pétilla dans les verres, le vin joyeux, le vin clair, le vin généreux du Valais, dont chaque goutte se change en étoile. Les montagnards, à leur tour s'égayèrent autour des tables de bois, dans les « pintes ». Puis, peu à peu, les bruits cessèrent, les fenêtres s'éteignirent, la nuit sereine enveloppa, dans sa fraîcheur silencieuse, le village qui s'endormit de son bon sommeil sain, sous la garde des cimes prochaines.

Rentré dans son chalet, Sterny laissa ses yeux errer longtemps dans le noir du paysage invisible, tandis que la Thôse grondait sourdement au fond de ses gorges, et que des souffles d'air parfumé, d'une fraîcheur divine, parcouraient la vallée. Son âme débordait d'une joie qui, dans la paix ambiante, se faisait très douce et très recueillie. Son cœur et ses lèvres murmuraient, dans un invincible besoin de jeter des mots au silence : « Elle m'aime !... Elle m'aime !... Elle pardonne !... » Et la vie ouvrait devant lui des splendeurs ignorées : il s'élargissait, il se multipliait pour l'absorber toute, il voulait aimer, penser, agir avec des forces décuplées. Le passé disparaissait, comme une île de fièvre dont s'éloigne un vaisseau : vainqueur enfin, l'homme nouveau surgissait parmi ces ruines déblayées ; dans un demi-rêve inconscient, il prolongeait le charme de cette heure délicieuse où il touchait au bonheur sans l'avoir encore saisi. Il pensa :

« Demain !... Demain !... Demain, toute la vie sera claire, tout l'avenir lumineux... Demain, les dernières traces du passé auront disparu... Demain !... »

Et la fièvre de son attente précipitait la fuite de la belle nuit, et la fête de son cœur se confondant

dans la fête interrompue, son avenir se noyait dans l'évocation du passé qui l'exaltait.

La fête recommença dès le point du jour, au bruit des pétards, au carillon des cloches. Bien avant leur heure accoutumée, les touristes et les étrangers des hôtels fourmillaient sur la place, curieux et gais, tandis que les montagnards débouchaient des ruelles étroites pour se réunir devant l'échoppe du cordonnier. Des femmes en chapeaux plissés, leur missel à la main, se dirigeaient vers l'église, à petits pas, en causant entre elles : on vit passer, bras dessus ras dessous, Reine Prélaz, la moricaude, et Frisquine Jordan, toute pâlotte, ses petits yeux malins devenus très doux, tandis que, derrière les deux jeunes filles, pointait le museau futé du Fritz à Boson, qui ne se cachait plus. Bientôt les soldats arrivèrent dans leur uniforme gros bleu, leur fourniment astiqué de frais, fusil sur l'épaule et sac au dos, comme s'ils allaient entrer en campagne, un roulement de tambour, – c'était Nanthelme, la figure toute petite sous son képi, qui maniait les baguettes, – les appela devant l'*hôtel du Florent*, où ils se formèrent en troupe, sous les ordres de Joseph Cascatey, qui portait les galons de sergent. Le gaillard commandait comme un capitaine.

– À droite, alignement, front ! Présentez armes ! Portez armes !

Même il fit faire à ses hommes quelques mouvements inutiles, pour le plaisir de montrer son importance. Il les promena deux ou trois fois autour de la place, les conduisit devant le *Grand-Hôtel,* les ramena au bout du village pour les arrêter enfin, selon la consigne reçue, dans le cimetière, devant l'église, car il devait rester là pendant le service pour le scander par des feux de peloton, comme si le Dieu de paix tenait beaucoup au bruit des poudres, aux simulacres de guerre.

À mesure que l'heure avançait, les groupes devenaient plus nombreux, le fourmillement plus épais : ceux de tous les plans, de tous les jours, de toutes les crêtes arrivaient pour la cérémonie, ceux des hameaux juchés sur les pentes de la Matze, de l'autre côté de la Thôse ou le long du Trecou, ceux des Traversis, tous, sans qu'un seul manquât au rendez-vous ; ils restaient un moment à se regarder les uns les autres, pendant que la cloche ébranlait le clocher où frétillait le petit bouquet de foin mûr dont le vent emportait les graines ; puis ils entraient dans l'église, déjà pleine comme un œuf, de leur pas lent, avec des mouvements hésitants, des regards circonspects. Madeleine et Ju-

lien s'étaient rendus ensemble sur le Rocher de Croissy pour prendre leur part de l'office, car ce dimanche-là, comme aux dimanches ordinaires, le culte commençait par la bénédiction des tombes. Déjà le curé, en camail rouge, sortait de l'église ; suivi du sacristain portant la croix, il s'avançait dans le cimetière, qui retrouvait un peu de son charme ancien, grâce à de nouvelles fleurs, à de nouvelles tombes, – à de nouveaux morts. Agenouillés autour des croix, on reconnaissait la belle tête de Maurice Combes que le dernier hiver avait blanchie, la mine futée de Petit-Gris, la frimousse éveillée de Frisquine, toute confite dans une dévotion inhabituelle, la jolie Élise Allet avec ses deux jumelles. Le curé passait, s'arrêtait un instant pour esquisser le geste qui pardonne, la grande croix s'inclinait, les mains des parents agitaient le goupillon, et peut-être que leurs pensées, en ce jour qui ne ressemblait pas aux autres, allaient plus loin que ces humbles tombes, peut-être parce qu'elles remontaient la chaîne des générations jusqu'aux temps où les ancêtres guerroyaient entre eux ou contre l'étranger, pour laisser à leurs descendants plus de paix et plus de liberté, jusqu'aux temps héroïques dont on ne sait plus que de confuses histoires. Cette fois, la bénédiction ne tombait pas seulement sur des pères, sur

des maris, sur des enfants enlevés avant l'âge ; les prières ne se bornaient pas à recommander à la clémence des saints leurs humbles âmes isolées : c'était le passé tout entier dont on sanctifiait la mémoire, c'était l'âme de la patrie que l'on confiait à Dieu.

Quand le curé, ayant achevé sa tournée, rentra dans l'église, Joseph Cascatey commanda les premières décharges : les fusils partirent, les échos des gorges de la Thôse répétèrent en le prolongeant leur crépitement grêle, tandis que les fidèles, arrivés en retard et ne trouvant plus de place, se massaient sous le porche, devant le portail ouvert. Un des derniers fut Rarogne, en redingote, en chapeau haut de forme, qui se fraya passage à coups de coude, en répondant d'un signe aux saluts qui l'accueillaient. Julien murmura :

– Que va-t-il demander au bon Dieu, celui-là ?

Une nouvelle décharge ébranla l'air, puis les retardataires, restés en dehors, s'agenouillèrent, comme si un coup de vent sorti de l'église les eût inclinés, et, toute la vie étant condensée autour de l'autel, un grand silence s'épandit dans la vallée. Les soldats restaient immobiles, l'arme au pied, maintenus en strict alignement par les regards de Joseph Cascatey : d'instant en instant, la cloche

s'agitait dans sa cage, la prière montait dans l'espace ouvert.

Assis l'un près de l'autre, les yeux errant sur le spectacle, Madeleine et Julien se sentaient gonflés de pensées qu'ils n'osaient exprimer. Ils étaient heureux, et leur bonheur n'était point celui de deux amants candides qui s'abandonnent à la joie d'aimer : il s'y mêlait une tristesse infinie, de sourdes réflexions douloureuses, tout un travail de doute et d'inquiétude. Un poids indéfinissable pesait sur eux, un poids très lourd, qu'ils brûlaient de déplacer. Mais quelles paroles en auraient raison ? Nécessaire entre eux, l'explication deviendrait plus difficile à mesure qu'ils la retarderaient. Au moment de rompre le silence où leurs âmes s'entendaient, ils s'arrêtaient dans l'effroi de ce qu'ils allaient dire, dans l'espoir de pouvoir se taire ; est-ce que, caressés par cette atmosphère de joie et de pardon, frôlés par le souffle divin qui sortait de l'église, enveloppés dans le silence amical de ce paysage, où depuis quatre années ils égrenaient leurs meilleurs rêves, est-ce qu'ils ne pouvaient pas chasser loin d'eux les nuages amassés dans les lointains de leur vie, l'orage ancien dont les grondements les inquiétaient encore ? Et puis, chacun se sentait coupable envers l'autre, chacun voulait laisser parler sa tendresse, chacun

voulait écarter du visage aimé l'ombre mauvaise et toujours menaçante. À la fin, d'une voix très basse, Madeleine ait :

– Est-ce que vous me pardonnez ?...

– Vous pardonner ? répondit Julien. Moi ? Et quoi donc, mon Dieu !

Lentement, d'un accent très tendre, une larme au bord de ses beaux cils, elle dit :

– De vous avoir laissé dans la tristesse... De vous avoir laissé partir, l'an dernier, sans vous dire le mot que vous attendiez... De vous avoir laissé souffrir, quand je pouvais vous consoler... D'avoir été une mauvaise amie, une sœur cruelle qui ne comprenait pas...

Ému jusqu'au fond de l'âme par cette charité bienfaisante, qui cherchait à s'accuser pour avoir le pardon plus facile, Julien prit la main de Madeleine, et la baisa.

– Vous pardonner cela ? dit-il... Oui, c'est vrai, vous m'avez fait douter de votre bonté, de votre pitié, de votre indulgence... J'ai douté de notre avenir, j'ai perdu courage... Mais à présent, tous ces soucis s'envolent : ils ne me semblent plus que la rançon légère de mon bonheur... Et je pense à

d'autres doutes, à ceux que j'ai semés dans votre cœur...

C'était là la blessure à laquelle il tremblait de toucher, car il sentait bien qu'une fois découverte, leur sort dépendait de leurs paroles, comme leurs paroles de leurs cœurs, dont elles allaient montrer les plus intimes profondeurs. Madeleine ne répondit pas tout de suite : sa main dans la main de Julien, elle réfléchissait et cherchait l'expression de confuses pensées :

– Il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle, de n'avoir pas su vous dire ce que j'aurais dû, l'an dernier... J'ai eu pitié de vous, tout de suite, car j'ai compris que vous aviez souffert... mais autrement... autrement que je me l'étais d'abord imaginé !... Seulement, cela m'entraînait si loin... Si loin de tout ce que je sais !... J'avais un certain idéal de la vie, de l'amour... Je croyais... Je ne savais pas...

– Ah ! mon dieu ! s'écria Julien, oubliez ce que je puis vous avoir appris ! Oubliez ces horribles choses ! Gardez votre idéal, je veux vous le refaire, car il est la seule vérité ! Ce qui est faux, voyez-vous, ce qui est mensonge, c'est tout le reste : ce que j'ai vécu, ce que vous savez de moi. Mon passé, ma vie antérieure ! oh ! croyez-moi ! rien de tout cela ne subsiste ! J'ai mis quatre ans à me re-

nouveler, mais il n'y a plus trace en moi de ce que je fus jadis. Vous avez chassé ce fantôme, le fantôme que j'ai été, qui avait cru vivre... Vous, oui, vous... Et aussi cette simple vie où je me suis mêlé, ce pays dont j'ai pénétré l'âme, ces braves gens qui m'ont fait comprendre la sainteté de l'effort, de la peine et du travail... Des écailles me sont tombées des yeux... Et c'est à présent seulement que je sais ce que c'est que d'aimer !... Oh ! croyez-le, je vous en prie !... Croyez qu'il n'y a plus rien dans mon cœur qui ne soit pour vous. Croyez que nos deux vies, en s'unissant, vont fleurir, et qu'aucune ombre du passé ne planera sur l'avenir...

Elle dit gravement :

– Je le crois !

Et elle levait sur lui ses beaux yeux rayonnants d'amour et de foi, épanouie dans le bonheur.

Le prône devait être fini, car la cloche s'ébranla dans sa cage, Joseph Cascatey commanda une nouvelle salve. On vit sortir Rarogne qui, jugeant qu'il avait fait au bon Dieu une part assez large de son temps précieux, bousculait de nouveau les fidèles serrés sous le porche. Comme il s'arrêtait ensuite un instant pour regarder les militaires, Joseph eut une bonne idée ; il commanda :

– Présentez les armes !

La petite troupe rendit les honneurs à Rarogne, comme s'il eût été le seigneur du pays. Flatté dans son amour-propre, il toucha le bord de son chapeau, sourit, et s'approchant du sergent, en clignant de l'œil :

– Venez donc vous rafraîchir au *Grand-Hôtel* avec vos hommes, quand vous aurez fini, dit-il : il y aura quelques bonnes bouteilles ; elles vous consoleront d'avoir manqué le prêche, qui était fameux, je vous en réponds.

Là-dessus il fit claquer sa langue avec une expression gourmande, comme s'il venait de déguster du vin et qu'il voulût dire : « Il est très bon ! »

Privés du prône pour le plaisir de tirer des salves au bon Dieu, les soldats écoutèrent un autre discours, un peu plus tard, quand on fut sorti de l'église. Rangés sur la place, ils formaient avec les enfants de l'école, le conseil, les confréries, un cercle autour duquel la foule se pressait. Au milieu, sur une table, le curé parlait avec de beaux gestes et d'une belle voix. Il évoqua quelques-uns des souvenirs glorieux de l'histoire nationale, ces exemples qu'il ne faut jamais oublier, malgré les changements du monde, quelques-unes de ces grandes figures au Valais, énergiques et violentes dans la lutte comme dans la foi. Il rappela qu'au

cours des événements qu'avait traversés ce petit pays qui semble un îlot de montagnes, les prêtres avaient toujours défendu son indépendance et guidé ses fils à l'heure du péril. Il parla de l'amour de Dieu et de la patrie, qui peuvent se concilier dans les mêmes cœurs, dont les doubles flammes ne font qu'une seule lumière, pour éclairer les hommes et les conduire à leurs destinées. Ses paroles tombaient dans un silence attentif, et quand il eut fini, des acclamations éclatèrent de tous les côtés de la foule.

Comme il faisait un de ses derniers gestes, le curé aperçut, caché dans l'angle de la ruelle qui sépare les deux hôtels, la figure pâle de Gaspard. Le malheureux l'appelait du regard ; lorsqu'il se vit remarqué, il fit de la main un signe suppliant et désespéré. Le curé répondit d'un petit clignement d'yeux, et, aussitôt son discours fini, il manœuvra de manière à traverser la foule pour joindre le pauvre garçon.

– Ah ! Monsieur le curé, pardonnez-moi de vous déranger ainsi ! dit Gaspard, qui avait les yeux remplis de larmes et ne semblait pas seulement s'apercevoir qu'il était mal vêtu parmi les gens en costume de fête. Mais il y a mon père qui vous appelle... Il dit qu'il voit bien que c'est la fin qui ap-

proche... Et il souffle, et il souffle, que ça fait mal à voir.

– Dépêchons-nous ! dit le curé.

En entrant dans le *raccard,* il comprit tout de suite que le vieux Clêvoz ne se trompait pas : assis sur son lit, secoué par ses étouffements, le malheureux avait déjà ce masque sinistre que l'agonie semble poser sur les visages des mourants. Il leva sur son visiteur des yeux presque éteints, qui imploraient du secours, de l'air, des forces : mais il ne put que balbutier des paroles inintelligibles. Alors le curé, traversant de nouveau le tumulte de la place, se hâta d'aller chercher des poudres pour le soulager, et de lui donner l'extrême-onction. Soit à cause des poudres soit à cause de l'huile sainte, Vieille-Suisse éprouva un léger mieux. Il put parler de nouveau, lentement, d'une voix très faible. Et il dit, en serrant la main du curé :

– J'en ai bien assez vu, dans ma vie... J'ai assez souffert... J'ai eu assez de misères... Si c'est la fin, cette fois, tant mieux !... Je n'ai pas peur, oh ! non... La mort n'a qu'à venir... Je peux bien m'en aller !...

Il tourna les yeux vers Gaspard ; ce fut comme si ses soucis revenaient sur lui et brouillaient sa cervelle, car il se mit à radoter à moitié, mêlant les

choses vraies et les choses fausses, les vérités et les imaginations.

– Il faudra travailler... pour racheter... pour racheter le chalet... Pas l'hôtel, non, non, pas l'hôtel... Le chalet... L'hôtel, tant pis pour l'hôtel !... Faut pas vouloir trop de choses !... Et la vigne en Leytron, tu ne la vendras jamais, entends-tu... Je ne veux pas, jamais !... Ni les champs, au moins !... Oh ! oh ! les champs... les champs... Les champs, vois-tu, ça reste toujours là... ça ne bouge pas... ça donne toujours de l'herbe pour les vaches... des pommes de terre... du blé...

Gaspard courbait la tête, car ces paroles tombaient durement sur lui : la vigne, les champs, le chalet, ces biens qui restent, qui nourrissent les générations, que les pères lèguent à leurs fils pour que ceux-ci les agrandissent et les améliorent, – ils étaient devenus *l'hôtel du Florent :* une bâtisse à spéculation qui les avait ruinés, qui en enrichissait d'autres, qui passerait ainsi de main en main, avec des fortunes diverses, comme un billet de loterie. La vigne, les champs, le chalet : son ambition les avait détruits en quelques mois, alors que depuis si longtemps ils bravaient l'incendie, les maladies, les avalanches, les inondations ; et c'était comme s'ils se fussent fondus et dissipés, puisque le père

mourait dans la misère, et puisqu'aussitôt qu'ils lui aurait fermé les yeux, il s'en irait lui-même courir le monde, comme un vagabond, sans savoir s'il reviendrait jamais.

Des échos de la fête entraient dans le *raccard :* le crépitement des salves que Joseph Cascatey commandait sur la place, les sons assourdis d'une musique de cuivre, le bruit vague que fait la foule en remuant et en piétinant. De temps en temps, des gens entrouvraient la porte pour demander des nouvelles, car le cure avait dit en passant : « Vieille-Suisse va mourir ! » Et, bien que les Clêvoz, depuis leur ruine, ne parlassent plus à personne, cette nouvelle, tombant au milieu de la fête, émouvait le village. Des vieux, des notables, des amis demandèrent à voir encore une fois le pauvre Henri-David, pour lui dire adieu. Avec un mélange de compassion et de curiosité, ils examinaient furtivement la misère de sa dernière retraite, les restes du mobilier, le désordre de la pièce obscure où l'air manquait ; puis, ils ramenaient leurs yeux sur le corps douloureux qui râlait, tressaillait, étouffait, divaguait avec des mouvements lourds de masse presque inerte. Ils s'approchaient sur la pointe des pieds, penchaient leurs visages durs et graves sur sa figure tellement ratatinée, aux traits si déformés qu'ils la recon-

naissaient à peine, et s'éloignaient en chuchotant de ces paroles sourdes, comme on n'en prononce qu'au chevet des mourants. Aucun signe extérieur n'indiqua qu'Henri-David les vît ou les comprît. Il regarda Maurice Combes, mais d'un regard muet et mort. Il pressa la grosse main du père Jumieux. Quand Balthazar s'approcha de lui, il fit un geste que personne ne comprit. Le curé lui-même, bien qu'accoutumé au langage des moribonds, ne devina pas les mots que mâchonnait le remuement de ses lèvres, et il restait à son chevet en roulant toutes sortes d'idées, – oublieux de la fête qui devenait toujours plus bruyante, à mesure que la journée avançait.

Vers les quatre heures, pendant qu'on servait le banquet officiel dans la grande salle de l'hôtel de la *Dent-Grise* – un banquet pour lequel le bon François-David avait mis les petits plats dans les grands, – le père Clêvoz se réveilla de sa torpeur pour entrer en agonie. Cette fois, la mort était là, son souffle passait comme un frisson dans l'atmosphère étouffante au vieux *raccard*, son approche solennisait la misère des choses. Quoiqu'il ne la craignît point, comme il l'avait dit tout à l'heure, quoiqu'il fût rassasié de jours et de chagrins, Vieille-Suisse se raidit contre sa main sèche, dans un réveil inconscient de l'instinct tenace qui

se cabre au bord du grand abîme. Un moment il retrouva des forces, comme si son corps dévoré par le mal en eût pourtant recélé une provision inépuisable ; la lutte recommença, la défense suprême du vaincu qui repousse encore le genou pressé sur sa poitrine. D'affreuses crises le reprirent ainsi : il fut tordu et secoué comme un arbre déraciné que l'ouragan s'acharne à fouetter, comme un blessé sur lequel passe une charge furieuse. De nouveau, son cœur battit comme la cloche qui, justement, se remettait à sonner à toute volée au haut du clocher ; de nouveau, il haleta dans des efforts désespérés pour aspirer l'air que ses poumons ne pouvaient plus contenir, – la bouche béante, les yeux hors de la tête, le visage en sueur, lancé en avant par de brusques secousses qui le rejetaient sur ses oreilles ou crispant ses bras décharnés au cou de Gaspard. Après s'être tu très longtemps, il se remettait à parler, il lâchait des mots, toujours les mêmes, qu'il répétait constamment, – et ces mots semblaient comme un étonnement de toute cette souffrance qui l'écrasait, le hachait, le broyait :

– Mais... qu'est-ce... que... j'ai... donc ?.. qu'est-ce... que... j'ai... donc ?...

Gaspard répondait :

– Père... père... mon pauvre père...

Tandis que le curé lui mettait un flacon sous le nez, on tâchait d'introduire une cuillerée de potion entre ses lèvres violettes. Bientôt les mots diminuèrent, plus faibles, presque inarticulés, n'exprimant plus la question qui flottait encore dans l'esprit obscurci :

– Mais... qu'est-ce... que... qu'est-ce... que... qu'est-ce...

La violence des crises s'apaisa. À deux ou trois reprises, la main du moribond, cette main vaillante qui avait remué tant de charges, pauvre main noueuse, déformée par les blessures du travail, toute faible maintenant, toute pâle, s'agita dans le vide comme pour repousser l'invisible Ennemie, et les lèvres presque noires murmuraient encore :

– Mais... Mais... Mais... Mais...

Puis le geste cessa, la voix s'éteignit : ce fut de nouveau le calme, l'assoupissement, le silence, jusqu'au moment où le dernier hoquet l'emporta :

...

Quand le curé traversa, pour rentrer à la cure, la place où la fête battait son plein dans la nuit commençante, un spectacle singulier attira son at-

tention : une sorte de lanterne magique, imaginée par les ingénieurs, qui projetait des ombres sur un grand drap blanc suspendu au balcon de l'hôtel de la *Dent-Grise*. Or, le tableau qui s'exposait en ce moment représentait une vue panoramique de la vallée de la Thôse, non pas telle qu'on la voyait encore mais telle qu'elle serait demain, avec plusieurs hôtels juchés sur ses pentes à la place de leurs paquets de mazots, avec des ponts jetés sur ses abîmes, avec ses champs coupés par la ligne de chemin de fer parallèle à l'échancrure ouverte du torrent, avec un long train filant à toute vapeur comme s'il venait de sortir du village. Un murmure de satisfaction saluait cette image prophétique. Puis quelqu'un eut l'idée d'imiter le sifflet de la locomotive, et des applaudissements éclatèrent parmi la foule, des rires de contentement, des plaisanteries :

– Ça y est, cette fois ! ça y est tout de bon !... Elle siffle déjà !...

Ému encore de l'autre spectacle qu'il quittait à peine, le curé, au lieu de partager la joie commune, sentit que son cœur se remplissait de tristesse. Il y a des choses qui meurent, pensa-t-il, et qui ne reviendront plus. Avec les vieux qui disparaissent, s'en vont les anciennes mœurs, les an-

ciennes idées, tous les vestiges d'un passé qui vécut longtemps, et dont la ruine est rapide. Il y a un monde qui finit tous les jours, un monde dont on pourrait compter sur les doigts les derniers survivants. Que vaudra celui qui naît à la place, si différent, agité, convulsif, hardi, ambitieux ? Sera-t-il meilleur, sera-t-il plus heureux ? C'est le secret des aurores futures. Nos pauvres regards bornés ne le pénètrent pas ; quand nous les promenons autour de nous sur le travail confus du monde nouveau qui se forme, hélas ! tout ce que nous voyons, ce sont les souffrances, les deuils, les misères de ce douloureux enfantement...

FIN

---

[1] ...bonne mains... dans l'édition de 1897. [note des éditions de la BNR.]

[2] ...n'on... dans l'édition de 1897. [note des éditions de la BNR.]

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en novembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Édouard Rod, *Là-Haut*, Paris, Paris, 1897.

Photographies :

Première page : *Dent de Morcles*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 1 : *Au dessus de Martigny 2*, Ancha, 20.08.2101, collection privée.

Chapitre 2 : *Chalets à Grimentz*, Anne Van de Perre, 24.07.2013, collection privée.

Chapitre 3 : *Au dessus de Martigny 1*, Ancha, 20.08.2011, collection privée.

Chapitre 4 : *Alpages*, Anne Van de Perre, 11.08.2011, collection privée.

Chapitre 5 : *Nuages et pentes*, Anne Van de Perre, 30.07.2011, collection privée.

Chapitre 6 : *Col de Cou*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 7 : *Hameau de montagne*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 8 : *Char de Cérès*, O. Nicollier, 1889, Archives de la Confrérie des Vignerons.

Chapitre 9 : *Nuages et cimes*, Anne Van de Perre, 31.07.2011, collection privée.

Chapitre 10 : *Cime de l'Est*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 11 : *En Valais*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 12 : *Les Muverans depuis le Grammont*, Sylvie Savary, collection privée.

Chapitre 13 : *Bouquetin*, Ancha, 8.7.13 collection privée.

– **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://wwwebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://livres.gloubik.info/,
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://fr.wikisource.org
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.echosdumaquis.com,
http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain, et
https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue.